ALFRED VALLETTE

—

Alfred Vallette est mort, le samedi 28 septembre, au début de l'après-midi. Il est mort à quelques pas de sa table de travail, dans cette maison du *Mercure de France* qu'il dirigeait depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis 1890, et qui était vraiment son œuvre. Il a travaillé jusqu'au dernier soir. Il a, jusqu'au dernier soir, exercé sereinement cette intelligence que nous avions tant de raisons de révérer. On ne saurait souhaiter une mort plus simple et plus clémente. Nous savons que lui-même n'en demandait pas une autre.

Si les mots de fidélité, d'autorité, de sagesse et de droiture n'ont pas perdu toute valeur en notre époque troublée, c'est que certains hommes s'emploient encore à leur conserver un sens. Alfred Vallette était de ces hommes. Sa vie a été pour nous tous, amis et collaborateurs, un enseignement, un exemple, un réconfort. Il n'abusait ni des mots, ni des idées. Il ne donnait que de justes conseils. Il avait une étonnante connaissance des hommes, connaissance qui ne s'est jamais colorée de mépris : ce noble esprit ne diminuait pas ceux qui l'approchaient. Il savait les éclairer sans les éblouir.

En un temps où le destin des lettres s'accomplissait trop souvent dans les querelles et l'animadversion, les fondateurs du *Mercure de France* avaient eu le désir d'édifier une maison qui fût la

citadelle des esprits libres. De ce désir, Alfred Vallette a fait une réalité durable. A travers les épreuves de la guerre et de la paix, le *Mercure de France* est demeuré ce qu'Alfred Vallette entendait qu'il restât : une société de poètes, de lettrés indépendants, d'artistes, d'observateurs attentifs, de philosophes et d'encyclopédistes.

Alfred Vallette savait résister aux entraînements des idéologies et des passions publiques. Il a poursuivi son œuvre avec succès, jusqu'au dernier jour, alors que des renommées non moins anciennes et des entreprises non moins illustres trébuchaient dans l'erreur et les expériences aventureuses. Cet honnête homme était un parfait administrateur que l'événement n'a jamais surpris.

Puisse l'affection respectueuse que nous vouons à sa mémoire nous instruire et nous gouverner !

G. D.

NIETZSCHE A NICE

N'est-il pas surprenant que la plupart des biographes de Nietzsche, évoquant les paysages inspirateurs où le philosophe itinérant a rencontré les grandes visions symboliques qui illuminent sa doctrine, — Gênes, Sils-Maria, Portofino, — ne mentionnent qu'incidemment Nice, cette Cosmopolis méditerranéenne dont, pendant les cinq dernières années de sa vie, il a fait son refuge d'hiver, où il a conçu quelques-unes des œuvres les plus fortes de sa maturité? Même M. Charles Andler, qui a suivi son auteur pas à pas, de jour en jour, dans toutes ses pérégrinations, jusque dans les recoins les plus ignorés de sa vie et de sa pensée, s'il brosse, comme toile de fond de cette dernière période, quelques charmants décors de la vieille ville nizzarde, il dédaigne de s'attarder aux mille influences bienfaisantes, aux incidences et coïncidences quotidiennes dont cette ambiance nouvelle a enrichi l'inspiration de son cher prophète. Et pourtant Nice a offert à l'éternel nomade plus et mieux qu'un quelconque logis d'hôtel, qu'un abri de fortune ou qu'une villégiature d'occasion. Nietzsche a découvert Nice, *son* Nice. Il y a trouvé tout ensemble les conditions les plus favorables à l'achèvement de son œuvre et la ville dont le spectacle animé et l'atmosphère cosmopolite l'ont amené à élargir sa conception d'une civilisation « méditerranéenne », à préciser surtout la formule de ce type d'humanité pour lequel il a créé le terme de « bon Européen ». Il y a là, semble-t-il, pour la critique, un oubli à réparer.

Mais il faudrait commencer par situer cette découverte de Nice dans une découverte plus vaste et qui l'a comme préparée : la découverte du Midi.

Dans les premiers mois de l'année 1880, Nietzsche prenait un congé définitif de l'Université de Bâle, où, pendant douze années, il avait occupé la chaire de professeur de philologie classique. Terrible hiver dont il avait passé les premiers mois à Naumburg, en Saxe, auprès de sa mère et de sa sœur, dans une chambre de malade complètement obscure, la tête emmaillotée de compresses, tenaillé par des migraines atroces, vomissant la bile, ne voyant plus à deux pas devant lui, sans fièvre d'ailleurs, le pouls régulier, la pensée lucide, d'une lucidité effrayante au milieu de cet arrêt progressif de toutes les fonctions vitales, de cette lente débâcle de son être physique. Aucun médecin n'avait réussi à dépister les causes de ce mal mystérieux. Nietzsche lui-même en rendait responsable le climat particulièrement froid et humide de Bâle. Il fit ses dernières recommandations à sa sœur et puis, un beau jour, il résolut de tenter une chance suprême. Il partit pour l'Italie.

Il s'en fut d'abord à Venise, où l'attendait son premier disciple et ami, le compositeur Peter Gast, de qui le talent délicat de pianiste sut bercer et apaiser les tortures du génial malade aux sons des nobles accords de Chopin. Mais l'humidité des canaux de Venise et surtout les contrastes violents de lumière et d'ombre, si cruels à ses yeux endoloris, chassèrent le malade de cette ville qu'il aimait pourtant par-dessus tout. Il se rendit à Gênes. Il venait de découvrir un des rares endroits de la terre où il lui était encore possible de vivre. « Si je suis encore en vie, écrivait-il plus tard, c'est à Gênes que je le dois. »

Tout en haut de la ville bâtie en amphithéâtre, dans une rue où l'herbe poussait et où l'on accédait par un escalier de 164 marches, sous les combles d'une immense bâtisse, il avait loué la mansarde du philosophe, le premier abri de sa vie errante. Chaque matin, sitôt le soleil levé, les gens du quartier voyaient descendre le professeur allemand, — *il piccolo santo*, comme ils l'appelaient, pour son air patient, doux, affable. Une ombrelle à la main, portant de grandes lunettes bleues et avec une sacoche bourrée de livres et de notes, accrochée

en bandoulière, il partait pour le littoral, à la recherche de quelque rocher à l'écart, tout près des vagues, et délicieusement il se rôtissait au soleil jusqu'au soir, immobile, enivré, extasié.

C'est là, contre toute attente, qu'il ressuscita.

Ce que fut le Midi pour Nietzsche? Une guérison d'abord. Mieux que cela: la grande école de la santé, au moral comme au physique. Elevé dans les austérités d'un presbytère luthérien, il avait vécu une jeunesse studieuse et s'était plié, comme apprenti philologue, à la plus aride des disciplines de travail. Autant pour échapper à ce travail exténuant de bibliothèque où précocement ses yeux s'étaient usés, que pour se distraire du lourd service dont il avait assumé la charge à l'Université de Bâle, il s'était plongé dans les extases de la musique wagnérienne. Mais l'inauguration du sanctuaire de Bayreuth, si différente du rêve qu'il s'en était forgé, porta à la ferveur du néophyte un coup mortel. Tel le démon de Socrate, une voix critique lui chuchotait désormais à l'oreille : « Garde-toi de cette musique! Fuis ces cures miraculeuses qui n'apportent à notre pessimisme d'autre remède que les enchantements de la décadence! » Et puis la maladie vint lui donner un viril et suprême avertissement : « Sois ton propre médecin! » C'est alors que, dans sa chambre de malade, il avait ruminé ce livre lucide et impie, *Humain trop humain*, où il rompait avec toutes les vénérations de sa jeunesse. Mais cette défiance lucide, cette défense stoïque et hautaine où il s'était raidi, cette attitude toute négative d'iconoclaste, était-ce là vraiment déjà la santé? La vie n'est-elle pas confiance, bonheur, amitié, affirmation spontanée et joyeuse ? Et voici que le Midi allait lui révéler cette grande école de la guérison, d'abord un *ciel* nouveau qui l'inondait de sa luminosité jusque dans les abîmes de son être et le pénétrait d'outre en outre de sa chaude affirmation dionysienne.

Gênes a été pour Nietzsche la première station de psychothérapie, sur le chemin de cette cure qu'il était venu entreprendre en Italie. Ce fut aussi le premier paysage inspirateur de sa philosophie. Paysage sévère, par

le langage viril que lui parlaient ces palais somptueusement divers dont l'architecture exprimait la tenace volonté de conquête des anciens navigateurs génois. « A Gênes, écrivait-il, le plus lâche aurait honte de sa couardise. » Paysage enivrant aussi, par le panorama grandiose que le promeneur découvrait du haut de la colline d'où ses yeux embrassaient la ville, le port, la mer surtout, cette mer où s'étaient hasardés tant d'explorateurs audacieux et dont l'infini ouvrait à ses désirs les promesses d'une insondable aventure. Et ne se découvrait-il pas à cette vue, lui aussi, la vocation d'un Christophe Colomb prédestiné à découvrir un Nouveau Monde de la Pensée?

A ce point d'interrogation, auquel restait suspendu le premier livre composé à Gênes et intitulé *Aurore,* deux révélations allaient apporter un premier exaucement. La première se produisit en août 1881, « à 6.000 pieds au-dessus des hommes et du temps présent », dans cette haute Engadine où, fuyant la chaleur du littoral génois, il allait établir désormais sa villégiature d'été : Sils-Maria. Paysage tour à tour idyllique et héroïque, avec ses forêts de mélèzes sombres qui bordent un chapelet de lacs d'émeraude, et avec ses montagnes abruptes, tapissées de rhododendrons, où, parmi les rochers amoncelés, on entend se répondre, de guet à guet, le coup de sifflet avertisseur des colonies de marmottes, et qu'il parcourait, du matin au soir, plein d'une allégresse indescriptible. Un jour, longeant le lac de Silvaplana, non loin d'un hameau appelé Surley, près d'un bloc monolithique de forme pyramidale, une vision le traversa, à le faire frissonner: la vision de « l'Eternel Retour ». « Je chantais, écrit-il à son ami Peter Gast, je disais des folies, j'étais rempli d'une vision neuve qui est désormais mon privilège devant tous les hommes. »

La seconde vision le surprit pendant le miraculeux mois de janvier 1882, sur la Riviera, à 30 kilomètres de Gênes, dans l'admirable baie de Rapallo. Nietzsche gravissait un jour l'arête boisée qui, du côté de Portofino, forme promontoire, pour brusquement tomber dans la

mer. Il s'était assis, contemplant les jeux de l'ombre et de la lumière, quand tout à coup il eut la vision nette de son double, revêtu de clarté, le prophète Zarathoustra, qui passait tout près de lui. Rêve de poète? Hallucination de mystique? Toutes ses méditations venaient de prendre corps et se fondirent dans cette unique Apparition. Sa solitude était désormais peuplée d'une présence surhumaine et qui ne le quitta plus. En moins de dix jours, le premier livre de *Ainsi parla Zarathoustra,* nouvel Evangile, se trouvait rédigé, sans une hésitation, sans une rature, dans un état d'inspiration quasi biblique qui rappelait la Parole de Dieu littéralement dictée aux évangélistes par l'Esprit-Saint. Par une étrange coïncidence, au moment même où il achevait les dernières lignes, Nietzsche reçut un télégramme annonçant la mort de Richard Wagner à Venise. Une succession était ouverte. A peine le Messie de Bayreuth avait-il fermé les yeux qu'un autre Prophète déjà surgissait, porteur d'un nouveau message, d'un nouveau mythe de l'Humanité, d'un mythe conçu et né, cette fois, sous le ciel méditerranéen.

§

Cette récapitulation rapide n'était peut-être pas inutile si nous voulons nous représenter les dispositions dans lesquelles le nouveau prophète débarquait à Nice, un jour de novembre 1883. Quelles raisons l'avaient déterminé à prendre congé de Gênes et à choisir cette nouvelle résidence d'hiver? Des raisons, à première vue, d'un caractère tout utilitaire. Et sans doute, s'il n'avait écouté que l'appel de son cœur, c'est Venise qu'il aurait élu, la ville tant aimée où l'attendait toujours son ami, le compositeur Peter Gast, la ville chère aux artistes et aux musiciens, où Wagner avait composé *Tristan et Isolde,* où l'Enchanteur était allé quérir le grand repos de la mort; Venise, « la ville aux cent solitudes profondes » et au « silence sonore », la perle de la Méditerranée, délicatement enfouie au fond de son coquillage magique dont Nietzsche ne cessait d'entendre bourdonner à ses oreilles la rumeur lointaine, la musique secrète, l'appel douce-

ment obsédant. Mais Venise, c'était aussi la lagune fiévreuse, les canaux humides, les contrastes aveuglants d'ombre et de lumière, la Ville entre toutes interdite à ce valétudinaire, en somme le grand amour malheureux et défendu de sa vie. A présent qu'il se voyait revêtu de la responsabilité quasi surhumaine du Créateur, une voix sévère lui commandait de choisir le climat le mieux approprié à l'œuvre qu'il sentait déjà palpiter et grandir au dedans de lui. En Allemand ordonné, il se met à collectionner les bulletins météorologiques, compare les statistiques des jours de pluie et des jours de beau temps, — car il sait qu'une journée de pluie, moins que cela, un ciel qui se voile et se couvre représente, pour le baromètre souffrant qu'est son système nerveux, une journée de maladie, tout au moins d'incapacité de travail. Or, il résulte de sa minutieuse enquête que, pour la limpidité du ciel et la sécheresse de l'atmosphère, Nice bat tous les records : 220 jours par an absolument secs, alors que Gênes n'en offre que la moitié et que Rome n'en compte guère plus de 100. Si Venise est l'appel du cœur, Nice représente la voix de la sagesse. « J'ai en ce moment trop de projets en tête, écrit-il à son ami, et tu sais de quel poids est pour moi la responsabilité d'une pareille tâche, pour que je puisse encore me permettre la plus légère faute dans le choix de mon climat. »

Ce qu'il demande à Nice, ce n'est donc nullement un paysage inspirateur. Ses inspirations, il les porte déjà au dedans de lui. Devant le panorama du golfe de Gênes il a entendu l'appel qui le sacrait nouveau Christophe Colomb. Dans les élyséennes solitudes de l'Engadine une voix lui a dit: « Tu seras l'Annonciateur de l'Eternel Retour. » Enfin, sur le promontoire abrupt qui va de Rapallo à Portofino, le nouveau Messie, Zarathoustra, son double, lui était apparu. Son âme, pour l'instant, ploie sous le fardeau de ces initiations. Mais où trouver le refuge propice, la station climatique et le régime de vie qui lui assureront la vigueur, en quelque sorte animale, dont il a besoin pour mener à terme cette tâche que seul au monde il peut accomplir? Sur Nice il a jeté son dévolu,

et son attente fut comblée au delà de toute espérance.

Ses premières lettres respirent un contentement sans bornes. Elles traduisent l'émerveillement quotidien qu'il éprouve à contempler ce ciel niçois qu'il qualifie d'« homérique », de « phéacien », et pour lequel il a même créé une épithète qui, depuis, a reçu droit de cité dans le vocabulaire allemand: il l'appelle un ciel « *alcyonique* » (l'alcyon, on le sait, était un oiseau fabuleux qui passait pour ne faire son nid que sur une mer calme et était regardé comme un oiseau d'heureux présage). Il ne cesse de répéter l'effet bienfaisant qu'exerce sur lui cette luminosité incomparable, où le paysage baigne comme dans une nappe argentée et qui a sur son organisme l'action d'une radiothérapie tonifiante.

Les jours se succèdent ici, écrit-il à sa sœur, d'une beauté que je qualifierais d'insolente. Je n'ai jamais vu hiver d'une perfection si constante. Et ces couleurs de Nice! C'est dommage que je ne puisse les détacher et te les envoyer: elles sont comme passées à travers un tamis d'argent, immatérielles, spiritualisées; elles ont dépouillé la brutalité des tons crus. Ce qui fait le charme de cette bande de littoral qui va d'Alassio à Nice, c'est la licence qui est ici donnée à un certain africanisme de se manifester librement dans les couleurs, dans la végétation, dans la sécheresse absolue de l'air. C'est ce qui fait de ce coin de terre une chose unique en Europe.

Dans presque chaque lettre il note sa vitalité accrue, sa puissance de travail triplée, et le sentiment triomphal qu'il éprouve d'entrer maintenant dans le plein midi de sa vie.

Est-ce à dire qu'à ce tableau il n'y ait point quelques ombres? Nietzsche arrive à Nice avec un paysage intérieur déjà tout fait et qui est purement italien. Aussi, pendant les premiers temps, seul le Nice italien l'intéresse.

Nice comme ville française, écrit-il, m'est odieux. Elle fait tache dans cette splendeur méditerranéenne. Heureusement, il y a la ville italienne. C'est là, dans les plus vieux quartiers,

que j'ai fait mon nid. Nice n'est pour moi qu'un faubourg de Gênes.

Si nous repérons les nombreux logis qu'il a successivement occupés, nous ne sortons en effet guère de la vieille ville. D'abord rue Ségurance, 38, puis rue Saint-François-de-Paule, square des Phocéens, rue des Ponchettes. Parmi tous ces domiciles changeants la seule adresse invariable, c'est la pension de Genève, petite rue Saint-Etienne; c'est là qu'il prendra toujours ses repas, qu'il se fait adresser son courrier et qu'il loge pendant les intérims. La modicité extrême de son budget ne lui permettrait d'ailleurs pas d'installation, je ne dirai pas plus luxueuse, mais simplement plus confortable. Car si Nietzsche peut vivre à Nice, il le doit uniquement à la clairvoyante générosité de l'Université de Bâle qui, à titre gracieux et avec une ponctualité admirable, lui verse une modeste pension de 3.000 francs par an, à laquelle s'ajoutent 1.000 francs de revenus personnels. Par quel miracle réussit-il à équilibrer son budget, surtout si l'on songe aux déplacements périodiques que lui impose sa santé, l'obligeant à passer l'hiver sur la Riviera, l'été en haute Engadine, sans compter les voyages incessants qu'il fait en Allemagne, en Suisse, en Italie? Comment a-t-il pu acheter cette bibliothèque qui l'accompagne dans ses pérégrinations, se procurer tant de partitions coûteuses, se tenir au courant de toutes les nouveautés littéraires, philosophiques, scientifiques? Et voici qui met le comble à notre étonnement : plus ses livres deviennent parfaits, moins ils se vendent, en sorte qu'il est obligé, à la fin, d'en faire la publication à ses frais. N'essayons pas d'élucider ce mystère. C'est un chapitre sur lequel Nietzsche a toujours gardé un silence farouche. Dans sa correspondance, on ne trouverait pas une allusion à ces difficultés d'argent, pas une confidence, pas une récrimination.

L'unique chose dont il lui arrivait de se plaindre, ce sont les promiscuités auxquelles l'exposait cette vie de pension de famille où il se voyait condamné. Non qu'il fût un ours ou un hérisson. Avec beaucoup d'humour, il fait à sa mère le dénombrement des commensaux qu'il a trouvés en arrivant à la pension de Genève :

Un général prussien flanqué de sa fille, la femme d'un prince hindou, lady Mehmed Ali, avec sa fillette, un Persan superbement costumé, mon voisin de table, une vieille dame bâloise, une veuve de pasteur souabe [Nietzsche a toujours été la coqueluche des vieilles dames et a innocemment provoqué entre elles bien des scènes de jalousie], en outre quelques Russes, quelques Anglais. Tout ce monde parle allemand et est pour moi plein de prévenances. Le soir, après dîner, je reste jusqu'à neuf heures au salon, en compagnie d'Anglais et d'Anglaises, à une petite table, sous un vaste abat-jour.

Une chose pourtant lui tient par-dessus tout à cœur : le souci de préserver strictement son incognito. Il n'admettait pas qu'on pût l'identifier encore avec un certain M. Nietzsche, le ci-devant professeur de l'Université de Bâle, avec lequel il ne se sentait plus rien de commun. Pareillement, il voilait d'un mystère impénétrable ses projets littéraires, détournait les jeunes femmes de la lecture de ses livres et se montrait, — lui, l'athée, l'immoraliste, l'antichrétien, — l'homme le plus respectueux des croyances religieuses de son entourage, soucieux de ne pas troubler la paix des cœurs simples. Seuls quelques visiteurs, rares lecteurs de ses livres, de passage à Nice, de loin en loin forçaient la consigne de son incognito. Tel ce jeune biologiste viennois, le docteur Paneth, qui vint un matin de Villefranche, où il travaillait à un laboratoire, frapper à la porte du philosophe, et dont le cœur se serra à la vue de l'extrême simplicité, pour ne pas dire dénuement, qui régnait dans cette chambre mal chauffée, sommairement meublée, sans poêle et sans tapis.

Plus encombrants, certes, que ces rares oiseaux de passage, étaient certains compatriotes allemands qu'il lui fallait coudoyer journellement et de qui le ton bruyant, aisément familier, et les manières peu raffinées offusquaient ses susceptibilités d'aristocrate.

Je commence à en avoir assez de toute cette clique, écrit-il un jour à sa sœur. Vraiment on se trouve ici en trop mauvaise compagnie et il me faut sans cesse détourner les yeux pour ne pas voir comment Monsieur mon voisin manipule son

couteau ou opère avec sa fourchette. Quant aux conversations, n'en parlons pas! Il m'arrive de regretter ma solitude génoise, où je menais sans doute une existence de pauvre sire, mais où je n'étais du moins pas condamné à subir cette bande d'Allemands vulgaires. On respirait là-bas un air autrement distingué, qui convenait mieux à un hôte de ma qualité.

Sa consolation, ce sont ses chères promenades. Chaque matin il est debout à six heures et demie; il fait une promenade matinale d'une ou deux heures, une promenade de trois heures encore l'après-midi, toujours au pas accéléré.

C'est pendant ce premier hiver passé sous le ciel alcyonique de Nice, qui alors pour la première fois a brillé sur le chemin de ma vie, que j'ai trouvé la troisième partie de mon *Zarathoustra.* Bien des coins cachés de ce paysage niçois sont consacrés pour moi par d'inoubliables instants.

« Inoubliables instants » qu'il a piqués au passage dans les ruelles ombreuses de la vieille ville nizzarde, si bienfaisante à ses yeux malades qui en connaissent, dit-il, par cœur tout le labyrinthe grouillant, au point que, s'il devenait jamais complètement aveugle il saurait s'y diriger tout seul et sans difficulté. C'est aussi telle fontaine dont il déguste l'eau glaciale et limpide en connaisseur — car ce dionysien est un passionné buveur d'eau (« Un gobelet, dit-il, m'accompagne, comme un petit chien, dans toutes mes promenades »); c'est tel bosquet du jardin qui a remplacé l'ancienne citadelle de Nice; ou le chemin solitaire du vallon Saint-Philippe; c'est surtout cette presqu'île Saint-Jean, dont les haies vives, fleuries de géraniums rouges en plein hiver, l'emplissent d'un émerveillement dont ses yeux n'arrivent pas à se rassasier. Mais le « clou », la découverte la plus sensationnelle, ce fut le chemin qui monte à ce vieux petit village d'Eze, avec son architecture mauresque, perché sur un piton, tel un nid d'aigle accroché dans les rochers. Il en fit sa promenade favorite, celle de la toute première heure, les jours où, levé avant l'aube, il se sentait sollicité et entraîné par une force surnaturelle.

Il m'arrivait parfois de danser, écrit-il dans *Ecce homo.* Je pouvais marcher six à sept heures de suite, sans la moindre fatigue. J'étais d'une force, d'une endurance incroyables.

J'imagine que les passants qui croisaient cet étrange promeneur matinal, chantant et dansant, ont dû éprouver quelque doute sur son équilibre — tout au moins mental. Pendant qu'il gravissait ainsi allégrement le chemin qui conduit à Eze, plus d'une fois aussi il a été surpris par les premières rafales du mistral, et il lui est arrivé d'échanger d'étranges propos avec ce compagnon matinal qui l'enveloppait de ses tourbillons, lui cinglait le visage, lui coupait la respiration. *Nietzsche poète du mistral,* c'est le premier symbole nouveau dont s'enrichit à Nice son vocabulaire philosophique. Que d'affinités ne se découvre-t-il pas en effet avec ce compagnon de route! Ne sont-ils pas tous deux des nomades, des enfants du Nord, échappés de leur patrie « hyperboréenne » et invinciblement attirés vers les chauds et lumineux paysages provençaux et méditerranéens, vers les mers ardentes et silencieuses? Ne parlent-ils pas le même langage, ces libres esprits un peu fous, ces nihilistes joyeux qui incommodent si fort de leur souffle glacial et de leur ricanement ironique les habitants des bas-fonds, emmitouflés dans leurs confortables préjugés?

En vérité, mon bonheur et ma liberté s'élancent pareils à une rafale, s'écrie Zarathoustra, mais je veux que mes ennemis se figurent que c'est l'Esprit même du mal qui fait rage au-dessus de leur tête;

Et semblable au vent, je soufflerai parmi eux: à leur esprit je couperai la respiration; ainsi le veut mon destin;

En vérité, Zarathoustra est un vent fort pour les bas-fonds et il donne ce conseil à tout ce qui crache et vomit: gardez-vous de cracher contre le vent!

Mais combien, au fond, bienfaisante cette ironique méchanceté! Le mistral, c'est la bonne rafale qui balaye le ciel, assainit l'atmosphère. Et pareillement la méchanceté de Zarathoustra n'est que l'envers d'une bonté

supérieure, d'un sévère amour de la vie. Certes, elle fait choir ce qui est mûr pour le déclin et ne demande qu'à tomber, ce qui est flétri et vermoulu; mais elle stimule du même coup et fortifie ce qui vraiment *veut* vivre. Elle est la fanfare guerrière qui vient troubler les quiétudes équivoques, oblige les hésitants, les poltrons à secouer leur lâcheté, pour les entraîner dans son tourbillon vers des hauteurs et des prouesses dont jamais autrement ils n'auraient pu concevoir la pensée.

Qui veut entonner un chant, un chant du matin tellement ensoleillé, tellement léger, tellement aérien qu'il ne *chasse* pas les idées noires, mais les oblige à chanter avec lui, à *danser* avec lui?

C'est ce chant du matin que nous fait entendre la poésie de Nietzsche qu'il a dédiée au Vent Mistral. Il en a paru une traduction provençale, due à la plume de Mistral lui-même. On dirait que le poète provençal, en adoptant l'œuvre de son confrère septentrional, l'a rendue plus sonore encore, plus éclatante, plus ensoleillée. Je ne puis, hélas! en donner qu'une traduction française bien terne et traînante, qui n'a ni l'*allegro* endiablé de l'original allemand, ni les radieuses sonorités de la version provençale.

Pour le Mistral (chanson à danser)

Vent Mistral, — chasseur de nuées, tueur de mélancolie, balayeur du ciel, toi qui mugis, — comme je t'aime! Ne sommes-nous pas tous deux nés d'un même lit, marqués de toute éternité pour un commun destin?

Vois : par les sentes glissantes, taillées dans le roc, en dansant je cours à ta rencontre, dansant sur l'air que tu siffles et que tu chantes, toi, le plus libre des esprits libres qui, sans esquif et sans aviron, prends ton essor vers les mers indomptées.

A peine éveillé, j'ai ouï ton appel. Je me suis précipité vers les falaises abruptes qui font une digue fauve à la mer. Salut! Déjà tu bondissais, comme un gave diamantin, triomphalement tu descendais du haut des cimes.

Sur les aires unies du ciel, j'ai vu ton attelage galoper; j'ai vu le char qui te porte; je t'ai vu cingler la croupe de tes chevaux de l'éclair de ton fouet.

Je t'ai vu sauter du char, impatient, ramassé sur toi-même, et fondre droit dans l'abîme comme un trait — tel un rais d'or trépane le rideau de roses de la prime aube.

Et maintenant, danse sur les croupes innombrables, sur les croupes des vagues perfides. Gloire à qui crée des danses nouvelles! Varions à l'infini nos rythmes et nos chants. Notre art, — qu'il s'appelle *libre* et que s'appelle *gai* notre *savoir*!

A chaque tige arrachons un trophée: une fleur et deux feuilles pour tresser une guirlande. Dansons, nouveaux troubadours, parmi les saints et les prostituées! Entre Dieu et le monde, qu'il y ait la danse!

Tous ceux qui ne savent pas danser avec le vent, qui s'emmitouflent, petits vieux rabougris, et la gent cafarde, et les ânes bâtés de la gloire, et les oies au caquetage vertueux, — boutons-les hors de notre paradis!

Faisons voler la poussière au nez des malades; semons la panique parmi la gent souffreteuse. Purifions le littoral de l'haleine des poitrines étiques; purifions-le des regards sans courage!

Chassons de notre ciel les trouble-fête, les broyeurs de noir, les amonceleurs de nuages, — rendons limpide le royaume des cieux. Zou! mugissons, — ô toi, le plus libre des libres esprits, avec toi mon bonheur mugit comme l'ouragan!

Et pour éterniser ce bonheur, prends ce souvenir de l'heure fugitive; emporte cette guirlande là-haut! Fais-la voler plus haut, toujours plus loin! Escalade le ciel et cours l'accrocher aux étoiles!

Si c'est bien sur le chemin qui conduit à Eze que Nietzsche a dû avoir avec le Vent Mistral le petit colloque que nous venons de lire, la poésie qui en retrace le souvenir est cependant d'une date quelque peu postérieure. Elle a été composée l'automne suivant à Menton. Ce séjour à Menton fut la première infidélité que le poète a faite à Nice. Infidélité de courte durée d'ailleurs, et bien vite regrettée, — comme toutes celles qui ont suivi.

Pour l'expliquer, il faut dire que cette année-là, comme il rentrait de sa villégiature d'été en Engadine, en passant par Zurich, Nietzsche fit la connaissance d'un Allemand qui tenait un hôtel à Menton, et il se laissa prendre aux filets de l'astucieux hôtelier. D'ailleurs, le mois d'octobre qu'il passa à Menton fut réussi de tous points.

L'endroit est superbe, écrit-il, j'y ai déjà découvert huit promenades. Que personne ne vienne me rejoindre, j'ai besoin d'une tranquillité absolue.

Tout s'annonçait donc à merveille. La saison n'avait pas commencé et les hôtels étaient déserts. Mais voici venir peu à peu les hivernants. D'abord des Allemands, attirés par les prix de faveur que leur fait leur compatriote, et tout heureux de retrouver leur chère cuisine allemande. Nietzsche, lui, outre que cette compagnie ne le ravit guère, a gardé de la cuisine de son pays les plus attristants souvenirs.

Le fait est, dit-il, que, jusqu'au moment où j'ai atteint l'âge de la maturité, j'ai toujours mal mangé, d'une façon impersonnelle, idéaliste, désintéressée, altruiste, je veux dire pour le plus grand bien des cuisiniers et de mes autres prochains.

Sur ce chapitre encore, le Midi a révolutionné ses goûts. C'est à sa cuisine, observe-t-il quelque part, qu'on reconnaît d'abord l'affinement d'un peuple. Il est devenu un fervent de la cuisine italienne et française. Voyez ces Allemands, dit-il encore, ne reconnaît-on pas que « leur esprit prend son origine dans des intestins affligés » ? Et le voici qui commence à pester contre son compatriote l'hôtelier. Surprise plus désespérante encore : Menton était alors une ville fréquentée par les malades. Première règle de la thérapeutique nietzschéenne: il faut préserver le bien-portant de la contagion morale de la maladie. N'est-ce pas cette pensée qui donne en quelque sorte sa marque d'origine et sa date à la poésie dédiée au Vent Mistral?

Faisons voler la poussière des routes au nez de tous les malades. Semons la panique parmi la gent souffreteuse. Purifions

le littoral de l'haleine des poitrines étiques. Purifions-le des regards sans courage.

Après cette courte et malencontreuse expérience, l'infidèle décida de boucler au plus vite ses malles et de reprendre le chemin du bon refuge qu'il n'aurait jamais dû quitter, de cette belle ville salubre où il a trouvé la santé du corps et où lui sont épargnés ces spectacles affligeants. Il tentera bien encore quelques fugues par la suite : à San Remo, à Cannabio, près du Lac Majeur, et, suprême folie, à Venise, la ville interdite, escapade qui, cette fois, faillit mal tourner, car, à peine débarqué, il entendit que des cas suspects de choléra avaient été signalés et il partit encore juste à temps pour échapper au blocus de la quarantaine.

Après bien des détours, écrit-il, me voici revenu à la raison, et ce retour à la raison, dans l'espèce, cela s'appelle toujours : le retour à Nice. On ne saurait croire à quel point, de toutes ces comparaisons, Nice sort chaque fois victorieux.

Le principal événement extérieur qui marqua sa vie d'ermite, ce fut, en automne 1885, son installation au square des Phocéens. Je ne serais pas étonné que le nom même que portait ce square ait été pour beaucoup dans le choix qu'il fit de son nouveau domicile. Car l'ancien philologue qu'était Nietzsche avait la superstition des vocables et surtout des étymologies savantes. Il fut aux anges le jour où il découvrit que le nom que portait Nice n'était autre que le vieux mot grec de « Niké », qui signifie « victoire ».

J'ai été heureux d'apprendre, ces jours-ci, que *cette ville qu'il ne m'est plus permis d'échanger contre aucune autre* est, de par l'étymologie du nom qu'elle porte, apparentée à la Victoire. Et quand vous saurez que de mes fenêtres j'ai vue sur des arbres splendides, sur la mer et sur la merveilleuse courbure de la Baie des Anges (car j'habite square des Phocéens), — *vous vous réjouirez avec moi du cosmopolitisme latent que recèle la rencontre des deux vocables: « Nice » et « Phocéens »*. Des colons phocéens se sont en effet jadis établis ici et je découvre dans cette coïncidence *je ne sais quelle*

résonance triomphale, sur-européenne, comme un message heureux qui me dit: « Toi aussi, tu es ici à ta vraie place! »

Et il ajoute, dans une autre lettre:

On est ici si en dehors de tout ce qui est allemand; je ne saurais dire le bien que j'en éprouve. *Jamais autant que cette année* je n'ai été heureux de retrouver le calme alcyonique de la mer niçoise et la divine insouciance du Midi.

Pour pénétrer le sens un peu énigmatique de ces lignes, il faudrait évoquer les ombres attristantes qu'au cours de ces années de 1884 et de 1885 ont projetées sur son bonheur niçois certains événements intimes et certaines lettres qui lui arrivaient d'Allemagne. Je ne voudrais pas soulever ici le problème, très controversé, de ses rapports avec sa sœur, Mlle Lisbeth Nietzsche, qui, précisément à cette date, devint Mme Förster-Nietzsche. Une affection surtout admirative avait attaché la jeune sœur, dès l'enfance, à ce frère génial dont elle pressentait qu'il serait un jour la gloire de la famille. Elle se fit bravement son associée pendant les premières années de ses débuts dans la carrière universitaire à Bâle, dirigeant son intérieur de célibataire, veillant sur cet intellectuel désemparé devant toutes les difficultés de la vie pratique. Plus tard, après la catastrophe, elle a recueilli la noble épave, elle a veillé avec un inlassable dévouement sur les derniers rayons de cette lumière vacillante et, après la mort du philosophe, elle s'est instituée son exécutrice testamentaire, sa première biographe et la gardienne vigilante du « Nietzsche-Archiv » de Weimar. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle a cessé d'être l'associée de son frère précisément pendant les années où la pensée du philosophe a pris son vol le plus audacieux. Déjà, l'année avant l'installation de Nietzsche à Nice, année qui fut troublée par le roman intellectuel, disons plutôt par le navrant et cruel imbroglio dont l'héroïne fut une étudiante russe, Mlle Lou Salomé, les intrigues de Mlle Lisbeth Nietzsche, sans doute secrètement jalouse de cette intruse et choquée de ses

allures d'étrangère émancipée, nous apparaissent un chef-d'œuvre de perfidie féminine.

Mais l'événement décisif se produisit lorsque, trois ans plus tard, elle annonça à son frère qu'elle allait se marier avec un certain M. Bernard Fœrster, agitateur pangermaniste et antisémite notoire, et qu'elle s'apprêtait à le suivre dans le Paraguay où, avec quelques pionniers, le jeune couple se proposait de fonder une colonie agricole modèle et de répandre dans le Nouveau Monde les bienfaits de la *Kultur* allemande. Le choc fut, au cœur de Nietzsche, aussi douloureux qu'imprévu. Depuis longtemps il avait renoncé pour lui-même à tout projet matrimonial, — « un philosophe marié, disait-il, est un personnage de comédie ». Il avait vu s'éloigner de lui tous ses amis et compagnons de jeunesse, devenus d'honorables professeurs, pères de famille, qui ne comprenaient plus rien à cette existence d'outsider excentrique, se refusaient de prendre au sérieux les paradoxes d'une pensée qui échappait à toutes les classifications patentées, à toutes les disciplines consacrées. Chaque nouveau voyage qu'il faisait en Allemagne le laissait malade. Et que venait-il faire dans cette société disciplinée, organisée à l'excès, hiérarchisée du sommet à la base, lui qui n'était qu'un sans-patrie, un irrégulier, sans titre et sans emploi? Tout au plus voyait-on en lui un revenant, un importun qu'on éconduisait poliment. Il savait qu'il n'avait rien à attendre de cette Allemagne, rien à attendre de ses contemporains; il se sentait déjà, comme il disait, *un homme posthume* — « posthume, ajoutait-il, cela veut dire : qui ne commencera de vivre qu'après sa mort ». Et voici que la solitude se fermait sur lui, désormais irrévocable, totale. Cette sœur, malgré tout, c'était encore un lien, — le dernier, déjà bien lâche, — qui le rattachait à son enfance, à son passé, à tous les vivants de là-bas. Ce lien, il allait maintenant définitivement se rompre. Car il ne s'agissait pas cette fois d'une simple séparation. Ce que Nietzsche ne peut concevoir ni pardonner, c'est que sa sœur épouse un Fœrster, cet homme avec sa carrure massive de capitaine de la

Landwehr, sa barbe foisonnante de sapeur et sa mentalité de sous-officier intellectuel, et qui incarnait à ses yeux précisément le type qu'il avait le plus en horreur: le pangermaniste. « On devrait, disait-il, pour l'édification des générations futures, en conserver un exemplaire dans de l'esprit-de-vin, — car c'est précisément l'esprit qui ici manque surtout, — avec cette inscription : « Spécimen de l'Allemand grâce auquel a été fondé le *Reich.* » Mais qu'une Lisbeth Nietzsche, son propre sang, ait consenti à conclure alliance avec un pareil personnage, c'était plus qu'un abandon, c'était un reniement, une trahison.

Par ton mariage avec Fœrster, lui écrit-il, tu manifestes clairement que tu ne veux plus te dévouer à mon œuvre, mais *que tu prends parti pour une cause que j'ai depuis longtemps répudiée et qu'aujourd'hui je combats ouvertement. Tu as passé dans le camp de mes antipodes.* L'instinct de ton cœur aurait dû te mettre en garde contre pareille félonie.

Et nous comprenons maintenant tout ce que recélait d'inexprimé ce cri de délivrance qu'il adressait à l'ami Peter Gast, après son installation au square des Phocéens: « Toi aussi, tu es ici à ta place! » La lutte pour une nouvelle patrie méditerranéenne, et la haine de ce nouveau fanatisme nordique et germanique sous toutes ses formes, où il reconnaît désormais « ses antipodes », c'est la grande pensée combative qui va remplir ses dernières années de Nice. Il ne cesse de le répéter : « L'Allemand doit être *plus qu'un Allemand,* s'il veut être simplement supportable aux autres nations. L'orientation vers *ce qui n'est pas allemand* a été de tous temps la marque de tous les esprits vraiment supérieurs en Allemagne. » De là son attachement grandissant pour la France. « Aujourd'hui encore, la France, dit-il, est le refuge de la culture la plus intellectuelle et la plus raffinée qu'il y ait en Europe, et reste la grande école du goût: mais il faut savoir la découvrir, cette « France du goût ».

La France qu'il aime, ce n'est certes pas la France

d'aujourd'hui, — « cette pauvre France sans volonté », comme il l'appelle, atteinte, elle aussi, de l'infection politique, d'une infection, si l'on peut dire, de signe contraire, mais non moins nocive que l'infection nationaliste allemande. Mais cette « vraie » France, où la trouver? D'abord chez nos grands moralistes. Ils ont donné au monde les plus beaux livres, les seuls livres vraiment « européens ». Et aujourd'hui même, où trouve-t-on encore des psychologues ailleurs qu'en France?

Or, je considère la psychologie comme la pierre de touche où se révèle la propreté ou la malpropreté d'une race. L'atmosphère allemande est pour moi irrespirable. J'étouffe dès que j'approche de cette malpropreté psychologique qui est ici devenue instinctive, que trahit chaque parole, chaque jeu de physionomie de l'Allemand. Ils n'ont pas passé là-bas par la sévère école que fut pour les Français leur XVII[e] siècle (un La Rochefoucauld, un Descartes sont cent fois supérieurs aux Allemands par leur instinct de *vérité*).

Surtout, il s'agit de renouer cette tradition du classicisme français, école d'un aristocratisme inégalé du goût et de l'esprit. Nietzsche, à Nice, ne lit plus que des livres français.

« Comme artiste, dit-il, je ne connais qu'une patrie : Paris. » C'est le seul refuge où puissent vivre encore ces esprits d'une complexité trop riche pour s'enclore dans les bornes d'un nationalisme étroit, quel qu'il soit. A présent encore, on sait en France pressentir et deviner la venue de ces hommes rares et difficiles à qui il ne suffit pas d'être d'une patrie et qui savent aimer le Midi dans le Nord, et le Nord dans le Midi, et l'on sait aller au-devant de ces *méditerranéens-nés,* de ces « *bons Européens* ».

Sélectionner cette élite, plus exactement *ce type d'avenir qui ne sera pas nordique, mais méditerranéen,* essentiellement composite et synthétique, comme filtré au tamis des civilisations les plus diverses: voilà où tend de plus en plus son évangile du Surhumain. Car Nietzsche n'admet nullement comme vérité démontrée que la

supériorité d'une race consiste dans la pureté de son sang. Tout au contraire, un certain mélange lui est toujours apparu une condition particulièrement favorable à la production d'un type perfectionné d'humanité. Et précisément la Méditerranée, trait d'union providentiel entre les multiples civilisations, n'est-elle pas prédestinée à être le creuset d'où sortira cet Européen nouveau? C'est ce qui fait de Nice un poste d'observation entre tous privilégié :

Nice, — lisons-nous, et il s'agit bien cette fois du Nice français — a pour moi je ne sais quel charme capiteux avec son élégance mondaine, et parce que se retrouvent là, dans un même espace, les contrastes les plus inattendus d'une nature prodigue en miracles et d'une société vraiment cosmopolite. Rien ne peut me remplacer cette atmosphère niçoise, la grandiose liberté d'allure de cette « Cosmopolis », liberté qu'on retrouve à la fois dans le paysage dans lequel on vit et dans la société avec laquelle on vit.

Un beau jour, ne s'avise-t-il pas de vouloir créer dans cette Cosmopolis une sorte d'Académie méditerranéenne? Nietzsche précurseur du Centre universitaire méditerranéen de Nice, voilà, n'est-ce pas, un aspect de sa vie auquel on ne s'attendait guère? Et sans doute, il ne s'agit que d'un projet en l'air, d'une chimère caressée au plus secret de lui-même. La chose vaut pourtant qu'on en parle. L'idée semble remonter à cet automne 1884, où le frère et la sœur se sont fait de pénibles adieux à Zurich. Sur les conseils de Lisbeth Nietzsche, qui espérait encore faire rentrer au bercail cette brebis égarée, le philosophe avait fait une dernière tentative : il avait sollicité l'autorisation de faire un cours libre à l'Université de Leipzig, pour y exposer les principes de sa philosophie. Il ne recueillit qu'un refus poli et humiliant. En passant par Menton, où il s'arrête pendant le mois d'octobre, il reçoit un beau jour la lettre d'un inconnu qui se dit son disciple et qui voudrait faire sa connaissance. Nietzsche lui donne rendez-vous à Nice. Le jour même de son arrivée, il entend frapper à sa

porte ce compagnon imprévu, un certain M. Lanzky. Allemand de naissance et Florentin d'adoption, de plus propriétaire d'un hôtel à Vallombrosa, il passait une partie de l'année à voyager. Un hasard lui avait mis entre les mains les œuvres du philosophe et il avait écrit quelques comptes rendus de *Zarathoustra* dans un « magazine » de Leipzig et dans la *Rivista Europea* de Florence. C'était bien le type de « l'Allemand libéré », le seul dont Nietzsche tolérait encore le commerce. Autre trait qui devait le lui rendre sympathique : c'était un autodidacte cultivé qui n'avait pas reçu l'empreinte universitaire.

Voici le récit de la première entrevue, très joliment contée par M. Daniel Halévy, dans son attachante *Vie de Frédéric Nietzsche* :

Au matin même de son arrivée, Nietzsche entendit frapper à la porte de sa chambre. Un homme souriant et doux l'ayant ouverte, vint vers lui.

— *Also, Sie sind gekommen!* dit Frédéric Nietzsche; vous voici donc!

Il le prit par le bras, curieux d'examiner ce lecteur de ses livres.

— Voyons un peu comme vous êtes fait.

Et il fixa sur lui ces yeux qui avaient été beaux, qui par instants l'étaient encore, mais que voilaient un peu les trop longues souffrances. Lanzky, venu rendre hommage à un redoutable prophète, s'étonna de rencontrer le plus affable, le plus simple et, semblait-il, le plus modeste des professeurs allemands.

Les deux hommes sortirent ensemble. Lanzky avoua sa surprise.

— Maître..., dit-il.

— Vous êtes le premier qui m'appeliez ainsi, fit Nietzsche en souriant.

Mais il savait qu'il était un maître, et laissa dire.

— Maître, continua Lanzky, comme on vous devine mal à travers vos livres! Expliquez-moi...

— Non, non, pas aujourd'hui. Vous ne connaissez pas Nice. Je veux vous faire les honneurs de cette mer, de ces monta-

gnes, de ces promenades... Un autre jour, si vous voulez, nous causerons.

Ils ne rentrèrent pas avant six heures du soir, et Lanzky sut du moins quel marcheur infatigable était son prophète.

C'est sans doute au cours d'une de ces promenades que Nietzsche jeta dans la conversation le mystérieux projet qu'il ruminait depuis quelque temps.

Il aimait, dit M. Halévy, à lui répéter, à développer devant lui son vieux rêve: la constitution d'une société d'amis, d'un phalanstère idéaliste, pareil à celui où vécut Emerson. Il l'emmenait souvent vers la presqu'île Saint-Jean :

« *Ici,* disait-il, reprenant une parole biblique, *ici nous dresserons nos huttes.* » Il avait même choisi un groupe de villas qui lui paraissaient convenir à son dessein. Quels hôtes y assembleraient-ils? Ceci demeurait vague...

Pour peupler ce phalanstère, le Prophète songeait sans doute avant tout à son ami le compositeur Peter Gast, qu'il ferait venir de Venise et à qui il destinait déjà, en pensée, un petit appartement dans les fleurs. « Je veux me fixer pour toujours à Nice, lui écrit-il, y fonder une petite « colonie ». Je m'adresserai à quelques personnalités sympathiques auxquelles *j'exposerai mes doctrines sous forme de conférences.* » « Qu'on me donne un petit cercle d'auditeurs, et je suis sauvé! » C'est donc bien à Nice qu'il réservait la primeur de cette philosophie nouvelle dont l'Allemagne ne voulait pas. C'est là qu'il pensait recruter son premier auditoire de « bons Européens », dans une sorte de Centre universitaire méditerranéen — avant la lettre.

Touchantes illusions. Il n'avait oublié qu'une chose. Où trouver le mécène qui consentirait à faire les frais de cette singulière Académie? Le brave hôtelier de Florence n'osa pas l'entreprendre sur ce sujet. Peut-être redoutait-il les sarcasmes ou les foudres de son cher prophète. Car, comme l'observe M. Andler, « ç'a toujours été un danger d'approcher Nietzsche. Il aimait ses amis, mais les voulait pareils à l'idée qu'il se faisait d'eux. Se révélaient-ils différents, il les répudiait avec brutalité. »

Pareille disgrâce aurait bien pu advenir, tôt ou tard, à l'ami Lanzky. Heureusement pour lui, il fut rappelé, à temps, par son hôtel. Nietzsche vit partir ce premier disciple sans regrets. Il poussa même un soupir de soulagement. Un brave homme, certes, aux petits soins pour le cher maître, mais tout de même d'une tout autre lignée.

Pour résumer mes impressions, conclut-il après ce départ, je ne puis rendre ce que j'éprouve que par une expression française : « Il m'ôte la solitude, sans me donner la compagnie. » J'en ferais volontiers mon maître d'hôtel. Mais mon disciple, non, jamais!

A notre tour, prenons congé de ce sympathique hôtelier nietzschéen qui faillit être le Sancho Pança attaché à la personne de l'idéaliste éperdu, du paladin errant, toujours en quête d'une nouvelle patrie européenne, que fut l'Annonciateur du Surhumain.

§

D'autres pensées occupaient d'ailleurs, alors déjà, l'esprit de Nietzsche. Cet évangile méditerranéen que sa philosophie devait apporter au monde et pour lequel, tout au moins sous cette forme, ses contemporains n'étaient pas encore mûrs, ne pourrait-il pas leur être présenté en un langage plus direct, en une magie plus immédiatement sensible et évocatoire? Sous le ciel alcyonique de Nice, Nietzsche lui-même éprouvait de plus en plus le besoin d'une musique où s'exprimerait ce bonheur ineffable dont il avait fait la découverte. Commençons donc par « méditerranéiser la musique », et ce sera le premier véhicule du nouvel esprit méditerranéen. Sa propre philosophie ne s'est-elle d'ailleurs pas toujours élevée sur les ailes de la musique et n'est-elle pas, comme on a dit, « une analyse d'événements intérieurs que seule la musique peut exprimer avec une suffisante approximation »? Mais où trouver cette *musique méditerranéenne* ?

De nouveau, il nous faut remonter aux années de son

séjour à Gênes pour découvrir l'heure bénie de l'initiation première. Le 27 novembre 1881, Nietzsche avait entendu au théâtre de Gênes pour la première fois *Carmen* de Bizet, et il en était sorti tout bouleversé. Le lendemain matin, quoique alité et souffrant d'une de ces migraines dont le ciel capricieux de Gênes lui ménageait trop souvent la surprise, il griffonna à son ami Peter Gast un court billet qui sonne comme un bulletin triomphal :

Hourrah! mon cher, je t'annonce une découverte. J'ai entendu hier un opéra de Bizet (qui est-ce, ce Bizet?) : *Carmen*. C'est spirituel, puissant, par moments poignant, comme une nouvelle de Mérimée. Un talent vraiment français, celui-là! Un disciple de Berlioz. Pas l'ombre de déformation wagnérienne. Je te dis, quelque chose d'inouï. Je commence à croire que les Français sont en bonne voie de découvrir la vraie musique de théâtre. En tout cas, sur un point ils ont sur les Allemands une supériorité marquée: ils savent ce qu'est la vraie passion, au lieu de ces passions alambiquées que Wagner est allé dénicher on ne sait où. Je suis malade aujourd'hui. Sans *Carmen* je serais bien plus malade encore. Une chose comme celle-là, quel bain de santé!

Tout l'enchante dans *Carmen*. Cette histoire de soldats, de contrebandiers, de toreros, quel monde vivant, en marge des conventions bourgeoises, en marge de la loi et de la morale, mais qui a sa morale à lui, sa fierté passionnée, son point d'honneur.

Derrière cette tragédie, observe-t-il, il y a je ne sais quoi de spirituel, de fou, de paradoxal. Exemple ce mot de la fin: « Oui, je l'ai tuée, ma Carmen adorée! »

Que voilà en effet un trait bref, à la fois cruel, cynique et innocent, qui nous transporte à mille lieues des palabres sentimentales, des duos interminables où pataugent les amants wagnériens! Et puis quelle musique, à la fois populaire, rythmée et d'une grâce si ailée, d'une si savante légèreté! C'est cela un art bien méditerranéen, précis, clair, vif, alerte, moqueur, d'une divine insou-

ciance, un art vraiment pour artistes et qui transfigure le monde en joie et en légèreté!

Nietzsche en est obsédé. D'avoir appris que Bizet est mort lui donne un coup au cœur. Il voudrait connaître sa veuve, demande des détails sur sa fille. Et puis cette chère partition qu'il lit et relit, qu'il couvre d'annotations! La gloire de Bizet, il en fait désormais son affaire. Déjà se dessine dans son esprit une antithèse avec Wagner. Les fameux pamphlets qu'il écrira sept années plus tard, *Le cas Wagner* et *Nietzsche contre Wagner*, ainsi que l'observe M. Andler, sont déjà en miniature dans les notes marginales écrites à Gênes sur la partition de Carmen. « Gênes, écrit Nietzsche, m'est devenu plus cher parce que c'est là que j'ai appris à connaître Bizet. »

Arrivé à Nice, il court aux concerts de Monte-Carlo. Quelles révélations il espère y trouver! Hélas! Que lui faut-il entendre? Du mauvais Wagner. Cela s'appelle le *Sigurd* de Reyer, *le Chasseur maudit* de Franck, ou les *Erinnyes* de Massenet.

Je ne puis me faire à cette musique pittoresque, pauvre d'idées, informe, dépourvue de naïveté et de sincérité, d'un pathétique boursouflé. Tout cela me paraît beaucoup trop fardé.

Oh! ce Massenet! Ne dirait-on pas du Wagner pour hétaïres de grand luxe ? Et comme pour souligner le néant de ce simili-Wagner, article de boudoir ou de casino, voici qu'il réentend un beau jour le prélude de *Parsifal*, avec son incomparable orfèvrerie liturgique, cette fois-ci admirablement ciselée par l'orchestre de Monte-Carlo. Et le voici repris. Mais est-ce pour retomber dans les pièges de l'Ensorceleur nordique qu'il a fui naguère Bayreuth et s'est réfugié dans le Midi? A tout prix, il veut échapper au sortilège qui le persécute partout, et il court, cette fois, au théâtre de Nice, il devient un habitué de l'opérette française. Voilà du moins de la musique bon teint, cela sonne gai et franc. Offenbach le ravit. Une bouffonnerie extravagante, soit, mais, tout

de même, dans le goût classique. Autre découverte : *Boccace,* de Suppé. Quelle finesse dans les moindres détails, quel sourire dans cette bonhomie! Un rien, et cela serait vulgaire. N'en doutez pas, un orchestre allemand, qui se croirait à mille coudées au-dessus de cette musique, ne manquerait pas de tomber dans la trivialité.

C'est absurde, dit Nietzsche, mais trois ou quatre fois j'ai presque pleuré. *Cette grande gaîté, voilà ce qui seul m'émeut à présent.*

Mais tout cela sera bien vite oublié le jour où, en décembre 1887, le grand théâtre italien de Nice donnera la première représentation de *Carmen.*

Evénement capital dans ma vie, écrit Nietzsche à Peter Gast. Dans ces quatre heures j'ai vécu et j'ai appris plus que je ne fais en quatre semaines en temps ordinaire. Plus une place à avoir dans la salle. Dans les loges, toute la haute société (duc de Montpensier, etc...). Emotion indescriptible.

Il assiste à quatre représentations successives.

Cette musique me détache de moi-même; je me vois comme du dehors, comme un étranger. Et pourtant elle accroît mon potentiel et, après chaque représentation, je me réveille le lendemain l'esprit lucide, plein de fortes résolutions. C'est curieux, on dirait un bain intérieur qui vous replonge dans l'élément pur de la nature. Vois-tu, sans musique la vie n'est qu'une erreur, une corvée, un exil!

Quand Nietzsche quittera définitivement Nice, le printemps suivant, les deux pamphlets *Le cas Wagner* et *Nietzsche contre Wagner* ne sont pas encore rédigés. Mais on peut dire qu'ils sont déjà écrits dans sa tête, tout au moins qu'il en porte en lui toute la matière explosive accumulée et qu'il suffira de la moindre étincelle, d'une nouvelle représentation de *Carmen* à Turin, pour faire partir la fusée et éclater la bombe. L'inspiration, la pensée, et, pourrait-on dire, le style, tout est devenu chez lui français. Nietzsche le déclare expressément.

A vrai dire, ce pamphlet est presque écrit en français, à tout le moins il serait plus facile de le traduire en français qu'en allemand. J'ai l'impression que cette année-ci j'ai appris à bien écrire — ce qui veut toujours dire : écrire en français.

Et maintenant, écoutons les secrets de ce style nouveau que Nietzsche a en partie recueillis en écoutant la musique de Bizet :

J'ai entendu hier, — lisons-nous dans *Le cas Wagner*, — le croiriez-vous? pour la vingtième fois le chef-d'œuvre de Bizet. De nouveau, j'ai été plongé jusqu'au bout dans un pieux recueillement... Comme une pareille œuvre vous rend parfait! Rien qu'à l'écouter on devient soi-même un chef-d'œuvre. Elle approche avec une allure légère, souple, polie. Elle est aimable; elle ne vous met pas en sueur. « Tout ce qui est bon est léger, tout ce qui est divin court sur des pieds légers », — premier axiome de mon esthétique. Cette musique est en même temps méchante, raffinée, fataliste, et pourtant populaire. Son raffinement est celui d'une race, non d'un individu. Elle est claire et précise. Elle construit, elle organise; elle s'achève, — par là elle forme un contraste avec le polype dans la musique, avec la « mélodie infinie ». J'ensevelis mes oreilles sous cette musique; j'en perçois les origines. Il me semble que j'assiste à sa naissance, — je tremble devant les dangers qui accompagnent chacune de ses audaces et je suis aux anges des trouvailles inattendues dont Bizet est innocent... Avec cette musique on prend congé du Nord humide, de toutes les brumes de l'idéal wagnérien. On entre, à tous égards, dans un autre climat...

Nietzsche a passé cinq hivers successifs, de 1882 à 1888, à Nice. Il se compare lui-même à « une marmotte philosophique qui, l'été, jette son sifflement dans les rochers de la Haute-Engadine et en redescend en automne pour hiverner sur le littoral ». Sils-Maria et Nice : ce sont désormais les deux pôles opposés également indispensables à sa vie. En dehors des grands événements intellectuels et artistiques dont nous avons parlé, il n'en est guère d'autres à signaler. Le 24 février 1887, pour-

tant, il a assisté, en témoin lucide et en psychologue impassible, au grand tremblement de terre qui a jeté la panique parmi la population et a fait le vide dans les hôtels. Sur un ton détaché, presque cynique, il raconte dans ses lettres cette catastrophe qui se produisit dans la nuit même qui suivit les fêtes du Carnaval.

Justement hier Nice clôturait son Carnaval international, — entre parenthèses je trouve qu'il y avait là trop de femmes costumées en Espagnoles à mon goût, — et voici que six heures après, la dernière girandole à peine éteinte, nous avons été régalés d'un divertissement d'un genre nouveau. Il s'agit de la charmante perspective qui tout à coup s'est entr'ouverte à nous de nous voir engloutis d'un moment à l'autre, du fait d'un facétieux tremblement de terre qui a donné l'alerte à tous les chiens du quartier, et non pas aux chiens seulement. C'est un sentiment cocasse que d'entendre dans ces vieilles bâtisses le craquement comme d'un moulin à café et de voir l'encrier se mettre à danser tout seul sur la table, cependant que les rues s'emplissent de promeneurs à demi vêtus et retentissent de crises de nerfs. J'ai fait, entre deux et trois heures, tout gaillard, une petite ronde dans les différents quartiers, à la recherche de ceux où il y avait le plus de panique. La population campe en ce moment tout entière en plein air: on circule comme dans le bivouac d'une armée en campagne. Dans les hôtels en partie effondrés, j'ai rencontré quelques connaissances, hommes et femmes, tous étendus sous les arbres, bien emmitouflés (car il fait un froid de loup) et qui blêmissaient à la plus légère secousse. Voilà qui donnera le coup de grâce à la saison! Impossible de décider les étrangers à reprendre leur place à la table d'hôte. Ils mangent et boivent à ciel découvert. A part une vieille dame très pieuse, fermement convaincue que Dieu n'osera pas lui faire de mal, je suis resté seul vaillant parmi tous ces systèmes nerveux tendus et vibrants.

Bravade, dira-t-on peut-être. Je ne crois pas. Dans l'ébranlement soudain de toutes les fixités, de toutes les assises et de toutes les certitudes sur lesquelles repose la vie, le nihiliste impénitent que Nietzsche est resté

toujours tout au fond de lui-même, trouve l'aiguillon d'une secrète volupté. Un des axiomes de sa philosophie, n'était-ce pas qu'il faut « vivre dangereusement »? « Construisez vos villes près du Vésuve! » clame Zarathoustra. Et d'ailleurs Nietzsche ne porte-t-il pas en lui un volcan? « Je suis, disait-il, de ces machines qui font explosion. » Comprenons donc cette frivolité qu'il affecte. Elle n'est qu'un masque sous lequel il se plaît à dissimuler les abîmes secrets et peut-être la catastrophe qu'il devine pour lui-même déjà imminente. Pesez bien cette confidence qu'il nous fait, comme à regret:

Il existe un malentendu de la gaîté, et je m'en voudrais de le divulguer: mais celui qui y est initié sait en prendre son parti. Nous qui sommes des évadés en quête de bonheur, qui avons faim du Midi sous toutes ses formes, faim du soleil et de son ivresse, — ne dirait-on pas des passants assis au bord de la route où la vie déroule sa mascarade dans une course éperdue à perdre haleine? Mais c'est précisément cela que nous demandons au bonheur: qu'il nous jette hors de nos gonds. *Serait-ce peut-être parce que nous portons en nous un savoir qui nous fait peur?* Nous nous réfugions dans l'illusion, dans le faux-semblant, dans ce qui n'est que superficie et apparence, dans le mensonge chatoyant. Nous sommes gais, — eh oui! ne serait-ce pas parce que nous sommes affreusement tristes, parce que nous sommes sérieux et connaissons les abîmes, et qu'il nous faut, à cause de cela, nous défendre contre le sérieux? Il nous faut fuir jusqu'au semblant de la tristesse: notre enfer et nos ténèbres sont toujours trop proches de nous. Nous détournons nos regards des spectacles affreux, nous nous bouchons les oreilles à toute plainte: la compassion nous briserait le cœur, si nous ne nous cuirassions contre elle. Demeure-nous fidèle, ô rire frivole! Rafraîchis nos tempes, brise qui descends des glaciers! Nous ne voulons pas alourdir nos cœurs et c'est pourquoi nous voulons t'adorer, *ô masque qui es notre dernière idole et notre dernier refuge!*

De la gaîté, — oui, de la gaîté à tout prix, n'importe quelle gaîté — c'est chez cet Averti, marqué par le destin, la dernière ruse de la vie, l'illusion frivole qui dé-

tourne encore quelques instants son regard de la catastrophe qui approche, — telle cette dernière girandole du Carnaval de Nice qui achevait de s'éteindre au moment où déjà grondait dans les souterrains le séisme dévastateur, après la folle mascarade de la journée.

§

Cependant l'événement fatal n'a pas éclaté à Nice. Jusqu'au bout Nice est resté pour Nietzsche le refuge sûr où il a guéri ses blessures, où il a conçu ses plus fortes œuvres, la cité lumineuse, et aussi le bain d'élégance, d'insouciance et de frivolité, si bienfaisant à son âme trop tendue et trop profonde. Lorsque, le 2 avril 1888, il partait pour Turin, il emportait, sous forme de brouillon, le manuscrit du livre qui allait être la Somme posthume de sa pensée : *Volonté de Puissance.* Turin devait être le dernier décor, somptueux et tragique, le décor de la folie de Nietzsche. La ville, dès l'arrivée, lui apparut d'une beauté si accomplie, si magnifiquement royale, avec la parure printanière de ses boulevards et de ses jardins, si imposante par la splendeur de ses aristocratiques hôtels, de ses portiques, de ses ponts, de ses avenues rectilignes qui semblaient rejoindre à l'horizon les cimes neigeuses des Alpes, qu'il résolut de ne plus jamais s'en séparer. L'étouffante chaleur de l'été l'en chassa pourtant quelques mois. Mais il y revint au plus vite, dès septembre, comme pour jouir encore pleinement de ce dernier automne, d'une beauté inouïe, qui se prolongea jusqu'en janvier et qui semblait ne devoir plus jamais prendre fin. Dans un état de constante félicité, d'euphorie indescriptible, Nietzsche eut alors le sentiment de vivre dans un paysage irréel, élyséen, « dans un Claude Lorrain, disait-il, agrandi à l'infini ». Tout maintenant lui apparaissait parfait. L'affabilité méridionale des Italiens le comblait d'aise, et chez les gens de la rue il découvrait comme une conspiration de prévenances à son adresse. Les plus vieilles marchandes des quatre-saisons choisissaient pour lui leurs grappes les plus belles. Tous les fruits de cet automne féerique ne tombaient-ils pas mûrs dans sa main, sans qu'il eût à

les cueillir? A sa vieille mère, il énumère les célébrités de la ville qui, raconte-t-il, lui rendaient visite, celles qui correspondaient avec lui de Saint-Pétersbourg, de Paris, de Stockholm, de Vienne, de New-York, — « les plus grands génies, les princesses les plus charmantes ». Un jour, le 22 décembre, il eut l'illumination subite de l'ineffable beauté de toute son œuvre.

C'est étrange, écrit-il à Peter Gast, depuis quatre jours seulement je commence à comprendre mes écrits, bien mieux j'en mesure la profondeur et la valeur. Très sérieusement, je ne savais pas jusqu'à ce jour ce qu'ils valaient. J'étais comme la mère en présence de son enfant. Elle l'aime d'un amour stupide, sans se rendre compte de ce qu'il *est* en vérité. J'ai maintenant l'absolue certitude que dans mon œuvre tout est parfait, de la première ligne à la dernière. Une seule et même perfection du commencement à la fin. J'ai relu la *Naissance de la Tragédie* [son premier livre], c'est quelque chose d'inouï, d'une profondeur, d'une douceur, d'un bonheur indescriptible.

Dans la rue il lui arrivait d'accoster des passants en leur disant: « Soyons heureux. Je suis Dieu. J'ai pris ce déguisement. » Et voici les deux derniers billets adressés à son ami Peter Gast:

Le 31 décembre. — Ami! Quels instants! Je reçois ta carte. Qu'ai-je fait? Ah! le fameux Rubicon! J'ai oublié mon adresse. Mettons que ce soit le Palais du Quirinal.

Enfin, le 4 janvier, à quatre heures du matin, ce tout dernier message, griffonné *in extremis,* au bord même de l'abîme et qui sonne comme un « *hosannah in excelsis* » :

A mon maestro Pietro,
Chante-moi un chant nouveau. Le monde est transfiguré et les cieux sont remplis d'allégresse.

(Signé): Le Crucifié.

La folie de Nietzsche, — que de polémiques elle a suscitées! Mais de toutes ces controverses sort-il un rayon

de lumière, une réponse précise à la question : Quelles ont été les causes de cet effondrement? Nous pouvons dire résolument : On ne sait rien — rien que des présomptions dont il est impossible de vérifier le bien-fondé. Retenons simplement cette conclusion de M. Andler : Il ne faut pas interpréter la vie et l'œuvre de Nietzsche par la folie qui en a été le terme, mais inversement voir dans cette folie l'aboutissement tragique d'une des pensées les plus surhumainement tendues, les plus bouleversées, les plus dangereusement novatrices qui aient jamais été. Appelons cela, si vous voulez, la thèse « héroïque ». Elle a bien le droit, j'imagine, de faire figure en regard de la thèse « médicale » qui s'affirme avec tant d'assurance. Nietzsche, ne l'oublions pas, a été un malade *héroïque*, et c'est sur cet *héroïsme* que doit porter tout l'accent. Car c'est par là seulement que Nietzsche est vraiment Nietzsche et qu'il se distingue à jamais de la foule lamentable des autres malades.

Et quelle douloureuse noblesse, jusque dans le masque ravagé de ce dément! Voyez ce profil d'oiseau de proie blessé, et l'épaisse moustache retombante sous laquelle la bouche est comme à jamais scellée, et ces cavités profondes, avec leur regard qui vient d'on ne sait quels lointains et ne nous rejoint plus. Quel reproche muet cette pensée absente semble adresser à un monde où elle n'a trouvé aucune réponse, ni l'assistance d'aucun compagnon qui aurait partagé le fardeau des lourds problèmes dont elle était enfiévrée, ni l'attachement d'aucun disciple prêt à recueillir, alors qu'il était encore temps, le dépôt d'un bonheur qu'elle était impatiente de prodiguer et qu'il lui a fallu enfouir comme dans une tombe. « Un petit cercle d'auditeurs, s'écriait-il, et je serais sauvé! » Et pourtant, dans cette destinée de perpétuel itinérant, il y a eu quelques stations privilégiées. Nice a été un de ces lieux bénis. Dans la foule des étrangers qu'attirait chaque hiver cette Cosmopolis méditerranéenne par la beauté de son ciel et l'élégance de ses fêtes, Nietzsche a été le Prince inconnu dont aucune chronique n'a signalé l'arrivée. Aujourd'hui même

qu'une gloire inouïe est attachée à son nom, rien ne rappelle son passage dans les vieilles ruelles dont il connaissait par cœur le dédale, ni ses promenades méditatives et presque quotidiennes à cette presqu'île Saint-Jean, son « Ile Fortunée », où il rêvait de grouper un premier phalanstère de « bons Européens ». Seule sa correspondance nous apporte le témoignage de la reconnaissance qu'il avait vouée à ce dernier refuge où il a connu l'épanouissement le plus heureux de ses forces productrices et dont il a dit, en toute sincérité et simplicité, « qu'il le comptait au nombre des rares choses en ce monde qui jamais ne l'ont déçu ».

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

POUR LE CENTENAIRE DE CAMILLE SAINT-SAËNS

La dernière fois que je vis Camille Saint-Saëns, c'était, le 5 novembre 1921, à l'un des five-o'clock musicaux du maître Widor, dans le pavillon Decaen, de l'Institut. Là, le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts a installé son orgue, et sur cet orgue, Camille Saint-Saëns se faisait entendre devant une assemblée nombreuse d'académiciens, d'artistes et d'amateurs, accompagnant plusieurs pièces instrumentales de sa composition: à l'exception du *Quatuor en ut* de Beethoven, ce petit récital lui avait été entièrement réservé.

Le maître, qui venait d'entrer dans sa quatre-vingt-septième année, partait, quelques jours plus tard, pour Alger, se proposant d'y prendre, à son habitude, ses quartiers d'hiver à l'hôtel de l'Oasis. Rien, ni dans son jeu, toujours souple et précis, ne faisait prévoir que la mort, qu'il avait narguée toute sa vie, allait bientôt emporter, comme furtivement — le 16 décembre — l'auteur de la *Danse macabre.*

Victor-Camille Saint-Saëns était né le 9 octobre 1835, au n° 3 de la rue du Jardinet, dont une partie existe encore aujourd'hui, entre la rue de l'Eperon et la vieille cour du Commerce. Une légende absurde a voulu faire du nom de Saint-Saëns (porté par un chef-lieu de canton de Seine-Inférieure) un pseudonyme que le compositeur aurait pris pour cacher un patronyme hébraïque, Kohn ou Cohen. Rien n'est plus faux: Saint-Saëns était fils d'un père dieppois, sous-chef de bureau au ministère de l'Inté-

rieur, prénommé Joseph-Victor, et d'une mère champenoise, Clémence Collin. Un de ses oncles, mort en 1835, dont le prénom lui fut donné, était prêtre desservant au Pollet, près de Dieppe. Victor, poète à ses heures, mourut le 30 décembre 1835, trois mois après la naissance de son fils unique, qui fut d'abord élevé à Corbeil, puis ramené à Paris à l'âge de vingt-deux mois. Le jeune Camille était d'une santé très frêle et, sous ce rapport, inspira toujours des inquiétudes à sa famille. Il fut élevé par sa tante, qu'il surnommait grand'maman, et par sa mère. La première lui enseigna les rudiments de la musique. « Quand j'eus trente mois, a rappelé Saint-Saëns lui-même, on me mit en présence d'un minuscule piano. Au lieu de taper à tort et à travers, comme le font d'ordinaire les enfants de cet âge, je touchais les notes l'une après l'autre, ne les quittant que lorsque le son s'éteignait... ». Au bout d'un mois, dit-on, la méthode de Le Carpentier, fort en vogue à l'époque (et même depuis), n'eut plus de mystère pour l'enfant, qui ne tarda pas à devenir un petit prodige.

Confié à sept ans à des maîtres renommés en leur temps — le pianiste Stamaty (qu'Ingres a portraituré, au milieu de sa famille, dans un crayon bien connu) et Maleden, qui lui donna l'enseignement théorique, — il avait treize ans à son entrée au Conservatoire, où il eut pour maîtres, Benoist pour l'orgue et Halévy pour la composition. Mais il s'était déjà fait entendre en public à l'âge de cinq ans (juillet 1840) puis, avec orchestre, à la salle Pleyel, le 6 mai 1846. L'année suivante, il avait été invité à se faire entendre à la cour des Tuileries.

§

Sorti du Conservatoire en 1851, avec un premier prix d'orgue, Saint-Saëns compte parmi les quelques grands musiciens français qui n'ont pas passé par la Villa Médicis; deux fois, à douze ans d'intervalle (1852 et 1864), il concourut sans succès pour le prix de Rome : on lui préféra Lucien Cohen (un Cohen authentique, celui-là) et Victor Sieg. Il était devenu, entre temps, titulaire de l'or-

gue de l'église Saint-Merry, puis, en 1858, de celui de la Madeleine, qu'il ne devait quitter qu'en 1877. En outre, il fut professeur à l'Ecole de musique religieuse (Niedermeyer), de 1861 à 1864, où il eut parmi ses élèves Gabriel Fauré, André Messager, l'organiste Gigoux.

En possession d'une sérieuse renommée comme virtuose du clavier et comme improvisateur; apprécié comme compositeur, mais dans des milieux musicaux plutôt restreints; estimé, admiré, par des maîtres comme Berlioz, Gounod, Liszt, qui l'encouragea à composer des poèmes symphoniques, ce n'est qu'à trente-cinq ans que Saint-Saëns abordera le théâtre. Mais déjà cet original avait donné, soit au concert, soit à l'église, quelques œuvres marquantes: Seghers, chef d'orchestre de la société Sainte-Cécile, à laquelle s'intéressait Berlioz, reçut un jour une symphonie anonyme; c'était la première de Saint-Saëns, qui n'avait pas voulu se faire connaître. Seghers trouva l'ouvrage remarquable, et le fit jouer par son orchestre, le 18 décembre 1853.

Sa seconde symphonie, publiée seulement en 1877, date de 1859. Il écrivait cependant des mélodies, un premier Concerto pour piano, l'*Oratorio de Noël,* une Messe (1858), etc. Son premier Trio est de 1859, son second Concerto, en *sol mineur,* de 1864.

Un peu plus tard, pour l'Exposition de 1867, il compose une cantate, les *Noces de Prométhée,* qui remporte le prix au concours institué à cette occasion. Il y avait cent quatre concurrents; Berlioz, qui faisait partie du jury, écrit, après le verdict rendu : « J'ai couru chez lui lui annoncer la chose. Saint-Saëns est un maître pianiste foudroyant, et l'un des plus grands musiciens de notre époque.» « Grand pianiste, grand musicien, qui connaît son Gluck presque comme moi », dit encore Berlioz, qui avait, avec lui, fait répéter à Mme Charton-Demeur le rôle d'Armide, pour une reprise du chef-d'œuvre de Gluck à l'Opéra, en 1856.

De son côté, Wagner, qui le connut à l'époque des répétitions de *Tannhäuser* à l'Opéra (en 1860-1861), disait de lui : « A sa vélocité extraordinaire et à sa stupéfiante

facilité, il joignait une mémoire non moins admirable. Il exécutait par cœur toutes mes partitions, y compris celle de *Tristan,* sans oublier aucun détail, et avec une telle exactitude qu'on aurait juré qu'il avait le texte sous les yeux... » Hans de Bülow lui a rendu le même hommage (1).

C'est à l'année 1859 que remonte la première idée d'un opéra, ou plutôt d'un oratorio de *Samson.* Des fragments en furent connus de quelques artistes et amis — chantés par Augusta Holmes et le peintre Henri Regnault, — avant 1870; mais ce n'est qu'en 1875, l'année de la demi-chute de *Carmen* que Colonne en révéla le premier acte à ses auditeurs des concerts du Châtelet; et voici ce qu'en dit, après cette audition, un rédacteur de *la Chronique musicale*:

> Avant d'émettre mon opinion personnelle sur *Samson,* je dois dire que celle du public ne lui a pas été favorable. Jamais absence plus complète de mélodie ne s'est fait sentir comme dans ce drame. Joignez à ce manque de motifs une harmonie souvent très risquée et une instrumentation qui nulle part ne s'élève au-dessus du niveau ordinaire, et vous aurez une idée de ce qu'est *Samson.*

Deux ans plus tard, le grand et généreux Liszt la tira d'un oubli injuste, en la faisant exécuter au Théâtre de Weimar (2 décembre 1877). Puis, ayant passé par la Monnaie de Bruxelles, le Théâtre des Arts de Rouen et la scène du Château-d'Eau à Paris (en 1890), *Samson* fut enfin adopté par l'Opéra de Paris le 23 novembre 1892, on sait avec quel succès.

Jusque-là, ni *la Princesse jaune* (1872), ni *le Timbre d'argent* (1877), composé antérieurement, ni *Etienne Marcel* (joué à Lyon en 1879), ni *Henry VIII* (1883), toujours repris et toujours remanié jusqu'en ces dernières années, ni *Proserpine* (1887), ni *Ascanio* (1890), n'avaient pu rompre la glace entre Saint-Saëns et le public de théâtre. A partir de *Samson et Dalila,* ce public se décida enfin à

(1) Wagner écrivait encore à Mottl, le 1er mai 1882 : « Et puis vous adorez Saint-Saëns. Entre nous, vous n'avez pas tort. »

reconnaître en son auteur un musicien dramatique. Néanmoins, malgré le succès relatif de *Phryné* et le charmant ballet de *Javotte*, l'auteur des *Barbares*, de *Déjanire*, d'*Hélène*, de *l'Ancêtre* ne put jamais obtenir la popularité d'un Massenet, son heureux rival à la scène, et qu'il honorait d'une inimitié mal contenue.

Son public à lui était l'auditoire des concerts; et c'est là que tous les musiciens, amis ou ennemis de l'homme ou de l'artiste, français ou étrangers, ont salué en Saint-Saëns un grand maître, et l'un des plus grands du XIXe siècle.

§

Au lendemain de la guerre de 1870, la fondation de la Société nationale de Musique par le chanteur Romain Bussine et Saint-Saëns vint alors permettre aux jeunes compositeurs français de se faire connaître. Bien que Saint-Saëns en eût quitté depuis longtemps la présidence, son souvenir y était toujours resté vivace. C'est à la Nationale qu'il avait fait connaître la plupart de ses œuvres de musique de chambre, notamment le célèbre *Septuor* avec trompette (1881); tandis que chez Pasdeloup, — qui lui avait joué un *Scherzo pour orchestre* dès ses premiers concerts du Cirque d'Hiver, — chez Colonne et chez Lamoureux, aux concerts du Conservatoire aussi, il donnait les poèmes symphoniques qui ont fondé sa réputation: *le Rouet d'Omphale, Phaéton, la Jeunesse d'Hercule*, et cette *Danse macabre* (1874), que Colonne joua, dit-on, à son corps défendant; puis ses Symphonies, dont la plus célèbre aujourd'hui, la *Symphonie* avec orgue et piano en *ut mineur*, jouée d'original à Londres en 1885, le fut à Paris, par la Société des Concerts, deux ans plus tard seulement. De la même période de sa vie, entre 1871 et 1873, datent encore l'*Hymne à Victor Hugo* (1881), l'*Oratorio de Noël, le Déluge* (1875), *la Lyre et la Harpe* (1878), etc.

On a souvent, on a dès toujours, reproché à Saint-Saëns d'être trop fidèle à la forme classique, de trop lui sacrifier, d'être « trop froid » ou de n'être pas assez « homme de théâtre »; d'autres, au contraire, l'en ont

loué. Lui-même n'a pas manqué de s'expliquer maintes fois sur ce sujet. Pour lui, la musique, l'art, n'existent pas sans la forme, la forme née de siècles d'expériences, dans toutes les branches de l'activité humaine. La forme, il ne le méconnaissait pas, est variable selon les époques; mais elle répondait à son tempérament, à son éducation, à son esthétique, c'est-à-dire à sa sensibilité.

Aussi bien, Saint-Saëns, contrairement à trop de musiciens français de sa génération — et même des suivantes, — avait reçu les bienfaits d'une culture classique, d'une culture littéraire et scientifique que son esprit curieux, avide de savoir, ne cessa d'entretenir et chercha toujours à élargir et à approfondir, par l'étude et par les voyages. Ce qui ne l'empêchait pas de goûter, à l'occasion, l'art qu'il voyait éclore autour de lui; mais il est juste de dire qu'il n'usait que modérément de cette faculté.

Oui, classique je suis, nourri de Mozart et de Haydn dès ma plus tendre enfance, écrivait-il un jour à Camille Bellaigue. Je le voudrais, qu'il me serait impossible de ne pas parler une langue claire et bien équilibrée. Je ne blâme pas ceux qui font autrement. Comme Victor Hugo parlant de certaines innovations poétiques, je trouve certains procédés bons, — pour les autres (2).

Toute la critique, l'auto-critique de l'œuvre de Saint-Saëns est contenue dans ces six lignes. Classique dès son enfance, — classique des plus sympathiques aux grands romantiques toutefois, — son esprit pondéré, plutôt froid et réfléchi, acéré et caustique, prompt à l'attaque comme à la riposte, ne se laissait jamais perdre dans les brumes de la philosophie ou de la métaphysique. Le choix des sujets de ses poèmes symphoniques ou de ses drames l'indique suffisamment.

§

Ayant abordé, comme les grands maîtres d'autrefois, tous les genres de musique, — on remarquera cependant que, pianiste, il n'a pas composé la moindre sonate pour

(2) C. Bellaigue : *Souvenirs de musique et de musiciens*, p. 58.

son instrument, peut-être par respect pour Beethoven (3), — Saint-Saëns leur est comparable pour la fécondité, la facilité dont il fit preuve pendant sa longue carrière.

Comme l'auteur des *Noces,* a écrit M. Pierre Lalo, comme celui de *la Création,* il savait tout sans l'avoir appris; dès sa jeunesse, il était en possession de toute son habileté, de toute sa sûreté et de toutes les ressources de sa technique: sa première suite d'orchestre, qu'il écrivit à seize ans, est écrite avec la même adresse et la même élégance infaillibles qu'il n'avait pas perdues soixante-dix ans plus tard. Comme ses grands devanciers, la faculté de produire était chez lui inépuisable. Comme eux encore, il avait l'universalité du don musical; il n'est point de genre ni de forme qu'il n'ait essayés; ...comme Haydn et Mozart enfin, il était presque uniquement musicien; la musique était le centre et le tout de sa vie... Il n'a été profondément touché par aucun des grands mouvements de pensée ou de sensibilité de notre époque, pas plus qu'on ne voit Mozart ou Haydn émus par la révolution qu'en leur temps Gœthe et ses émules accomplissaient dans les lettres allemandes. La musique, le métier et l'art musical l'ont occupé tout entier.

Et cette ligne de la préface d'*Harmonie et Mélodie,* allusion à ses opinions changeantes sur Wagner: « En réalité, ce n'est pas moi qui ai changé, c'est la situation », pourrait servir d'épigraphe à tout son œuvre.

§

Cet homme, si profondément, si complètement musicien, ne le fut pourtant pas exclusivement, et ce n'est pas là sa moindre originalité. Il eut, lui aussi, son « violon d'Ingres »; il en eut même plusieurs, et jamais il ne faillit

(3) Le 17 janvier 1899, de Las Palmas, le compositeur, au cours d'une longue lettre (inédite) à son ami Charles Malherbe, archiviste de l'Opéra, écrivait: « Comme on donnerait bien tout l'esprit du monde pour avoir fait les symphonies et les sonates! Je me suis remis à jouer ces dernières que j'avais laissées depuis des années pour cause d'insuffisance d'exécution; comme il y a longtemps que je ne les ai entendu jouer à personne, je me trouve en communion directe avec elles, et c'est une joie, une de celles qui me restent encore; elles me semblent sortir d'une chrysalide, plus belles et plus fraîches que jamais. La musique a marché, c'est vrai, mais non progressé, dans le sens qu'on attache d'ordinaire à ce mot. »

à l'occasion d'en jouer, lorsque la fantaisie lui en prenait. Il fut poète, librettiste, auteur dramatique, philosophe, archéologue, astronome, critique, journaliste, humoriste, touriste, que sais-je encore?

Musicien lettré, il devait, tout naturellement, écrire sur son art; et il l'a fait abondamment. Jadis collaborateur musical de *l'Estafette*, de *l'Evénement*, du *Voltaire*, de la *Nouvelle Revue*, de la *Revue bleue* et, occasionnellement, d'autres journaux et périodiques, il collaborait assez régulièrement à *l'Echo de Paris*, pendant les dix dernières années de sa vie. Il a réuni une partie de cette production journalistique dans *Harmonie et Mélodie, Portraits et Souvenirs, Charles Gounod et le « Don Juan » de Mozart*; dans *Ecole buissonnière* (1913), dans *Germanophilie* (1916), et dans une brochure sur les *Idées de M. Vincent d'Indy* à propos du Traité de composition de ce dernier.

Ici et là, il a exprimé des idées qui, à première vue, apparaissent souvent paradoxales ou contradictoires, mais qui pourtant ne sortent pas de la logique de l'esprit primesautier du musicien. Son éclectisme, a dit M. Jean Chantavoine, est « un éclectisme polémique, un éclectisme batailleur, un éclectisme agressif. Il choisit pour louer une œuvre et un artiste le moment où cette œuvre et cet artiste sont inconnus, méconnus ou dédaignés, Liszt ou Wagner à l'heure où triomphe Meyerbeer, — Meyerbeer à l'heure où triomphe Wagner. Ce n'est point de sa part vanité, mais générosité. »

Ses ennemis n'ont pas manqué d'attribuer à une jalousie d'auteur ses violences anti-wagnériennes, dont les dernières ont trouvé leur expression dans *Germanophilie*, brochure parue au plus fort de la guerre. Il se peut, en effet, qu'il y eût un peu de ce sentiment égoïste dans l'antiwagnérisme du vieillard; mais il faut y voir surtout une exaspération patriotique ranimée par les événements, et qui, portée jusqu'au chauvinisme le plus exclusif, le faisait délirer.

Quoi qu'il en soit, on lira longtemps avec profit les ouvrages imprimés de Saint-Saëns; ils ont leur place marquée, non moins que son œuvre gravé, dans toute biblio-

thèque musicale, à côté de ceux de son ami Berlioz. Ils en ont parfois la verve et l'agrément, et ne sont pas moins caractéristiques que les feuilletons berlioziens ; car leur auteur avait bien, selon sa propre expression, « quelque droit à prétendre connaître un peu les ressorts secrets d'un art dans lequel il vivait, depuis son enfance, comme le poisson dans l'eau ».

§

Homme de science amateur, Saint-Saëns s'est intéressé à la philosophie, à l'histoire naturelle, à l'astronomie, à la physique. Sa philosophie n'indique pas des convictions bien déterminées ou un système bien cohérent; ondoyante et diverse comme l'esprit du compositeur, elle n'est guère qu'un passe-temps d'honnête homme. Néanmoins, il n'a pu résister à l'envie d'en faire part à ses contemporains et il a tenté de la formuler dans *Problèmes et mystères* (1894) et dans la préface d'un ouvrage du docteur Regnault, *Hypnotisme et Religion* (1897). Dans un article antérieur (*Revue bleue* du 9 août 1890, où il reproduit une lettre au savant Hirn, qui venait de mourir), il professe déjà une sorte d'athéisme, qu'il accentuera dans plusieurs lettres, écrites un an avant sa mort.

« Il y a entre ce que nous appelons matière et ce que nous appelons esprit une chaîne ininterrompue », proclame-t-il. A cette profession de foi qu'on pourrait croire signée d'un matérialiste, notre philosophe oppose pourtant sa croyance en Dieu, car « l'athéisme est très mal porté, à cause de la tourbe qui nie Dieu pour s'affranchir de toute règle et n'avoir d'autres lois que la satisfaction des appétits les plus vils ». Il fait donc profession de déisme; il le confirme d'autre part lorsqu'il écrit: « Les preuves de l'existence de Dieu sont irréfutables. Elles n'ont contre elles que d'être en dehors du domaine de la Science et d'appartenir à celui de la métaphysique. »

Or, la Science a fait reculer Dieu: « Il est maintenant au fond de l'Infini, intangible et inaccessible. » Saint-Saëns philosophe cherche donc à concilier, après tant d'autres, la Science et la Foi; il croit — un moment —

la tâche possible, car la tempête se terminera dans « le calme et l'harmonie », — il oublie de nous dire comment (4).

Dans la préface de *Hypnotisme et Religion*, où il se débat ainsi à la recherche d'une solution conciliatrice, il qualifie en passant l'Evangile d'« anarchiste », parce qu'il tend par son enseignement à la « suppression du travail, à l'affaiblissement du caractère, au partage des biens sous peine de mort ». Mais, aussitôt, il rassure ceux qu'a pu effaroucher une audace aussi peu orthodoxe, en affirmant que l'Evangile n'est qu'un « symbole ».

Finalement, il demeure dans l'incertitude, tout en cherchant à s'en évader, ne prenant parti, en bon Normand qu'il redevient, ni pour la Science ni pour la Religion; car la foi « engendre l'intolérance, le fanatisme et en dernier ressort le mysticisme, ce renoncement à tout ce qui n'est pas la religion révélée ». Toutefois, comme il tient absolument à avoir un *credo* (du moins y tenait-il à cette époque), il veut remplacer la foi tout court par la « foi artistique »; mais à la condition que cette foi artistique ne soit pas celle d'une certaine école (il s'agissait alors de l'Ecole wagnérienne) qui a ramené à sa suite « l'intolérance, le fanatisme et le mysticisme ». Sa foi artistique sera donc éclectique, ne se réclamant « d'aucune révélation surnaturelle et ne saurait prétendre à l'affirmation de vérités absolues ».

> Elle n'est qu'une conviction formée en partie des études de l'artiste, en partie de sa façon instinctive de comprendre l'art qui constitue sa personnalité et qu'il doit précisément respecter. Elle a le droit de persuader et de conquérir les âmes, mais non de les violenter.

Comme on le voit par ces citations, le « violon d'Ingres » philosophique de Saint-Saëns n'était pas toujours très bien accordé...

Les sciences physiques et les sciences naturelles furent une autre passion, ou un autre passe-temps, de Saint-

(4) Cf. l'article de la *Revue Bleue* (9 août 1890) : « Le métronome et l'espace céleste ».

Saëns. Savant et musicien, il a écrit une fois au moins sur l'acoustique, et noté d'intéressantes observations : dans la *Nouvelle Revue*, en 1881, il a publié un article dans lequel il s'étonne du désaccord apparent qu'il y a entre les vibrations des cloches et les acoustiques admises. Frappé de l'analogie qui existe entre les phénomènes des différentes sources de lumière révélées par le spectroscope et le phénomène de la résonance des cloches, il conclut que le son apparent d'une cloche pourrait bien n'être qu'une harmonique et non la fondamentale; harmonique qui se rattacherait à une fondamentale réelle, imperceptible en raison de son excessive gravité. Observation féconde qui, reprise par le savant acousticien Gabriel Sizes, lui a permis de formuler une loi de vibrations s'appliquant à tous les corps sonores observés. Vingt-cinq ans plus tard, dans la même revue, il publiait une étude sur la parenté des plantes et des animaux, où il s'efforce de démontrer une théorie ingénieuse qui lui est chère, à savoir que « le prototype de l'évolution vitale est l'évolution végétale » ; théorie bien faite pour séduire son esprit d'ordre et de méthode: au bas de l'échelle des êtres animés, il voyait la plante, au milieu l'animal, et, sur le degré supérieur, l'homme, « animal d'un ordre plus élevé que les autres. » Ainsi s'efforçait-il de trouver des bases scientifiques à cette construction, ordonnée comme une symphonie classique.

Néanmoins, après la philosophie, c'est l'astronomie qui est le plus beau fleuron de la couronne scientifique de Camille Saint-Saëns. Membre de la Société astronomique de France, n'hésitant pas, en 1905, à faire le voyage d'Espagne pour aller observer à Burgos l'éclipse de soleil, comme il observera celle de 1911, à Saint-Germain-en-Laye, il a laissé plusieurs mémoires, dont l'un, intitulé *la Vie dans l'univers,* « lettre à Camille Flammarion », fut publiée en 1902, dans le bulletin de la Société. Une autre fois, en 1904, il fit une conférence sur le mirage à ses collègues astronomes.

La poésie de Saint-Saëns ne s'élève pas à ces hauteurs. Comme versificateur, le musicien se contente d'être un

honnête librettiste, — ou un humoriste. Auteur de deux parodies dramatico-musicales, *Gabriella di Vergy*, satire de la musique italienne, et *le Château de la Roche-Gardon*, satire de la musique moderne, on lui doit *la Crampe des Ecrivains, Botriocéphale, le Roi d'Apépi*, et un recueil de *Rimes familières*, il écrivit lui-même le livret d'*Hélène*; et, dans sa correspondance, on trouve çà et là des passages rimés.

Epistolier infatigable, répondant avec bonne grâce aux innombrables lettres qu'il recevait de partout, il écrivait aux journaux lorsque la lecture d'un article ou d'un fait-divers l'avait intéressé, pour donner son avis sur les questions les plus étrangères à la musique. La correspondance de Saint-Saëns, lorsqu'elle sera publiée, montrera quelle était la curiosité universelle de cet esprit toujours en éveil (5).

Archéologue amateur, Saint-Saëns, qui faisait partie de l'Académie des beaux-arts depuis 1881, lisait un jour devant cette assemblée un mémoire sur *les Lyres et Cithares antiques;* une autre fois, il communiquait à ses collègues de l'Institut une *Note sur les décors de théâtre dans l'antiquité*. Et, au cours de ses nombreux voyages, notamment dans l'Afrique française et en Egypte, il s'intéressait en véritable connaisseur aux trouvailles de nos savants.

Ce fut sans doute pour reconnaître ces divers mérites, non moins que pour honorer le compositeur français, que l'Université de Cambridge, en juin 1893, lui décerna solennellement le grade de *doctor honoris causa*, en même

(5) L'écriture de Saint-Saëns, analysée par M. H. Vauzanges (*l'Ecriture des musiciens célèbres*), est non moins caractéristique de l'homme et de l'artiste. Elle révèle une intelligence de premier ordre, très lucide, très ouverte, qu'anime et embellit une imagination à la fois noble et gracieuse; un esprit net et vif, primesautier, remarquablement actif (écriture nette, rapide, en partie juxtaposée), aimant à aller au fond des choses et à se les assimiler facilement; à la fois créateur et réalisateur (écriture plus liée que juxtaposée, liaisons anormales entre les mots et entre la ponctuation et les lettres). On découvre encore dans cette écriture des indices de culture raffinée qui ne s'observent habituellement que dans l'écriture des littérateurs de grand talent (simplifications nombreuses, formes typographiques, etc.). Le goût est très fin, très délicat, la nature bonne, l'âme droite; la volonté est douce, régulière, doublée de ténacité. L'homme est d'ailleurs exempt d'orgueil, mais a conscience de sa haute valeur.

temps qu'à Tchaïkovsky, Boïto, Max Bruch, et à quantité d'autres notabilités diverses.

En tête du groupe des docteurs, a raconté l'auteur de *Portraits et Souvenirs,* marchait le roi de Babonagar, en turban étincelant de fabuleuses pierreries, un collier de diamants au cou... Oserai-je avouer qu'ennemi des banalités et des tons neutres de nos habillements, j'étais enchanté de l'aventure?

L'Université d'Oxford, en 1907, imita l'exemple de sa cadette. Saint-Saëns compta cette fois parmi ses nouveaux collègues: le duc de Connaught, Sir Edward Grey, Campbell-Bannermann, Glazounoff, Rudyard Kipling et Rodin. « Sous une apparence sèche, a écrit M. Ch. Widor, dans le nécrologe de son collègue, il cachait une âme ardente, une grande chaleur de cœur. Que de veuves, de filles ou sœurs de ses anciens camarades d'orchestre n'a-t-il pas secourues, pensionnées! » Lorsqu'un mouvement de mauvaise humeur — et il en avait souvent! — lui avait fait faire un geste qu'il estimait trop vif, immédiatement, il réparait le mal qu'il avait pu causer. Il avait du caractère, disait-il, et c'est pourquoi on lui reprochait d'avoir « mauvais caractère ».

Très distant, peut-être plus par timidité et par crainte des importuns que par fierté, la légende avait fait du maître de *Samson et Dalila* un être bizarre, fantasque et, dans le grand public, qui se soucie peu de musique, Saint-Saëns, à l'époque d'*Ascanio* surtout, fut plus connu par ses longs voyages que par dix chefs-d'œuvre. En réalité, ses absences de France, qui se renouvelèrent fréquemment pendant les cinquante dernières années de sa vie, étaient nécessitées au moins autant par sa santé que par son humeur vagabonde. Ayant visité l'Egypte, où il revenait avec prédilection, Ceylan, l'Indochine, non sans revoir plusieurs fois les îles Canaries jusqu'en 1900, Saint-Saëns se décida vers cette époque à reprendre un domicile à Paris, rue de Longchamp d'abord, puis rue de Courcelles. Alors, cet homme qui pendant si longtemps avait fui le monde, et surtout le monde musical, reparut dans les salles de concerts, voyagea, non plus seulement

en touriste, mais en musicien, en chef d'orchestre ou en virtuose. On le revit à Londres, où il fut toujours fêté, à Berlin, où l'on sait les honneurs dont il fut l'objet, en Italie, en Espagne, à Monaco, à Munich, et même en France, où les arènes de Béziers furent un peu comme son Bayreuth.

En 1913, il donnait son « dernier » concert, à la salle Gaveau; on ne devait plus jamais l'entendre en public... Mais la guerre survint, et on le revit, apportant l'appui et l'appoint de son nom glorieux à mainte manifestation charitable ou patriotique, en France et à l'étranger. Il donna des concerts jusqu'en Argentine, ne redoutant pas de traverser l'Océan, à quatre-vingts ans passés; il en rapporta quelque cent mille francs pour une œuvre de guerre des plus intéressantes, la « Fraternelle des artistes ». Un an avant sa mort, il allait encore concerter en Belgique et en Grèce.

De retour à Paris, dans l'été de 1921, il faisait travailler les chanteurs de l'Opéra en vue d'une reprise d'*Ascanio*, corrigeait des épreuves, écrivait « un tas de lettres ». « Vraiment, à mon âge, un peu plus de tranquillité serait nécessaire! On se hâte à l'Opéra, on espère donner *Ascanio* à la fin du mois, alors je serai libre, l'oie sauvage pourra ouvrir ses ailes et s'envoler vers le pays du soleil », écrivait-il à des amis algériens, le 10 octobre, au lendemain de son quatre-vingt-sixième anniversaire.

En décembre, il regagnait Alger. Ce fut son dernier voyage (6).

J.-G. PROD'HOMME.

(6) Le corps de Saint-Saëns fut ramené à Paris. Les obsèques eurent lieu le 24 décembre, à la Madeleine.

LA MORT IMAGINAIRE

—

Il me semble parfois que je suis mort déjà;
Une invisible main m'isole et me délivre
Des maux et des plaisirs où mon cœur voyagea,
Et c'est une douceur étrange: ne plus vivre!

Mon esprit allégé traverse un lent brouillard
Où parmi des sanglots et des hymnes funèbres
J'entends confusément gémir le corbillard
Qui porte ailleurs mon corps défait dans les ténèbres.

Je ne suis plus qu'une âme, un spectre, un songe errant.
Les choses que j'effleure ont l'air d'être irréelles.
Rien ne me fait plus mal, tout m'est indifférent.
Ma pensée est un vague et doux battement d'ailes.

Jamais je n'avais vu ce que je vois ainsi.
Que cette ville où je vivais est triste et noire!
Pourquoi ces pauvres gens ont-ils tant de souci?
Qu'est-ce que ce bonheur? Qu'est-ce que cette gloire?

Qu'est-ce que cet amour qui les joint par moments?
Moi-même ai-je autrefois proféré ces mots vides?
Ai-je connu comme eux ces éblouissements
Qui les rendent plus laids, plus lâches, plus avides?

Un soleil maladif au contour singulier
Répand un jour visqueux qui salit les pensées;
Du ciel blafard descend un énorme escalier
Que montent en geignant des formes harassées.

Dans ce monde où je crois ne plus vivre vraiment,
Sans cesse s'évertuent de louches saltimbanques,
Et la foule applaudit celui qui le mieux ment;
Et l'ombre a la couleur du sang autour des banques.

Les orgues du mensonge et les clairons haineux
N'arrêtent pas de moudre un hideux tintamarre.
Des charlatans masqués font et défont des nœuds.
La ville a l'air d'un vieux navire sans amarre.

Un vent triste et glacé fait tressaillir les quais
Où l'on entend crier les sirènes bourrues.
Une immense agonie, en poussant ses hoquets,
Fait tituber d'horreur les maisons dans les rues.

Un orchestre que mène un nègre chamarré
Mêle de l'aube au soir les couples en cadence;
Et pressé, bousculé, fatigué, déchiré,
Le peuple va, vient, court, et saute, et peine, et danse!

Or, tous ces mouvements et tous ces cris divers
Je ne les perçois plus qu'à travers des nuages,
Comme si de ce vaste et cruel univers
Me séparaient enfin des mondes et des âges.

Qu'il est doux d'être mort quand le bruit des vivants
Coule comme un soupir sur notre âme assouvie!...
Et je contemple alors, sans rêves décevants,
Le bal mélancolique où j'ai dansé ma vie!

RENÉ FAUCHOIS.

LE CAP HORN

—

Si chaque jour l'homme survole de plus en plus vite et de plus en plus fréquemment des espaces encore inconnus hier, il existe par contre des endroits où l'on a cessé d'aller et qui, après avoir été fréquentés, sont retournés à un abandon presque absolu.

Le Cap Horn est un de ceux-là et, avant qu'il soit trop tard, il n'est peut-être pas sans intérêt d'entendre un des vieux cap-horniers du temps jadis parler de ces parages qui, après avoir vu des flottes entières doubler le cap redoutable, ne connaissent plus à présent que la visite des grands oiseaux de mer du Sud et des monstres marins de l'Antarctique.

L'Archipel du Cap Horn repose sur un plateau rocheux, immergé à cent mètres de profondeur. Il est d'un abord très dangereux. Il existe bien quelques mouillages, mais les tempêtes de neige, les grains de grêle, les brumes épaisses ou les lames furieuses en interdisent généralement l'accès.

Si un voilier cherche à gagner un coin abrité, c'est qu'il est réduit à faire côte et qu'il s'efforce de le faire dans les moins mauvaises conditions possibles.

D'ailleurs, le naufragé qui a réussi à débarquer est exposé à de si terribles épreuves que, s'il n'a pas la chance de rencontrer quelques indigènes errant dans ces parages, ou de trouver un de ces abris qu'entretiennent les gouvernements argentin ou chilien, il est irrémédiablement condamné à périr de misère et de privations.

Dans le sud, autre danger. Se détachant, au début de l'été austral, de l'immense banquise polaire, des masses incroyables de glace remontent vers l'équateur au gré des courants.

Si réduits soient-ils, les glaçons font courir les plus grands dangers, d'autant plus qu'ils naviguent presque toujours en escadres nombreuses. Parfois, ce sont les plus petits qui sont les plus à craindre, parce qu'on les voit peu, ou pas, et que, quand ils heurtent un navire, c'est à la hauteur de la flottaison; et l'équipage coule avec son bâtiment, ou meurt d'épuisement dans ses embarcations.

Un voilier peut encore être pris entre deux glaces et broyé. Un iceberg dont la base rongée par les eaux n'assure plus l'équilibre peut chavirer quand il est près d'un bateau, et c'est l'engloutissement sous la masse énorme qui bascule, ou l'enlèvement sur une grève de glace si l'écueil sinistre se relève, et alors c'est la lente agonie de tout un équipage qui voit fondre sous ses pieds l'île qui le porte et qui peut chaque jour mesurer l'espace qui lui reste et calculer le moment où il disparaîtra avec le dernier glaçon. C'est la veille angoissante dans l'attente d'un secours problématique, l'apparition peut-être d'une mâture qui s'approche puis disparaît, puis la lutte féroce dans un instinct exaspéré de la conservation.

Entre les écueils fixes du nord et les dangers mobiles du sud, une passe de trois cent milles de long sur deux cents de large. Doubler le Cap Horn, c'est franchir cette passe. Quand il fait clair, quand la brise et la houle sont favorables, c'est enlevé en trente-six heures. Quand le vent est contraire, cela représente parfois six semaines de lutte, parfois davantage.

Dans ces parages, il est exceptionnel d'avoir quinze belles journées consécutives. Le régime le plus fréquent est un ciel couvert de nuages bas et un vent très frais, variant du nord-ouest au sud-ouest, avec de terribles tempêtes, suivies de très rares et très courtes accalmies.

Au Cap Horn, la longue houle d'ouest ne tombe jamais complètement. Le beau temps ne persiste pas assez pour laisser à la mer le temps de se calmer tout à fait. Le moins qu'on y puisse trouver, c'est cette lourde ondulation d'un océan qu'aucune terre n'interrompt. Là-bas, les vagues font éternellement le tour du monde, et, du jour où la terre a pris forme et a tourné sur son axe, a commencé cette poursuite fantastique que se font les unes aux autres les lames australes.

Quand il fait beau, elles ne déferlent pas et c'est sur leurs croupes arrondies que s'élèvent gracieusement les longs-courriers filant grand largue, toutes voiles hautes, vers l'Atlantique, ou louvoyant auprès du vent pour s'élever, dans l'ouest, vers le Pacifique.

Dès que la brise fraîchit, l'eau claire prend une teinte plus foncée, se strie de longs filets mousseux et commence à se franger de petites crêtes d'écume blanche. Puis bientôt l'ondulation se fait plus rapide et plus haute; les lames de deux ou trois mètres, qui se suivaient à trois cents mètres peut-être d'intervalle, s'élèvent à cinq, six mètres et se tiennent à deux cents mètres les unes des autres. Si le vent augmente, on voit les masses d'eau glauque atteindre sept et huit mètres et commencer à former d'énormes rouleaux, qui déferlent et s'écrasent avec un bruit épouvantable pour se relever aussitôt.

L'ouragan est-il dans toute sa force, alors cette mer, devenue furieuse, se dresse jusqu'à douze mètres de hauteur, parfois davantage. Quand la vague est assez haute, elle est brisée par la tempête. Le haut de la crête, balayé par les grains, s'envole en pluie d'écume et d'eau qui, mêlée à la neige ou à la grêle, forme une véritable fumée liquide épaisse, sous laquelle tout disparaît. Des lames de plusieurs centaines de tonnes roulent impétueusement vers le creux qui se trouve devant elles, précédées d'un bouillonnement infernal dans lequel un navire de cent mètres de long n'est plus qu'un fétu.

L'aspect du ciel ajoute encore à l'horreur de ce spectacle. Pendant les longues nuits d'hiver et surtout quand il n'y a pas de lune, l'aspect est terrifiant. La mer écume

de toutes parts et se brise avec un fracas assourdissant. Les montagnes liquides s'effondrent tout d'un coup, ou bien s'abattent d'une seule pièce comme un mur gigantesque, sapé à la base. Le vent hurle, s'arrête un moment, « pour s'écouter », comme disent les marins, et reprend de plus belle. Les nuages se pressent, tout noirs, frangés de dentelures livides, d'où parfois surgissent des éclairs envoyés par la tempête pour illuminer ce chaos. Les nuées se bousculent les unes les autres, s'entassent, s'écroulent, se déforment, puis tout à coup éclatent comme des outres trop gonflées. Les grêlons énormes, les flocons de neige glacés qui s'en échappent, se mettent alors à fuir presque horizontalement devant les rafales hurlantes qui les enlèvent.

De temps à autre, une éclaircie se fait, un trou s'ouvre dans la noirceur du ciel, et par ce trou l'œil glacé d'une étoile se hâte de regarder les flots sombres, pour s'assurer que le laboureur céleste fait bien son ouvrage et que les sillons qu'il ouvre sont assez creux et bien à la mesure de sa colère.

Quand le jour revient on voit toujours planer à quelques mètres du bout des vergues des albatros qui, sans un battement d'ailes, suivent les oscillations effrayantes de la mâture. Des bandes innombrables de damiers, de satanites, de petits oiseaux gris des glaces, se pressent dans le sillage du navire, prêts à fondre sur la moindre parcelle de nourriture que les hommes vont jeter à la mer.

Quand le temps est maniable, on peut assez aisément les attraper et les cap-horniers s'y emploient de leur mieux.

Selon que l'on fait route vers l'ouest, vers le Pacifique, ou vers l'est, c'est-à-dire vers l'Atlantique, les traversées sont tout à fait différentes les unes des autres.

Dans le second cas, les conditions sont infiniment plus favorables. Le courant d'ouest est bien établi, le vent souffle presque toujours de la partie ouest du compas

et quand on navigue ainsi, vent sous vergue, on peut porter une assez forte voilure.

Cela est d'ailleurs nécessaire, car pour fuir devant le temps, il est indispensable de garder assez d'erre pour que les lames qui poursuivent le navire ne déferlent pas sur sa dunette, et certains grands voiliers ont sombré sous voiles parce que leurs huniers, tout à coup défoncés, ne leur assuraient plus une vitesse suffisante.

Il y a un autre risque à courir quand on est en fuite, et celui-là est terrible. Que la barre échappe au timonier, qu'une saute de vent détruise l'équilibre de la voilure, et c'est l'embardée presque infailliblement mortelle.

S'il reçoit par le travers le choc de la terrible muraille liquide qui se dresse menaçante, le navire se penche dangereusement, ses voiles en ralingue ne lui sont plus d'aucun secours, il se penche encore davantage, embarque des tonnes d'eau sur son pont, se couche et disparaît.

Aussi faut-il voir quel soin on apporte à conserver la maîtrise de la route. Dans les circonstances ordinaires, un timonier y suffit, mais ici c'est tout autre chose. Sous la double impulsion du vent et de la houle, la vitesse atteint parfois douze, treize, quatorze nœuds même. D'autre part, les chocs violents des vagues sur le gouvernail et l'amplitude exagérée du roulis et du tangage ont des réactions très brutales sur l'appareil à gouverner; aussi met-on deux et même quatre hommes à la barre. Qu'un paquet de mer les fasse glisser, qu'une minute d'inattention les surprenne, et voilà l'embardée qui se dessine. Coûte que coûte, avant que la lame suivante ne se reforme, il faut redresser la route. Un cri retentit soudain, cri terrible que nul ne peut oublier dès qu'il l'a entendu une fois:

— A la barre!

De quart ou non, bottés ou pieds nus, un ciré ou un tricot sur le dos, tous, du capitaine au novice, accourent cheveux au vent, se cramponnant aux filières pour résister au roulis effroyable et aux paquets de mer.

— Tout le monde derrière, à la barre!

Et ce n'est pas trop des efforts de tous ceux qui peu-

vent crocher dans les rayons de la grande roue double de l'appareil à gouverner, pour redresser leur navire qui glisse déjà en biais sur la pente mousseuse de la mer démontée.

Parfois aussi... trop tard!

Mais le vieux Horn a de bons moments tout de même, pas souvent; enfin il en a et, dans ces cas fortunés, on vient toutes voiles hautes attaquer le fameux passage. Tel cap-hornier l'a franchi plusieurs fois dans d'excellentes conditions, surtout en été, quand on a vingt heures de jour.

Quand au contraire on cingle à l'ouest, ce n'est plus la même chose. Pour une fois que l'on est bien servi par le vent, on a vingt fois à lutter contre lui, et alors tout se ligue pour entraver la route.

Il n'est pas rare d'arriver sur les atterrages du Cap Horn sans avoir vu la terre depuis le départ d'Europe: depuis soixante, quatre-vingts jours. Il est de plus très possible que l'on n'ait pas eu d'observations depuis trois ou quatre jours.

On louvoie autant que faire se peut, à mi-distance entre les terres certaines et les glaces supposées. Cela va bien un jour, deux jours, trois jours, mais après...

On a couru sous petite toile au sud, au nord, au sud encore, et on a cherché à égaliser les bordées, mais après tant et tant de virements de bord, après de si nombreux changements de vent, après des embellies où on a refait de la toile et des surventes où on a dû mettre en cape, où est-on?

Tel jour, on a mis un moment vent arrière pour ramasser un foc; tel jour, on a dû fuir pendant tout un quart avant de reprendre la cape. Puis le courant a été plus fort qu'on ne pouvait s'y attendre, tant et si bien qu'il arrive parfois qu'une bonne observation, faite au bout d'un mois de misère et de lutte, montre aux marins qu'ils sont un peu moins avancés qu'au début de leur louvoyage.

De très belles éclaircies s'ouvrent parfois, il faut le reconnaître, entre deux tempêtes successives et laissent voir la terre d'assez loin. Eh bien! comme s'il n'avait pas assez des rochers, des glaces, de la mer et du vent, le vieux Horn, dans son infernale malice, a encore autre chose dans son sac.

Au bout de la presqu'île Hardy qui, comme chacun sait, forme l'extrémité sud de l'île Hoste, il a imaginé de former un faux Cap Horn.

Celui-là, qu'on peut facilement confondre avec le vrai Cap, est bien plus enfoncé dans les terres. Quand on le reconnaît, il faut coûte que coûte fuir au plus vite dans le sud-ouest pour s'écarter des dangers. Si la vue est limitée à ce seul promontoire, on se croit au véritable Cap Horn, on manœuvre en conséquence et l'on va se briser sur les récifs de l'île Hoste ou sur les écueils de l'île Lhermite.

Au bout de quelques semaines passées ainsi, à manœuvrer jour et nuit, personne n'a plus rien de sec à se mettre sur le dos. On dort d'ailleurs souvent tout habillé, quand ce n'est pas tout botté! De temps à autre, on cherche dans le tas d'effets imprégnés d'eau de mer qui sèchent comme ils peuvent autour du poêle rouge, s'il n'y a pas un morceau un peu moins humide. Quand on en trouve un, on le capèle vivement et c'est là ce qu'on appelle « se changer ».

Les quarts sont de quatre heures. Quatre heures dans le vent sur le pont, prêts à toute éventualité. Quatre heures en bas, à l'abri dans le poste où les parois ruissellent d'eau de condensation et où les coffres et les bottes nagent parfois dans l'eau de mer, pénétrée par la porte ou par la claire-voie, au grand dam du malheureux poêle qui se trouve éteint du même coup.

Tantôt il faut virer de bord; tantôt il faut ramasser les débris d'une voile d'étai ou d'un hunier que le vent vient de défoncer, et tout le monde reste sur le pont à la manœuvre.

Et la nuit se passe ainsi, souvent suivie d'un jour aussi

funeste, où l'on profite de ce qu'il fait à peu près clair pour mettre de l'ordre dans les manœuvres, dont une partie traîne parfois le long du bord, ou pour réenverguer une voile en bon état.

Il arrive qu'à la longue la soute se dégarnit et malheur à celui qui n'a plus de toile à mettre en vergue pour faire route. Il faut donc réparer — si c'est possible — ce qui est démoli. Il faut coudre, les ongles usés et les doigts en sang, coudre dans cette grosse toile à demi gelée, trempée de pluie, de neige et d'embruns, coudre sans arrêt, à tout prix, pour ne pas rester désarmé, à sec de toile, pour ne pas devenir le jouet des tempêtes australes qui vous jettent comme un fétu, dédaigneusement, à la côte, à moins qu'elles ne vous aient roulés avant dans leurs flots jamais rassasiés.

Pendant que, dans le magasin, on s'acharne ainsi malgré le roulis qui envoie voile et voiliers, l'un traînant l'autre, de bâbord à tribord, des gabiers cramponnés, Dieu sait comme, dans la mâture, dont les oscillations sont effrayantes, visitent le gréement. Le mécanicien et le charpentier remplacent à faux frais un morceau de lisse broyé par un paquet de mer, recondamnent une claire-voie ébranlée, ou, profitant d'une embellie relative, dans l'eau jusqu'au ventre, visitent le brise-lames établi sur le grand panneau, tandis que le maître-coq se bat dans sa mayence avec ses casseroles et ses marmites.

Puis de jour, de nuit, tout d'un coup:

— A la manœuvre, pare à virer!

Les bordées sont courtes au Cap Horn, et la petite fête recommence deux et trois fois par jour.

— A la manœuvre, à hisser le petit volant!

La mer est trop dure, le vent trop violent: il faut mettre en cape.

— A la manœuvre, palan à fouet sur les bras du vent!

Et ainsi de suite, et chaque fois tout le monde se met en action, les bottes pleines d'eau sur le pont, ou le ciré relevé et les reins nus cinglés par la grêle sur les vergues.

Et cela dure deux heures, tout un quart, toute une nuit.

Quand tout est paré, chacun défile à la porte de la chambre de veille. Le lieutenant tient une grande moque pleine de tafia et chacun y puise à son tour, plongeant, avec le boujaron de fer-blanc, ses doigts trempés d'eau de mer et de pluie. Voilà tout le réconfort qu'on obtenait après de si rudes travaux. Eh bien! cette vie de misère avait malgré tout une telle grandeur qu'elle a laissé un souvenir impérissable dans le cœur de ceux qui l'ont vécue.

Puis, le beau temps revenu, la brise plus favorablement établie, on faisait route. Le grand navire quittait alors la cape, qu'il tenait depuis des jours entiers sous petite voilure. Les gabiers montaient larguer les voiles, et d'en bas on hissait les huniers volants au cabestan. Une vergue de volant toute nue pesait cinq tonnes; elle en pesait six avec sa voile et ses garnitures, et cela se hissait à trente mètres de hauteur, avec des roulis de quinze degrés de chaque bord et une brise encore très fraîche.

Le hunier prenait le vent, claquait avec un bruit épouvantable; la vergue jouait dangereusement au bout de ses bras, il fallait faire vite. Alors on courait sur le pont encore à demi plein d'eau et, rythmée au pas pesant des grosses bottes de mer, une chanson reprise en chœur encourageait les hommes, le hunier montait, montait toujours, et avec lui, montant vers le ciel plus clément, l'espoir des hommes réconciliés pour un temps avec cette mer qu'ils aimaient jusque dans ses colères.

Il restait encore un risque à courir: l'abordage. Petit à petit, tant que le gros vent debout durait, bon nombre de navires arrivaient à se rassembler à l'entrée du détroit. Tout ce monde louvoyait, capeyait avec des fortunes diverses, se dépassant, se rapprochant au hasard des virements de bord. Quand il faisait clair, il y avait parfois trois ou quatre camarades de lutte en vue l'un de l'autre.

Les feux de navigation, par nuit noire, sans pluie ni

neige, se voyaient à deux milles, peut-être. Mais quand la mer était trop creuse, ils disparaissaient tout à coup et on ne pouvait plus les retrouver. D'autres fois les embruns masquaient les porte-fanaux; ou bien le luminaire, composé d'une mèche trempant dans du cérat maintenu liquide par la flamme même. ne faisait plus son office et s'éteignait sans qu'on s'en aperçût tout de suite.

Il y avait, comme ressource dernière, les signaux phoniques. Un cornet, actionné par un soufflet à manivelle, aboyait sur le gaillard. Il faisait ce qu'il pouvait, c'est-à-dire pas grand'chose. Sous le vent, quand il n'y avait pas trop de bruit de lames et de grains sauvages, on l'entendait parfois à cinq cents mètres ; au vent, à cinquante. Alors... alors quand les grains étaient trop épais, et trop prolongés: « Veille qu'a peur » comme on disait.

Et au milieu de l'escadre en cape, ou sous petite toile au près du vent, arrivaient, portant toute la voilure permise par l'état de la mer et la force de la brise, les contrebordiers ralliant l'Europe. Ils passaient vent arrière à douze nœuds, enviés par les autres, d'autant plus redoutés que leur vitesse en faisait de terribles adversaires.

Enfin, à force d'énergie, de sang-froid, de veille et de sens marin, à force de courage, de bonne humeur et de science nautique, on passait tout de même ce fameux Cap Horn.

Il est vrai que l'on ne revenait pas toujours au complet en Europe, et plus d'une fois la mer a prélevé un lourd tribut sur les équipages. En voici un exemple.

Le *Levallois,* grand voilier chargé de salpêtre, s'en revenait du Chili à Dunkerque. Il arrivait au Cap Horn avec une belle promesse de brise portante, mais la mer était énorme et le temps à grains frais, de plus en plus violents. Le lieutenant dormait cependant de bon cœur, quand tout à coup:

— Appel au quart, bottes et casaque!

Et la porte se referme sur le matelot ruisselant qui,

avec un bruit de bottes de mauvais augure, vient de réveiller l'officier.

— La brise a encore fraîchi depuis quatre heures, songe tout haut le lieutenant qui cherche la moins humide de ses chemises de laine pour la capeler.

Puis un choc brutal, un bruit de cascade, une trépidation fâcheuse de toute la coque. Une lame plus forte que les autres vient de balayer la dunette et de déferler sur le grand rouf. L'officier se hâte pour avoir le temps d'avaler un peu de café avant de monter au quart, quand un cri le fait bondir plus vite encore.

— Un homme à la mer!

— Le novice est parti à la mer!

Sur la dunette, le spectacle est saisissant. Du *Levallois*, seuls apparaissent le gaillard, la dunette et les roufs. Tout le coffre est plein d'eau mousseuse, striée d'écume, où, tels d'interminables serpents de mer, flottent les cargues de perroquet et de cacatois enlevés de leurs râteliers. Sur l'avant, la croupe glauque de la lame qui vient de passer semble être à la hauteur du petit fixe. Sous les hanches, l'eau bout, terrible, faisant basculer le *Levallois* poupe en l'air. Sur l'arrière, la longue houle d'ouest du Cap Horn se presse en rouleaux énormes, déferlant, s'écrasant sous le poids même de leurs lourdes volutes.

La bordée qui va descendre est toute derrière avec le second et le capitaine qui n'a pas quitté le pont de la nuit. Celle qui va monter se presse, mi-vêtue, par l'étroite passerelle qui court de l'avant à l'arrière.

D'instinct, le second a filé les grands bras arrière dessous. Le *Levallois* embarde terriblement et, n'était le petit foc qui a heureusement résisté, il empannait.

Empanner, c'est ce qu'on doit faire pour amener une baleinière et sauver le novice, mais dans cette mer effroyable, empanner c'est se perdre corps et biens.

Un geste d'impuissance, un coup d'œil rapide sur les hommes, dont le visage fermé n'indique que trop la pensée, et:

— Aux bras de bâbord derrière! commande le capitaine.

Tout cela n'a duré que deux ou trois minutes, — trois heures, — le quatre-mâts reprend sa route; le novice est condamné sans appel.

Et pourtant!... Le voilier s'est courageusement relevé et, le pont presque vide, il est moins lourd à se soulager. A quelques mètres, — vous entendez bien, à quelques mètres, pas cinquante sûrement, pas trente peut-être, — de la paroi d'eau verte qui se relève doucement et qui, étant sous le vent de la lame prochaine, est parfaitement lisse, émerge jusqu'à la poitrine, une bouée autour du corps, le novice qui nage vigoureusement. Sa voix porte, étonnamment claire:

— A moi! à moi!

Et l'on apprend vivement, par bribes, les détails de cette tragique aventure.

Quand la lame est embarquée, les hommes se sont cramponnés aux rambardes, aux râteliers d'artimon, aux filières tendues sur la dunette. Ils ont résisté à l'avalanche. Quant au novice, il s'en allait insouciant vers la cuisine, et la mer l'a cueilli au moment où il se penchait sur la claire-voie pour attraper la cafetière du maître-coq.

— A moi! au secours, crie-t-il encore.

Le ciel est si clair, la mer si creuse, la vague si proche du couronnement, qu'on croirait qu'il va tomber à bord. Tout le monde est tourné vers l'arrière, et on ne perd aucun détail de la lutte du malheureux contre la mort.

Il est si grand, si solide, et puis il n'avait sur lui ni bottes, ni ciré. Il nage toujours, soutenu par cette maudite bouée qui prolonge son agonie. Il crie, il hurle:

— Ah! vous me laissez! A moi!

Au-dessus de lui, le rouleau se forme, se frange d'écume, déferle, s'écroule: plus rien.

Les albatros n'ont rien perdu de cette scène rapide; ils tracent de grands cercles, sans remuer les ailes, sans s'écarter du sillage du bateau.

Le navire s'est relevé de nouveau, et, à l'horreur des hommes qui regardent toujours derrière, dans la nouvelle poussée d'eau, on voit encore nager l'abandonné que

n'a pas assommé le premier choc; on ne l'entend plus, ses gestes sont désordonnés, puis la deuxième lame déferle à son tour sur cette épave vivante dont les yeux horrifiés voient fuir le beau bâtiment où, il n'y a pas cinq minutes, il chantait encore, sans souci du danger; et ces hommes, ses camarades de campagne, qui ne font rien, rien pour le sauver.

Loin déjà derrière, une forme sombre ceinturée de blanc apparaît encore à fleur d'eau. Les grands oiseaux des mers australes s'abattent auprès, s'en approchent.

Tout est consommé.

Et la vie du bord reprend avec ses nécessités impérieuses. Le temps, affreux jusqu'alors, semble s'embellir un peu, et la mer, satisfaite sans doute de la proie qu'elle vient d'arracher, s'apaise graduellement.

ANDRÉ LEROY

capitaine au long cours.

MOLIÈRE ET L'ARÉTIN

—

I

LE VRAI VISAGE DE L'ARÉTIN

Curieuse destinée que celle de ce Pierre Arétin! D'une origine obscure et, croit-on, illégitime, n'ayant que quelques rudiments de latin, il parvint de son vivant à une notoriété universelle et flatteuse, pour être, après sa mort, accablé d'un discrédit qui dure toujours. Commensal parfois et correspondant assidu de toutes les têtes couronnées de son époque, auteur prodigieusement fécond, ses œuvres sont maintenant reléguées dans les bibliothèques secrètes, alors qu'elles avaient eu, lors de leur parution, le plus vif des succès. Il est habituellement traité d'écrivain abject et de maître-chanteur. Ceux qui lui sont moins sévères le diminuent en nous le présentant comme un pantin vendant habilement sa plume, ou bien comme un histrion rougissant de ses œuvres libertines ; les autres, ne tenant aucun compte de ce que les rois étaient « flattés que l'Arétin les nommât », ainsi que l'écrit Michel-Ange, en ont fait le prototype du plus vil et du plus vénal des courtisans.

Cependant, dès qu'on lit ses lettres sans parti pris, le personnage change. L'obstiné quémandeur qu'on l'accuse d'être devient l'homme qui réclame son dû avec esprit ou autorité, qui refuse à Charles-Quint de venir vivre à sa cour et d'être son historien. François Ier aurait aussi voulu s'attacher l'écrivain; mais celui-ci, n'oubliant pas que le roi de France promet des récompenses et ne les envoie jamais, expédie une lettre qui se termine ainsi :

...La cruauté la plus âpre, la plus inique bassesse que nous puissions imaginer, sont les promesses non tenues par les inférieurs, dès lors estimez de quel ordre est l'oubli des promesses faites par les empereurs.

Le plat courtisan, n'est-ce pas, ne manque pas d'autorité.

Dès qu'on oublie de lui payer son dû, il saura, en d'autres occasions, le réclamer avec esprit; témoin cette lettre qu'il adresse à Antoine de Leyva, familier de Charles-Quint :

Je voudrais vous écrire longuement et louer l'empereur dont la majesté est conseillée par Dieu et chérie de la fortune, ...mais le fait d'avoir été pris pour arbitre d'une discussion dans laquelle j'ai pas mal à dire me l'interdit. J'ai à me prononcer sur ce qui est le plus utile à celui qui vit dans l'espoir d'une rétribution, soit du *non* rapide, soit du *oui* réticent. Sur un tel cas, je sais tout ce que l'on peut savoir, étant à tout instant alléché par les promesses de tel ou tel seigneur, promesses qui très souvent s'oublient ou avortent. Mon jugement, en une telle discussion, est en faveur du *non* rapide, qui vous assomme d'un coup et non par mille, comme le fait le *oui* qui hésite ou retarde.

Le vil flatteur qu'on s'obstine, malgré les textes, à vouloir voir en lui se permet des critiques assez dures qu'il adresse à Charles-Quint, dont il reçoit pourtant force cadeaux :

Sans l'indulgence, écrit-il à l'Empereur qui, après le sac de Rome, détient le pape prisonnier, la Renommée n'a que des ailes déplumées et la gloire est vaine.

...Pardonner nécessite plus de grandeur que le gain d'une victoire.

Et, dans une autre lettre, il ose dire que les princes doivent faire preuve de mansuétude et ne pas « abuser de la puissance qui souvent les entraîne à ne pas être bons ». Ses flatteries ne sont pas toujours redondantes. Après le jour néfaste de Pavie, il affirme à François Ier que la défaite, loin de l'abaisser, le grandit :

Ceux qui savent souffrir l'adversité méritent plus de louange que ceux qui se prélassent dans la joie.

Et, dans la même lettre, il célèbre avec un tact parfait l'héroïsme du roi vaincu :

Quand jamais a-t-on entendu dire qu'un aussi grand roi que vous a, de par les exigences d'une même journée, fait par lui seul ce que devaient faire les capitaines, les cavaliers, les fantassins?

C'est au même François Ier qu'il écrira plus tard:

Unissez donc l'esprit de ruse au souffle de l'audace, parce que la diplomatie conserve les empires, mais ne les conquiert pas. L'intérêt d'un royaume n'a rien à voir avec le droit.

Comment se fait-il que les textes qui viennent d'être cités et que tant d'autres analogues, qui auraient pu l'être, n'aient jamais figuré dans les études qui ont été faites sur l'Arétin? Pourquoi cet écrivain, dont le renom allait des confins de l'Espagne à ceux de la Turquie, n'est-il plus considéré autrement qu'un modèle de platitude ou d'obscénité? La réponse à ces questions est facile. Le premier critique qui s'est occupé de l'Arétin fut, en 1741, Mazzuchelli; il a écrit une « Vie de l'Arétin » qui n'est pas une biographie, mais un réquisitoire. Par la suite, presque tous les commentateurs ont pris cet ouvrage pour base de leurs études et ont ajouté foi à sa sévérité partiale. Mazzuchelli s'est parfois trouvé gêné devant ce qui était favorable à l'Arétin, soit dans ses lettres, soit dans celles qui lui furent écrites. Il a alors émis l'idée qu'elles avaient été enjolivées. Cette opinion n'est pas fondée, car, lorsqu'on retrouve des originaux, on s'aperçoit que les textes imprimés leur sont conformes. Par contre, quels sont les documents que Mazzuchelli a, sans contrôle, considérés comme des témoignages véridiques? Ceux qui ont été rédigés par les détracteurs contemporains de l'Arétin, Berni, Franco ou autres. Or, Berni était un lettré acceptant mal que l'Arétin eût une notoriété infiniment supé-

rieure à la sienne et qu'il se moquât, par surplus, de ceux « qui se figurent que le savoir consiste dans la connaissance de la langue grecque ou latine et affirment que qui ne les connaît pas ne peut prétendre ouvrir la bouche ». Quant à Franco, recueilli, nourri par l'Arétin des années durant, il ne pardonnait pas d'avoir été chassé par celui qui fut un bienfaiteur inlassable jusqu'au jour où l'Arétin dut se convaincre que Franco était une vipère qu'il avait réchauffée dans son sein. Les détracteurs de l'Arétin furent nombreux, et il ne pouvait en être autrement.

Il avait pris pour devise : « La vérité engendre la haine », marquant ainsi qu'il n'ignorait pas que son franc-parler lui susciterait des ennemis, mais il ne s'en souciait guère, lui « qui avait acheté au prix de son sang le droit de dire la vérité ». Il ne s'irritait pas non plus « de voir mordiller son petit nom à coups de mensonges, lui qui déchirait celui des grands à coups de vérités ». Ah! les princes, « quand il les blâme, il leur montre ce qu'ils sont, et quand ils les loue, il leur montre ce qu'ils devraient être ». Il ne craint personne, « il est libre, il est loyal, il vit à visage découvert, il vend sa marchandise au grand jour, alors que d'autres feignent et simulent ». Ah! dira-t-on, il vend sa marchandise, ses louanges; il avoue avoir « une pleine besace de tours de passe-passe et de calembredaines ». Pourquoi pas ? La publicité est-elle gratuite ? La publicité ! Voilà la trouvaille de l'Arétin. Il profitera du désir qu'ont les hommes de faire parler d'eux, et sous cape il rira de cette soif de publicité qui, savamment exploitée, lui permettra de vivre dans l'opulence. Publicité! Il en a même indiqué le tarif! Il juge insuffisant l'envoi de dix ducats pour payer ses louanges publiques, et il les retourne au donateur, un si maigre salaire étant « une aumône digne d'un mendiant, et non un présent fait à un homme de valeur ». Les princes qui lui accordent des pensions passent avec lui un contrat tacite de publicité. L'Arétin en exécutera les clauses, mais, au premier manquement, gare au prince défaillant. Il n'abdiquera pas néanmoins

sa liberté de juger et saura critiquer à l'occasion ceux qui remplissent sa bourse, car il n'est pas un courtisan vénal, un agent banal de publicité; il est l'exploiteur de la bêtise et de la vanité humaines. Ah! l'humanité! combien il la méprise! Il connaît toute la bassesse de ses contemporains, il sait que « ce bas monde est un mauvais monde », que « l'ambition est la fiente de la gloire », que « ce n'est pas le talent qui mène le monde, mais la crapule », et que seuls « les ruffians sont salués à grands coups de chapeau ». Oh! il n'est pas l'histrion qu'on s'obstine à nous montrer, il n'est pas l'écrivain pornographique dont on ose à peine dire le nom; il est, malgré son luxe et malgré ses débauches, le plus amer des misanthropes. Pourquoi le connaît-on si mal, pourquoi les erreurs monumentales commises sur son compte continuent-elles à avoir cours? Parce que, de ses ouvrages, on n'a retenu que les scabreux et qu'on les lit en ignorant qu'il les a dédiés à son singe, qu'il les a composés « pour rabaisser l'orgueil de l'homme » et pour qu'ils soient « le fer cruellement pieux avec lequel le bon médecin retranche le membre contaminé pour que les autres demeurent sains ». De plus, alors que ses contemporains rédigeaient des brochures obscènes en employant des vocables plus obscènes encore, lui, a traité « un sujet lascif et impudique, sans user de termes ambigus, mais avec des mots irréprochables et décents ». Dans les fameux sonnets licencieux, le texte est aussi effréné que la facture des dessins de Jules Romain qu'il commente, mais « quel mal y a-t-il à voir un homme occupé d'une femme? Les bêtes seraient-elles plus libres que nous? » C'est en se souvenant de toutes ces phrases qu'il faut lire les œuvres licencieuses de l'Arétin, et non avec des yeux de potache en mal d'amour.

A-t-on mieux lu ses lettres? Pas davantage. Sans cela, aux extraits déjà cités on aurait ajouté ceux qui constituent en quelque sorte l'art poétique de l'Arétin et qui sont loin d'être dénués d'intérêt, tellement ils sont opposés au goût qui sévissait à l'époque de la Renaissance italienne. Presque dépourvu de culture par rap-

port à ses rivaux érudits, l'Arétin se contentait de connaître les hommes et les choses, et raillait les écrivains qui, emberlificotés dans leurs souvenirs grecs et latins, avaient une prédilection pour la rhétorique et les fioritures. « Sans herbettes, sans fleurettes on ne trouve rien de bon aujourd'hui. » Il préférait l'abondance des images à la pléthore des mots qui n'en traduisent qu'une seule et prisait plus l'originalité que la mode (1). Il prohibait l'usage des termes ampoulés, et, mettant déjà un bonnet rouge au vieux dictionnaire, déclarait :

> Moi qui suis moi, je parle comme bon me semble sans me gonfler les joues... Je dis les mots qui me viennent, je ne les arrache pas avec une fourchette. Les mots sont des mots et ne sont pas des confitures.

Celui qui veut être un véritable écrivain doit « suivre les chemins où la Nature guide son talent », il faut rire de ceux « qui empruntent les tournures à la mode », car « la poésie est un caprice de la nature en ce qu'elle a d'allégresse » et réside tout entière « dans l'inspiration personnelle sans laquelle tout chant poétique devient un tambour de basque sans grelot ou un clocher sans carillon ». Il ne faut imiter personne, « être un sculpteur d'images et non un enlumineur de phrases », et surtout avoir du goût, « ce fils chéri de la nature et ce père de l'art ». La concision étant une qualité du style, il conseille à son exemple « de réduire à une demi-page la longueur d'une histoire ou l'ennui d'un discours » ; aussi, quelques lignes, un mot parfois lui suffisent pour buriner une image. Dans une lettre à Charles-Quint, il compare une armée d'envahisseurs, prochainement anéantie, « à un torrent gonflé par les pluies, par la neige et la glace que le soleil a fait fondre et qui est absorbé par les terres dont, dans son orgueil débordant, il avait fait son lit ». Relatant la mort de Jean des Ban-

(1) Vers la fin de sa vie, sa verve et sa spontanéité étant moins grandes, il commit souvent l'erreur de tomber dans le maniérisme ridicule des concetti. Et là encore, c'est son culte des images qui l'a entraîné trop loin, les concetti pouvant se définir : une image qui se répète par des mots différents.

des-Noires, soldat d'une telle trempe que son âme était une forteresse imprenable, il écrit:

On le coucha sur son lit de camp et là, tandis que son esprit dormait, il fut occupé par la mort.

Ah! ce mot *occupé,* qui évoque la citadelle dont on s'empare tandis que la garde sommeille, quelle image! et elle tient en un seul mot (2).

L'Arétin savait observer et dépeindre. Il nous montre des femmes « si mal bâties que leur robe leur pleure sur le dos » ; il trace des portraits en quelques lignes:

Les Français, dit-il, sont de bons vivants, aimant à boire, sachant mieux dépenser que gagner et sachant plus facilement faire abnégation d'eux-mêmes que se souvenir d'un tort qu'on leur a causé.

[Les Allemands ont] une nature âpre, dure et bestiale ; quand ils se mettent une chose en tête, Dieu seul la leur pourrait retirer.

N'est-ce pas bref et définitif?

Ayant pour amis intimes Titien et Sansovine, l'Arétin était aussi le protecteur de tous les artistes. Il était leur courtier bénévole, plaçait leurs œuvres, leur obtenait des commandes et savait apprécier les mérites de chacun. Sansovine était « l'ornement de son époque et l'admiration des âges futurs » ; Titien avait un pinceau qui rivalisait « de grâce et de vivacité avec la nature » ; car, « pour être un bon peintre, il faut savoir autre chose que reproduire fidèlement un velours ou une boucle de ceinture » ; il faut « dessiner comme Michel-Ange et colorer comme Titien ». A propos de Michel-Ange, il écrira que cet artiste « a tellement mis la nature et l'art à la torture, que l'on ne sait plus si l'art ou la nature sont ses maîtres ou ses disciples ». L'évocation de la vie, matérialiser une pensée, voilà surtout ce que,

(2) Philarète Chasle a traduit ainsi cette phrase : « Il s'endormit un moment et mourut. » Peut-on trahir davantage un écrivain! Ces trahisons sont, hélas! la règle commune suivie par tous ceux qui ont traduit des œuvres de l'Arétin, Alcide Bonneau excepté. (Il a traduit les *Dialogues et une comédie.*)

pour l'Arétin, doit être la sculpture, et il cite en exemple le groupe fameux de Laocoon :

Voici, dit-il, deux serpents qui, au cours de l'assaut qu'ils livrent à trois personnes, évoquent avec vérité la peur, la douleur et la mort. Le jeune garçon, dont le buste est étouffé par les queues des reptiles, tremble; le vieillard, sous la morsure des dents, souffre; l'enfant, inoculé de venin, meurt. Le sculpteur mérite plus de louanges pour avoir su exprimer la gradation des souffrances, crainte, douleur et mort, que pour avoir, de son ébauchoir, modelé les détails des membres du corps.

La description du groupe célèbre est complète: trois verbes, trois mots suffisent.

Voilà ce que l'on trouve dans les ouvrages et les lettres de l'Arétin, où fourmillent des appréciations analogues à celles citées, mais que nul encore n'a rassemblées ou traduites.

A-t-il eu plus de chance avec ses écrits édifiants, traduits de son vivant en espagnol et en français? Non, certes! Ils restent désormais cachés dans l'ombre des grandes bibliothèques, alors que jadis « ils figuraient sur toutes les tables », « étaient lus avec une satisfaction telle que l'on n'en dit pas plus ». L'Arétin écrivant des ouvrages pieux! Eh bien, oui! Il avait une foi sincère qu'il communiquait aux autres, il provoquait des vocations religieuses, et l'un de ceux qu'il avait décidés à entrer dans les ordres lui décernait le titre d'« explicateur des psaumes et interprète de la vraie doctrine évangélique ». Jean de Vauxelles, prieur de Montrottier, correspond avec lui et traduit son *Humanité du Christ*. Pareil à nombre de ses contemporains, l'Arétin était un mélange de piété et de débauche. Cette dualité, qui nous paraît invraisemblable, se retrouvait même à la cour de Rome, où un pape s'amusait à voir défiler des masques dont l'appendice nasal était un phallus. Ah! si on lisait l'Arétin en tenant compte de l'état d'esprit de son temps, on lui serait moins sévère et l'on s'apercevrait aussi que, parmi la plupart des écrivains qui

furent ses contemporains, il est encore le plus décent et qu'il mérite, ainsi que le déclare Remy de Gourmont, « d'être scruté attentivement et sans préjugés, comme sans injustice, dans sa nature complexe et par moments réfractaire à l'analyse », et qu'il ne doit plus être « le bouc émissaire des moralistes, heureux de trouver un individu assez solide pour porter sans ployer le poids de leurs invectives ».

Connaît-on mieux son œuvre dramatique? Oh! non. Il y a eu cependant un grand écrivain français qui semble ne pas l'avoir ignorée, qui en a apprécié la valeur, car son génie, à nul autre pareil, savait à merveille discerner ce qui est bon à retenir, un écrivain qui lui aussi avait dans l'âme les amertumes cachées d'un misanthrope: Molière. Oui, Molière a tacitement rendu hommage à l'Arétin; il l'a jugé digne de l'inspirer, et non pas seulement pour *Tartufe,* ainsi qu'on l'a dit, mais encore pour un grand nombre de comédies. A cette reconnaissance par Molière du talent de l'Arétin, personne encore ne s'est arrêté. Cela cependant en valait la peine ; aussi, pourquoi ne pas essayer succinctement de le faire?

II

MOLIÈRE ET L'ARÉTIN

Le théâtre de l'Arétin comprend une tragédie et cinq comédies. Sauf celle intitulée *Le Maréchal,* elles ont une intrigue double, indépendante, ce qui fait que, dans une seule pièce de l'Arétin, il y a en réalité deux comédies dont les scènes s'enchevêtrent.

Les Moliérisants s'accordent en général à reconnaître que le *Mariage forcé* (1664) marque une date dans la production de Molière. Le curieux de cette unanimité s'accroît singulièrement dès qu'on s'aperçoit qu'à partir de cette époque presque toutes les œuvres de notre grand auteur comique sont plus ou moins empreintes du théâtre de l'Arétin. Examiner cela en détail dépasserait le cadre de cet article, qui se bornera à signaler les principaux rapprochements pouvant être faits.

Dès le début du *Mariage forcé* (scène II), nous trouvons ces mots dans la bouche de Sganarelle :

Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme qui me fera mille caresses, qui me dorlotera et viendra me frotter lorsque je serai las, ...outre cela, j'aurai le plaisir de voir des enfants qui seront sortis de moi, qui... m'appelleront papa.

Ces lignes sont la traduction un peu libre de ce qu'on lit dans la comédie de l'Arétin intitulée *Le Maréchal* (acte I, scène I), et dont voici la traduction littérale:

Marié, ce sera pour toi le paradis... A ton arrivée à la maison, ta femme te dira amoureusement bonjour... elle te débarrassera de tes vêtements, t'essuiera si tu es en sueur... ; tu connaîtras la douce joie d'un père lorsque ses enfants le touchent avec leurs mains tendres en disant papa.

Continuons la lecture de la pièce de l'Arétin. Le maréchal demande à un de ses amis :

Dois-je prendre femme ou ne pas la prendre? Répondez-moi en toute franchise.

A cette question, l'ami interrogé réplique:

Dois-je, en vous donnant mon avis, dire la vérité ou vous satisfaire? (Acte II, scène IV.)

N'y a-t-il pas dans ces deux répliques le schéma de la scène où Sganarelle prend conseil de Geromino? La similitude ne s'arrête pas là. Un joaillier proposera une bague au maréchal, de même que Geromino préviendra Sganarelle qu'il vient de « rencontrer un orfèvre qui, sur le bruit qu'il cherchait un beau diamant... » (*Le Mariage forcé*, scène V.) Sganarelle répond: « Cela n'est pas pressé. » Le maréchal de l'Arétin a été plus brutal, il a éconduit le joaillier : « Va-t'en et mêle-toi de tes affaires. » (Acte IV, scène VII); il a cependant, malgré son impatience, écouté les discours d'un Pédant qui, pareil au Pancrace de Sganarelle, mêle ses propos de citations latines, macaroniques, et invoque l'autorité des

philosophes de l'antiquité, — à tort et à travers, bien entendu.

Abandonnons Sganarelle et disons quelques mots de *Tartufe*. M. Moland, dans son étude ***Molière et la Comédie italienne***, a presque signalé la totalité des traits assez nombreux qui sont passés de ***L'Hypocrite*** de l'Arétin dans *Tartufe*. Aussi nous n'y reviendrons pas. Il est regrettable qu'il n'ait pas eu la curiosité de lire les autres ouvrages de l'Italien; s'il l'avait eue, il aurait trouvé dans une comédie, ***La Talanta***, avec laquelle d'ailleurs les ***Fourberies de Scapin*** ont de grandes analogies, il aurait donc remarqué ceci:

> L'hypocrisie mène à tout, soit parce que le diable est avec elle, soit parce qu'elle cache les infamies de ceux qui s'y livrent. L'hypocrite tord son cou, baisse les yeux, a le visage jaune, crache dans son mouchoir, mâchonne des psaumes et joint les mains. Il s'en va serré dans ses vêtements et ne prend pas garde aux commerçants qui l'invitent et le fêtent... Il va dans les maisons des opulents et, sous couvert de la Charité, il parle à l'oreille des uns et des autres. (*Talanta*, acte II, scène V.)

L'Arétin n'aimait pas les hypocrites ou les faux dévots, et, dans ses lettres ou ses ***Ragionamenti***, il n'a jamais perdu une occasion de les malmener.

Analysons maintenant de façon moins succincte une comédie de l'Arétin intitulée ***Le Philosophe***. En voici le résumé simplifié, qui ressemble à s'y méprendre à celui qui, à quelques détails près, pourrait être fait de *Georges* ***Dandin***.

Un philosophe du nom de Plataristotele (en italien, Aristote s'écrit *Aristotele*) est marié à dame Tessa. Sa manie de philosopher à tout propos le rend aussi grotesque que les philosophes de Molière et lui fait négliger sa femme. Le ménage marche très mal et Mona Papa, belle-mère du philosophe, s'en inquiète. Elle a tort, du reste, sa fille ayant trouvé une agréable compensation à ses déboires conjugaux en la personne d'un jeune freluquet du nom de Polidoro. Le valet de Poli-

doro combine avec Nepitella, servante de dame Tessa, un rendez-vous pour les amoureux. Valet et soubrette sont, dans Molière, habitués à jouer ce rôle, et souvent aussi les amours de leurs maîtres les incitent à se dire des mots doux. Il est donc nécessaire que Nepitella et son Radicchio (c'est le nom du valet) créent un précédent pour les soubrettes et les valets du répertoire, aussi se garderont-ils d'y manquer (*Le Philosophe*, acte II, scène X), tandis que se prépare le déshonneur du philosophe. Tout de même, ce mari, si nigaud soit-il, a le pressentiment de son infortune. Ayant mis l'oreille au trou de la serrure d'une chambre (c'est l'œil qu'y met Georges Dandin), il a entendu la servante dire à sa femme : « Polidoro viendra bientôt. » Il n'y a plus de doute à avoir, dame Tessa est coupable et notre philosophe tient à la prendre sur le fait. Il va donc se déguiser, et, nous dit-il (acte III, scène XIII) :

> Emmitouflant ma tête dans un essuie-main, ...lorsque l'amant de ma femme viendra, je lui parlerai à voix basse, ...et, contrefaisant la servante, je le conduirai dans mon bureau où je l'enfermerai à clef... L'amant ainsi emprisonné, j'irai moi-même trouver ma belle-mère et je lui enjoindrai de venir constater l'inconduite de sa fille...

Ainsi résolu, ainsi fait. Il est probable que, déguisé en servante, le philosophe recevra confirmation de son infortune d'une façon analogue à celle où Georges Dandin apprendra la sienne grâce aux indiscrétions d'un valet bavard. Chez l'Arétin, la scène se passe en coulisse. Elle était cependant du plus haut comique; l'Arétin ne l'a pas réalisée; Molière, lui, n'a pas manqué de l'écrire. Le philosophe a donc enfermé Polidoro, il en est sûr; mais Radicchio veillait au grain. Il a entendu le philosophe se parler à lui-même et l'a vu s'apprêter à aller chercher belle-mère et parents qui constateront le flagrant délit. En bon valet protecteur des amours de son maître, Radicchio a prévenu dame Tessa du péril qu'elle et son amant couraient. Celle-ci, ayant une fausse clef du bureau conjugal, délivre Polidoro, et, lorsque le

philosophe arrive avec sa belle-mère et s'apprête à lui montrer l'amant pris au piège, il voit avec stupéfaction ce dernier qui traverse la place publique en chantant. Le philosophe est berné tout comme Georges Dandin, et dame Tessa (acte IV, scène VIII) triomphe comme plus tard triomphera Angélique. Elle déclarera même que c'est par bonté d'âme qu'elle a, jusqu'à présent, caché « les sottises de son mari » (acte IV, scène IX), elle l'accusera d'avoir l'esprit troublé par la philosophie et le vin absorbé (acte V, scène VII). Georges Dandin aussi sera traité de débauché et d'ivrogne et subira cette avanie, pareil en cela au philosophe de l'Arétin, qui accepte d'être outrageusement berné; il ne dit pas : « Tu l'as voulu, Georges Dandin », puisqu'il s'appelle Plataristotele, mais il philosophie avec indulgence une fois de plus, et tandis qu'il réfléchit, un serviteur, tout endormi et pleurant, sort de la maison, comme Molière, plus tard, fera sortir Colin, et annonce que tout le monde est en larmes. Le philosophe réunit les siens. Il reproche à sa femme son inconduite, car de nouveau il l'a surprise à prononcer le nom de Polidoro. Dame Tessa ne se tient pas pour battue. Elle n'est pas, dit-elle, la maîtresse de Polidoro, et si elle a prononcé amoureusement son nom, c'est parce que, se sachant épiée, elle a voulu ainsi et se venger de l'abandon où elle est laissée par son mari, et lui donner une leçon. Le philosophe accepte cette excuse : « les femmes sont des fées » qui vous font prendre des vessies pour des lanternes; tu l'as voulu, Georges Dandin!

Tel est le canevas de la pièce de l'Arétin. Molière l'a suivi dans ses grandes lignes et, s'il a changé le philosophe Plataristotele en un roturier marié à une noble, c'est sans doute parce qu'il avait été frappé par les répliques suivantes, extraites d'une comédie de l'Arétin déjà citée : *Le Maréchal,* qui, semble-t-il, a été pour Molière l'embryon de Pourceaugnac. Dans cette comédie du *Maréchal,* afin d'en terminer avec Georges Dandin, un interlocuteur explique en ces termes les inconvénients qu'il y a pour un roturier à épouser une femme noble:

Elle te dira: « qu'ils soient coupés en quatre, ceux qui m'ont donnée à toi. Je pouvais me marier à un comte, à un chevalier », et, ayant commencé à défiler sa généalogie, tu croirais, à l'entendre, qu'elle est issue d'un sang princier, tellement elle fait son importante... Toujours elle t'humiliera par la noblesse des siens. (*Le Maréchal*, acte II, scène V.)

N'est-il pas, après ce résumé et ces citations, permis de dire que *Le Philosophe* est la source la plus importante de *Georges Dandin*? On peut objecter que deux nouvelles de Boccace traitent un sujet analogue. Soit, il y a cependant entre l'œuvre de l'Arétin et celle de Molière trop de traits communs, qui ne sont pas dans Boccace, pour que l'on se refuse à voir dans *Le Philosophe* l'ancêtre de *Georges Dandin*. De plus, les Moliérisants qui ne se sont pas encore expliqué pourquoi Angélique était la seule femme adultère du théâtre de Molière trouveront dans la comparaison des deux pièces une explication hypothétique qui leur manquait, et cette hypothèse deviendra une certitude lorsque, dans la suite de cet article, ils verront tout ce que l'Arétin a suggéré au génie de Molière.

Il a été, au cours de ce qui précède, parlé d'une comédie de l'Arétin intitulée *Le Maréchal*, du nom de son principal personnage, un maréchal-ferrant. Ce maréchal ne veut pas se marier et son entourage, par raillerie, l'y pousse. Inversons la situation; prenons un homme qui veut se marier et qui est entouré de gens opposés à son mariage. Notre homme, dès lors, peut s'appeler Monsieur de Pourceaugnac. Dès le début de la pièce, Pourceaugnac s'en remettra aux dires de Sbrigani, le maréchal à ceux de son valet, et ce valet ne cessera de jouer des tours à son maître. Cela lui sera facile, le maréchal étant, comme Pourceaugnac, « l'homme à donner dans tous les panneaux que l'on voudra (*Pourceaugnac*, acte I, scène IV), et niais au point qu'un galopin « s'amuse d'un homme comme lui » (*Le Maréchal*, acte III, scène V), et que « les plus fous se divertissent de ce qui lui arrive et même le raillent ». (Acte II, scène V.) Aussi le maréchal aura-t-il à subir les assauts

d'un joaillier, d'un marchand juif, etc... Pourceaugnac est, lui aussi, berné par un marchand non juif, mais flamand (Sbrigani déguisé), et, comme son ancêtre le maréchal, il aura maille à partir avec des raisonneurs. Pourceaugnac, toutefois, connaîtra une tribulation nouvelle, il sera accusé d'avoir une progéniture bâtarde ; cependant, afin que l'Arétin ne soit pas étranger à l'arrivée de cette complication, c'est dans une autre de ses comédies que se trouvera l'idée de cette scène, ainsi que de celle où Eraste demande des nouvelles de gens qu'il ne connaît pas. Physiquement, le maréchal et Pourceaugnac se ressemblent, ils ont barbe au menton : « Allez vous laver la barbe », dit-on au premier; « votre barbe n'est rien », déclare Sbrigani au second. Ils veulent aussi l'un et l'autre quitter la ville où on leur a joué tant de niches. Le dénouement de ***Pourceaugnac*** est l'inverse de celui du *Maréchal,* et c'est logique, puisque la situation du début fut aussi inversée par Molière, et pour cause. En effet, le maréchal de l'Arétin reçoit le conseil « de revenir vers l'honneur et de ne plus s'occuper de jeunes gens » ; aussi consentira-t-il à contrecœur à un mariage qui, heureusement pour lui, est une farce; Pourceaugnac qui voulait se marier y renonce. Il est inutile d'exposer les raisons qui ont incité Molière à ne pas produire un homosexuel en scène; ce vice, si fréquent à l'époque de l'Arétin, avait un adepte illustre à la cour de Louis XIV. L'Arétin toutefois, pour mettre le spectateur au courant de la perversion du maréchal, s'est presque borné à la phrase citée plus haut; une pareille preuve de tact méritait d'être signalée chez un auteur qui ne ménageait pas ses mots.

Les événements qui vont accabler Pourceaugnac à la fin de la pièce, c'est encore dans l'Arétin que s'en trouvera l'esquisse. En effet, dans *La Cortigiana,* nous lisons (acte II, scène XX) :

Dès que notre homme [un Siennois que l'on a persuadé de s'habiller, non en femme comme Pourceaugnac, mais en portefaix] approchera de la demeure de sa belle, moi m'étant changé de costume, je feindrai de croire notre Sien-

nois portefaix... Entre temps, j'aurai dit qu'un mandat d'amener a été lancé contre un certain Siennois que le prévôt recherche.

Pourceaugnac, lui aussi, est victime d'une supercherie identique. Revenons maintenant au début de la pièce de Molière. Eraste, on s'en souvient, veut convaincre Pourceaugnac, qu'il voit pour la première fois, qu'une ancienne amitié les lie. Pour atteindre ce but, il fait parler Pourceaugnac et lui demande des nouvelles de gens que Pourceaugnac a naïvement nommés. L'Arétin, dans sa comédie *Le Philosophe,* est moins habile. Une femme, afin d'escroquer un nigaud, s'est enquise, auprès d'une commère, des détails de sa famille. Elle a appris que l'homme en question sait qu'il a dans la ville une sœur adultérine qu'il ne connaît pas; elle se fera donc passer pour elle. Cette progéniture bâtarde, qui va servir à duper un niais, n'a-t-elle pas une grande ressemblance avec celles dont Languedocienne et Picarde accableront Pourceaugnac? Reprenons la scène écrite par l'Arétin. La femme, nantie de renseignements imprécis, se propose donc de convaincre le benêt de leur parenté. Une soubrette est allée le chercher. Il arrive, et, avec la complicité de sa servante, la femme affirme et persuade le nigaud qu'elle est sa sœur adultérine. Pour le convaincre davantage, elle va demander des nouvelles de gens dont elle ignore tout. Voici la fin de la scène durant laquelle les interventions de la soubrette souligneront les bévues commises par sa maîtresse ou les naïvetés de l'interlocuteur. (*Le Philosophe,* acte II, scène XIII) :

LA FEMME

Comment va Madame Ciencia?

L'HOMME

Elle se maintient comme il faut.

LA FEMME

Et Santa, votre femme?

L'HOMME

Bien, Dieu merci!

LA SOUBRETTE (*à part*)

Oh! ce qu'elle lui en dévide!

LA FEMME

Et votre fils Lorenzo va-t-il à l'école?

L'HOMME

Il est trop jeune pour s'y rendre.

LA SOUBRETTE (*inquiète*)

J'en perds les sens, et je renais.

LA FEMME

Votre père, Messire Gnagni, vous a quittés?

L'HOMME

Hélas!

LA SOUBRETTE

Oh! oh! oh!

LA FEMME

La récolte a-t-elle été bonne dans vos domaines de Spina et de Tubiano?

L'HOMME

Nous n'avons pas à nous plaindre.

LA SOUBRETTE (*à part*)

J'en blasphémerai.

LA FEMME

Est-il vrai que le pape se bâtit un château à Pérouse?

L'HOMME

Bien sûr.

LA FEMME

Et que les Baglioni n'y sont pas?

L'HOMME

On le dit.

LA SOUBRETTE

Ah! ah! ah!

LA FEMME

Pourquoi n'avez-vous pas osé sonner à ma porte, au lieu d'aller chez les autres?

L'HOMME

Accusez l'ignorance où j'étais.

LA FEMME

Rentrons chez moi. Maintenant que je vous ai appris la

race dont je suis issue, vous ne refuserez pas d'être pour moi ce que je suis pour vous.

L'HOMME

Sans en entendre davantage, je tire vanité de notre parenté.

LA SOUBRETTE

Il m'en dira des nouvelles.

Le personnage mis en scène par l'Arétin se fiera à cette femme et mal lui en prendra, de même que Pourceaugnac aura grand tort d'accepter la prétendue amitié d'Eraste.

Après *Georges Dandin* (1668) et *Pourceaugnac* (1669), Molière a écrit *Le Bourgeois gentilhomme* (1670). Lions donc connaissance avec un personnage que l'Arétin, dans sa comédie *La Cortigiana,* a nommé Messer Maco.

Messer Maco, riche bourgeois frais débarqué de sa province, veut devenir « cortigiano », c'est-à-dire courtisan. Etendons un peu le sens de courtisan; considérons que, pour faire partie de la cour, il faut en général être gentilhomme, et nous voilà autorisés à dire : Messer Maco veut devenir gentilhomme. Etant un peu lourdaud, il est de toute nécessité qu'on lui enseigne les bonnes manières et les usages des cours. Maître André se chargera de cette besogne et exploitera la bêtise vaniteuse de son élève. Il lui donnera des leçons de maintien.

Tenez-vous droit sur les jambes, rajustez votre vêtement sur votre dos, crachez rond! Oh! bravo, promenez-vous avec noblesse, bravo, bravissimo. (*La Cortigiana,* acte I, scène III.)

Les leçons sont profitables et Messer Maco marche « comme un paladin..., il a dans l'esprit tout ce qu'on lui a enseigné... il sait imiter un duc ainsi que tout vaurien le peut faire ». (*La Cortigiana,* acte II, scène II.) Ayant acquis, croit-il, de bonnes manières, Messer Maco, tel monsieur Jourdain plus tard, éprouvera le besoin d'être dignement vêtu et chargera son valet Grillo de choisir ce qui parachèvera sa transformation.

MESSER MACO

Va et choisis ce qu'il y a de plus élégant.

GRILLO

J'y cours.

MESSER MACO

Ecoute encore! Choisis ce qu'il y a de plus beau.

GRILLO

J'ai compris.

MESSER MACO

Prends bien garde, Grillo, que personne ne soit fait gentilhomme sur mon modèle. (*La Cortigiana,* acte IV, scène I.)

Notre homme est transformé; il est tellement heureux qu'il saute, chante et danse (acte IV, scène III), déclare le valet Grillo. Pour que Messer Maco soit désormais complètement l'ancêtre de M. Jourdain, il ne lui manque donc plus que deux traits: s'occuper de poésie et vouloir séduire une noble dame. Messer Maco se piquera donc de poésie, fera des vers pour sa belle, des vers ridicules bien entendu, pleins de fautes, mais dont il sera satisfait. Il les soumettra à son professeur.

MESSER MACO

Qu'en dites-vous?

MAÎTRE ANDRÉ

Oh! quels vers pleins de sens, coulants, doux, savants, suaves, ...nouveaux et divins.

MESSER MACO

Ils vous stupéfient, hein?

MAÎTRE ANDRÉ

Ils m'étonnent, me font renaître et me désespèrent, mais il y a des fautes...

MESSER MACO

Ce sont de simples licences poétiques. (*La Cortigiana,* acte II, scène XI.)

Lorsque la destinataire de cette poésie la recevra, elle « la mettra de côté », c'est-à-dire lui réservera un sort analogue à celui qui attend, dans une autre pièce de Molière, un sonnet jugé « bon à mettre au cabinet ». Messer Maco, néanmoins, se croit irrésistible. Quelle femme ne lui céderait pas, maintenant que de bourgeois il est

devenu gentilhomme! Il ira chez sa belle, mais il en sera jeté dehors et rossé, le rendez-vous qu'il avait obtenu n'étant qu'une supercherie. Cette mésaventure ne diminuera pas sa fatuité, et, tandis que plus tard M. Jourdain aura le bon sens de reconnaître ses erreurs, lui, Messer Maco ,restera incorrigible, et, lorsque se tirera la morale de la pièce, il trouvera normal que l'on s'adresse d'abord à lui : « C'est juste, dit-il, parce que je suis devenu gentilhomme. »

Il reste à étudier sommairement une comédie de l'Arétin, intitulée *La Talanta,* de qui, semble-t-il, sont dérivées les *Fourberies de Scapin* (1671). Il est, dans *La Talanta,* question d'une jeune fille blanche que tout le monde croit être un garçon sarrasin, d'une esclave femme qui en réalité est un garçon. Ils sont frère et sœur et l'ignorent et ont l'un et l'autre contracté des mariages secrets, tout comme, dans les *Fourberies,* Zerbinette et Octave. Une autre jeune fille est aussi, dans *La Talanta,* habillée en garçon. Hyacinthe dans les *Fourberies* apparaît sous le même travestissement. Ces substitutions sont fréquentes dans le théâtre italien, et les retrouver chez Molière ne suffirait pas à autoriser l'hypothèse de *La Talanta* l'inspirant. Mais, au dénouement de la pièce italienne, survient un vieillard qui ressemble à s'y méprendre à Argante. Ce vieillard mettra fin aux imbroglios en expliquant que le Sarrasin, l'esclave et la fille habillée en garçon sont ses enfants. C'est lui qui, pour le sauver, a teint le visage du prétendu Sarrasin. Hélas! il n'a pu achever sa besogne, et ses deux premiers enfants lui ont été enlevés au cours d'une invasion et emmenés sur une « galère turque ». Il est heureux de les retrouver, d'autant plus qu'il a récupéré son patrimoine, sauvegardé par un serviteur fidèle, et il consent aux mariages de sa progéniture. Scapin, où est-il, dans cette *Talanta*? Il est partout. Il y a dans la comédie de l'Arétin plusieurs valets confidents et fripons. Ils ont nom Costa, Fora, Biffa. Réunissons-les en un seul personnage et appelons-le Scapin. Scapin donc proposera à son maître d'enlever celle qu'il aime. Il faut de l'ar-

gent pour tenter l'aventure; soit, Scapin extorquera un passant; son jeune maître ayant dérobé une partie de l'argent contenu dans une cassette paternelle, « parfait, dira le fourbe, les vilains avares mériteraient d'être tous ruinés »; il inventera ruses et supercheries, et, à la fin de la pièce, annoncera sa dernière fourberie en ces termes :

Cache-toi au coin de la rue et, lorsque je m'enfuirai, tu prendras cette cape et ce poignard que je jetterai. Pendant ce temps, retournant mon bonnet sur ma tête et me mettant un emplâtre sur l'œil, je feindrai d'être boiteux. (*Talanta,* acte V, scène VII.)

Le Scapin de Molière use aussi, à la fin de la pièce, du subterfuge d'une blessure supposée. Etc.

La Talanta fait encore penser à *L'Etourdi* ou au *Dépit amoureux* : Andrès, que l'on croit Egyptien et qui vient de Venise, ville où fut écrite *La Talanta,* et qui retrouve son père, sa sœur et la fortune; Ascagne du *Dépit,* qui, elle aussi, est habillée en homme. Etc.

On a signalé déjà les analogies les plus infimes que le théâtre de Molière présentait avec les œuvres de ses devanciers; on a, sauf pour *Tartufe,* presque ignoré l'Arétin. Cela paraît d'autant plus invraisemblable qu'aux similitudes signalées peuvent s'en ajouter d'autres de moindre importance : dans *La Cortigiana,* la rivalité d'un Valère, intendant honnête, et d'un Rosso, valet cupide et voleur, rivalité comparable à celle de Valère et de Maître Jacques de l'*Avare,* les personnages épisodiques de Togna et de son mari Arcolano (cocu non imaginaire), certaines répliques du *Maréchal* ou de l'*Hypocrite,* rappelant les facéties du *Médecin malgré lui,* la scène du réquisitoire contre les femmes (*Le Maréchal,* acte II, scène V), la scène III de l'acte I de *L'Hypocrite* portraits des épouseurs et des professions), où l'on peut voir l'idée de scènes ou de personnages, campés en quelques lignes, et qui seraient tombés dans l'oubli si Molière ne les avait immortalisés.

Notre génial et unique Poquelin, il n'est plus possible

d'en douter après cette courte étude, a connu le théâtre de l'Arétin, car une pareille suite de similitudes ne peut être une suite de hasards. Il a même connu plus que le théâtre, car dans les pièces où il ne s'est pas directement inspiré de l'écrivain italien, il nous révèle, par un mot ou un détail, qu'il n'ignorait rien de la vie et des œuvres de son prédécesseur. Dans *L'Amour peintre,* par exemple, Molière avait besoin d'un nom espagnol dont s'affublerait Ali; alors le nom qui vient sous sa plume est celui de d'Avalos. Ce nom n'est pas inventé ; il était porté par le marquis d'Avalos, favori de Charles-Quint et, coïncidence, mécène fastueux de l'Arétin.

L'étude du théâtre de l'Arétin présente un autre intérêt que celui de révéler la source incontestablement la plus importante où a puisé le génie de Molière. Il est en effet profitable de constater que les scènes les plus célèbres du *Tartufe* ou du *Bourgeois,* par exemple, sont celles que l'Arétin raconte parce qu'elles se sont passées en coulisse. Cette constatation est une grande leçon d'art dramatique que donne Molière. Il nous montre qu'un écrivain, ayant construit sa pièce, doit se demander quels sont les événements qui se déroulent dans la coulisse ou au cours des entr'actes, et, si ces événements permettent de donner un trait de plus à la peinture d'un caractère, il faut les transporter sur la scène, les mettre en action et non les raconter. L'Arétin a ignoré cette vérité. Par insouciance peut-être, il a négligé aussi, sauf pour *Le Maréchal* et sa tragédie *Horace,* l'observance de la règle des trois unités; s'il s'y était soumis, la contrainte, salutaire quoi qu'on en dise, que cette règle impose l'eût amené à développer l'étude intérieure de ses personnages au lieu de sacrifier l'analyse de leurs âmes au bénéfice d'anecdotes touffues, d'intrigues entremêlées et cependant sans aucun lien commun. Il n'eût pas eu besoin de s'excuser, dans un prologue, de sa surabondance en écrivant: « Voici deux facéties en même temps. » Il se rendait compte toutefois que le vrai théâtre a besoin d'être plus intelligent que visuel, et il caressait « l'espoir de réaliser une comédie, dispensée du poids des scènes,

de l'encombrement des interlocuteurs et qui se limiterait à un seul protagoniste dont les monologues suffiraient au déroulement des cinq actes ». Il n'a jamais réalisé dramatiquement ce projet de sobriété excessive, qui n'aurait pas manqué d'être une tentative curieuse.

Après cet aperçu de l'œuvre dramatique de l'Arétin, il faut souhaiter qu'elle ne soit plus presque ignorée des commentateurs érudits de Molière, et, si pour conclure il était nécessaire de trouver une image dépeignant la valeur de ces deux théâtres, on pourrait dire : Celui de Molière est un feu d'artifice continu et éblouissant, celui de l'Arétin une gerbe d'étincelles, et une gerbe d'étincelles, ce n'est pas négligeable.

P.-G. DUBLIN.

LE MAL D'AMOUR

I

De Sénancourt disait : « Après Dieu, l'amour est la plus grande chose qui ait nom dans la langue humaine. »

Amour! L'esprit charge les vibrations du cœur et des lèvres d'harmoniques ineffables. Amour! On le veut immense, infini, absolu, divin, ne lui consignant comme limites que la mort.

Mais halte! Voici le psychiatre; il dit: « L'Amour dont on meurt, *est-ce normal?* Mourir pour une idée, ce n'est vraiment *pas raisonnable.* »

A cette altitude, l'amour, pour les médecins, devient un mal; ils l'annexent, l'amour devient pathologique.

Et les psychiatres, orfèvres tout comme M. Josse, vont, par un syllogisme sur le normal, tirer à eux toute la psychologie. L'Amour, à l'ombre du commissaire de police, va pénétrer à l'asile.

Au siècle dernier déjà, cet internement avait commencé. Le grand amour, dépouillé de la douceur même de son nom, devint pour les aliénistes l'*érotomanie.*

Il ne fut plus pour eux qu'un délire, une plate « maladie du cerveau, tout comme les autres monomanies attaquant indistinctement les hommes et les femmes ».

Et désormais, l'Amour, dont les maux paraissent venir du Ciel même, est tiré des mains des poètes et livré aux fonctionnaires des maladies mentales.

Aujourd'hui, Hymen, le frère de l'Amour, serait interné, et la preuve : Hymen était un jeune homme *fort pauvre,* et d'une *obscure origine.* Il était d'un âge où un garçon peut aisément passer pour une fille, lorsqu'il devint *amoureux* d'une jeune Athénienne, mais, comme

elle était *d'une naissance bien au-dessus de la sienne, il n'osait lui déclarer sa passion, et se contentait de la suivre partout.*

Pauvreté (1), amour non partagé pour une personne de condition supérieure, et insistance dans l'amour. Pas de doute, voici pour un aliéniste un cas typique d'érotomanie.

Aussi me garderai-je de m'ériger en juge, encore moins en gardien d'asile dans ce problème du cœur.

Les aliénistes ont constamment la phobie du normal; tout mouvement passionnel leur est suspect, toute velléité anti-sociale est folie. Ils sont plus conformistes que le garde champêtre sur le principe d'autorité, et un psychiatre ne comprendra jamais rien à un dictateur, à un anarchiste, voire simplement à un poète, ou à un amoureux.

Sous prétexte de précisions et de rigueur scientifique, la médecine mentale s'est créé, façonnée par la loi de 1838, une langue assez pauvre et assez prétentieuse, qui a dépouillé la pensée de toutes ses nuances et qui ne résout les problèmes qu'en fonction des barreaux de l'asile. Normal ou anormal? Calme ou dangereux?

J'ai, il y a quelques années, trempé moi-même dans cette psychologie à ras du crâne qui n'a même pas l'avantage de couper les cheveux en quatre.

C'est là une déformation professionnelle qu'on ne voit bien, comme le danger, qu'à condition d'en être sorti; la voir avant d'y être entré, c'est autre chose encore.

Aussi chausserai-je le moins possible les lunettes de la pathologie. Il faut pourtant décrire ce mal, vu par les psychiatres.

L'érotomanie consiste dans un amour exclusif et très vif, tantôt pour un objet réel, tantôt pour un objet imaginaire.

Dans l'érotomanie, dit Esquirol, les yeux sont vifs, animés, le regard passionné, les propos tendres, les actions expansives; mais ceux qui en sont affectés ne sortent pas des bornes de la décence; ils s'oublient en quelque sorte eux-mêmes,

(1) Le mot pauvreté est toujours sous-entendu dans les diagnostics.

ils vouent à leur divinité un culte pur, souvent secret, ils se rendent esclaves; ils exécutent les ordres à leur déité avec une fidélité souvent puérile, ils obéissent même aux caprices qu'ils lui prêtent, ils sont en extase, contemplant ses perfections souvent imaginaires; désespérés par l'absence, leur regard est alors abattu; ils sont pâles, leurs traits s'altèrent, ils perdent le sommeil et l'appétit; ils sont inquiets, rêveurs, colères. Le retour les rend ivres de joie. Le bonheur dont ils jouissent se montre dans toute leur personne et se répand sur tout ce qui les entoure.

L'érotomane néglige tout, abandonne tout pour son amour. Il fuit parents et amis, méprise fortune et convenances sociales. L'érotomane est capable des choses les plus extraordinaires, les plus difficiles, les plus bizarres. Ce malade est triste, sombre et taciturne, mais son esprit ne présente aucun signe de désordre, il raisonne parfaitement bien, et ne fait aucune extravagance, mais il est malheureux et cherche à cacher ses chagrins et ses désirs.

Erotomane, cela!

Mais c'est l'Amour! l'Amour avec toute sa beauté, son intensité, son exclusivité.

L'aliéniste, en parfait fonctionnaire, répondra :

— L'Amour doit être quelque chose de tempéré.

Pinel, qui eut le grand mérite de faire tomber les chaînes des aliénés, fut aussi le premier à mettre l'amour en cellule.

« Prévenir vaut mieux que guérir. »

Alors, l'internement préventif prend chaque jour pour la psychologie de plus en plus d'importance. Et l'amoureux ou l'amoureuse qui aime d'amour, pour peu que cette tendre assiduité gêne un personnage influent ou en faveur, risque fort d'entrer à l'asile.

Car, comme le dit un professeur savant en la matière :

La passion amoureuse doit être normale, c'est-à-dire un état d'excitation sexuelle caractérisée par une certaine impulsivité, et il n'y a que certains imaginatifs pour prêter à cet état toutes sortes de chimères.

Gare à vous, amoureux, amis du romanesque!

Aimer avec tendresse, aimer avec constance, fait tiquer l'aliéniste; aimer sans être aimé vous rend suspect de délire d'interprétation.

Car ainsi va raisonner l'aliéniste qui, lui, est trop près de terre pour délirer.

L'érotomane, dit-il, est fidèle à l'idée amoureuse qu'il poursuit. Il aime, il espère, mais il est déçu. Alors, si c'est un fort, il a conscience de lui-même, de sa valeur; il comprend difficilement qu'on lui résiste, et il appelle à son secours la raison pour montrer qu'on ne peut lui résister, et il insiste.

Si c'est un faible, il se réfugie dans le rêve et préfère son amour au bifteck.

Voilà bien des inadaptés à la vie réelle.

Mais toutes les personnes en vedette sont en butte aux sollicitations amoureuses d'une foule d'admirateurs, d'*érotomanes.*

Toréadors, députés, courtisanes, chirurgiens, aviateurs, reçoivent d'enflammées déclarations *érotomaniaques.*

Que faire? Il y a trop d'érotomanes, soyez sans inquiétude, on ne met à l'abri que ceux qui gênent. Psychiatres et commissaires sont là pour l'occasion.

Et ainsi l'Amour se termine à l'asile, où, comme au Jardin des Plantes, le professeur montre son ours à quelques jeunes gens et jeunes filles de l'honorable société.

Mais, *avec* ou *sans* intervention du psychiatre, le mal d'Amour peut se terminer par la mort. Il peut se terminer par le suicide, mais il peut aussi se terminer par le mariage, ou tout au moins par la possession. Et, alors, le mal ordinairement guérit. Je ne cite pas l'oubli, qui, aux yeux des psychiatres, paraît tout à fait normal.

C'est vrai, peut-être : vivre, pour presque tous, c'est oublier.

II

Voilà l'Amour entrevu au jour péjoratif de la médecine.

Mais l'Amour peut lui-même sinon se nier, mais du du moins changer de masque.

L'Amour, idée fixe, semble perdre apparemment son but, son objet; mais alors il mine sourdement l'organisme et éclate chez certains en paroxysme.

L'Amour ainsi camouflé, c'est *l'hystérie.*

L'hystérie, c'est la forme honteuse, inavouée, du mal d'Amour.

Là, la médecine prend sa revanche; le mal se cache sous la maladie.

L'hystérie, maladie à tout faire, a-t-on dit. Elle peut, à elle seule, créer toute la pathologie. Elle peut tout faire. La mort, cette forme déraisonnable du mal d'Amour, aux dires des aliénistes, la mort elle-même devient fiction.

L'Amour a avec la mort des accommodements :

> Ouvrez, ouvrez ces portes,
> Mon père, si vous m'aimez.
> J'ai fait trois jours la morte
> Pour mon honneur garder.

Ainsi fit la belle, assiégée par trois capitaines.

Fit-elle volontairement la morte, ou, par instinct de défense, tomba-t-elle spontanément en pâmoison, ou bien est-ce le désir refoulé qui occasionna cette apparente mort?

Sous sa forme naïve, la vieille chanson pose tous les problèmes du mal d'Amour. Car l'hystérie reste, quoi qu'on en dise, le mal d'Amour par excellence.

Elle est le signe, la manifestation d'une carence sexuelle; et quand je dis carence sexuelle, je pense que la question dépasse le niveau physique. Il n'y a pas, en principe, de plus grands romanesques que les hystériques. *Une satisfaction mentale* suffit souvent à apaiser le mal.

Je reviendrai en détail sur le problème. Car ce mal, s'il est sexuel, est en même temps cérébral et, par là, fonction des vicissitudes sociales.

Après des siècles, le mot Amour demeure avec sa puis-

sance magique, mais ses formes morbides se travestissent sous des mots éphémères. Aujourd'hui, fleurit l'érotomanie, et le mot hystérie se prononce à voix basse.

L'hystérie : cette maladie, parfaitement connue des anciens auteurs, paraît aujourd'hui disparue. Elle était partout il y a cinquante ans, au temps de Charcot; aujourd'hui on la cherche, quand on ne la nie pas.

Et beaucoup de médecins même ne croient pas à l'hystérie et ne parlent plus que de *pithiatisme.* Un mot qui souligne seulement que chez l'hystérique l'imagination est, comme disait le philosophe, « la folle du logis ».

Mais ceci ne nous explique pas l'intensité d'amour, et surtout comment l'amour insatisfait se réfugie dans la maladie. Evasion?

Comment? Pourquoi? Là est le problème.

Problème aussi, celui du revers de fortune éclatant qu'en cinquante ans a pu subir l'hystérie.

Les mots changent, les mots vivent, disait Darmesteter, mais aussi les mots meurent, et les réalités demeurent, mais en changeant d'habit.

Le mal d'amour demeure, mais change-t-il?

L'hystérie était jadis très fréquente, d'après Sydenham, puisque un sixième au moins des maladies observées ont l'hystérie pour cause :

> Il y a, dit-il, très peu de femmes qui soient exemptes de cette maladie, et, si l'on excepte celles qui sont endurcies au travail, la plupart des femmes et la plupart des hommes de lettres qui mènent une vie sédentaire sont également sujets à ses influences.

Dans quelle proportion cette maladie, que les anciens disaient si fréquente, se voit-elle aujourd'hui? Peut-être autant.

En réalité, les maladies n'existent qu'en fonction du mot qui les désigne; il suffit aussi que l'attention du médecin soit tournée vers une affection pour qu'elle paraisse plus fréquente.

Aussi question d'interprétation scientifique. Le *pithia-*

tisme de Babinsky ne diffère guère de l'*hystérie* de Charcot.

Alors les noms changent, mais les maladies restent? Pas tout à fait. Naguère, Nicolle montrait que les maladies naissent, croissent et meurent en fonction de leur « génie » ou de leur virulence. Comme les mots, les maladies vivent et meurent.

Ici, nous rejoignons Nicolle. Eh! oui, l'hystérie, tout comme et plus que les maladies infectieuses, a changé. Le grand cortège dramatique d'autrefois est en train d'évoluer, de s'atténuer sous l'influence des transformations sociales.

L'humanité, mieux satisfaite dans ses besoins — ou moins puissante dans sa vitalité, — se vaccine-t-elle à l'hystérie? Le mal s'atténue, ce mal au nom horrifiant et déshonorant se transforme. L'hystérie prend le doux nom de névropathie.

Mais attention! Sous l'indifférente étiquette du mot, le mal d'Amour est toujours là et demeure « la maladie à tout faire ». Mal bénin, pourvu qu'on le dépiste. Sinon, malades et médecins, trompés par des signes alarmants, risquent d'en arriver aux pires excès médicaux et aussi chirurgicaux.

III

Nous avons le mal d'Amour vu à travers les lunettes de l'aliéniste, l'*érotomanie* et sa forme honteuse, le mal mystérieux qui fuit et se transforme sous l'œil et sous le mot : l'*hystérie*.

Voyons donc ce mal d'amour déformé par la neurologie.

Au cours du demi-siècle dernier, deux grands courants d'idées remuèrent, quant à la Neurologie, le grand public: l'œuvre de Charcot, et d'autre part les théories de Freud. Or, Freud, ne l'oublions pas, fut un élève de Charcot.

La première pierre de l'édifice monumental bâti par Freud fut trouvée à la Salpêtrière. Or, Charcot s'explique merveilleusement à la lumière de Freud.

Des esprits superficiels ont pu dire que toutes les attaques qui hantèrent pendant des années la Salpêtrière n'étaient qu'une mise en scène remarquablement organisée. Mais non! La comédie des médiums n'est jamais uniquement comédie.

La Salpêtrière de Charcot rejoint le baquet de Mesmer et le tombeau du diacre Paris, et ses convulsions voisinent avec les sibylles, les Pythies, dans les temples d'Apollon, de Sérapis, de Jupiter-Ammon, les hiérophantes, les prophètes chez les Juifs, les devins, les augures dans les antres de Trophonius, d'Esculape et les possédés du moyen âge.

Charcot fut autre chose qu'un habile metteur en scène et un savant prestidigitateur, sinon il n'eût pas, durant des années, tenu en haleine non seulement le monde scientifique, mais encore le grand public.

Ce qui fit le dynamisme de tous les phénomènes observés à la Salpêtrière est quelque chose de plus profond, de plus vital.

Rappelons l'époque 1875-1880. Les cadres de l'ancienne société et, par conséquent, de l'ancienne morale ne craquent pas encore. Aucune union avouée ne se conçoit sans être reconnue par la loi.

La Salpêtrière devint le cap de toutes les espérances d'amour restées en route ou rebroussant chemin.

L'esprit put un instant, sur cette question de sexualité, se donner le change.

Là, sous prétexte scientifique, la sexualité put donner libre cours à ses fictions, et prétexte, entendez bien, invoqué en toute bonne foi et même sans le savoir.

Je pense qu'aucun des malades, maîtres, étudiants ou visiteurs, qui hantèrent ces lieux ne put un seul moment imaginer qu'il y avait là autre chose que des cas médicaux.

Au fronton du temple, en aucun moment Esculape ne songea à suspendre une lanterne rouge. Les faits sont là : l'iconographie photographique de la Salpêtrière, écrite par deux observateurs consciencieux, Bourneville et Regnard, donne, mieux que les cliniques du superbe

Charcot, un jour *vrai* sur l'hystérie, refuge des amours manquées.

Il y a là une mise à nu de tous les naufrages du cœur et des sens, le cri de révolte du sexe contre la raison. Dans ces salles à l'aspect claustral, une odeur de lubricité louche devait constamment flotter. Autour du lit du sujet, l'assistance attentive attendait la crise; le rut était subintrant dans les esprits.

C'est ainsi que je me figure la Salpêtrière, où pontifiait Charcot au milieu d'une cour d'étudiants et d'une théorie de femmes suggestionnables, amoureuses, comédiennes, nerveuses, menteuses à l'occasion comme le sont les hystériques.

C'est là aussi que j'imagine un étudiant d'esprit vaste, mais aussi, de par ses origines, porté à tout regarder sous le jour sérieux, sous le jour scientifique. Cet étudiant, codifiant sérieusement et scientifiquement les scènes passionnelles de la Salpêtrière, c'est Freud.

Il n'a pas inventé la sexualité, mais elle était inavouée dans tous les cas pathologiques produits à la Salpêtrière. Seul Freud put, avec la gravité et la ponctualité d'un Germanique, relier toutes les actions scabreuses, et proclamer que le vrai sens de ce conflit en apparence scientifique était, en réalité, social.

Avec Freud, le mal, chargé d'oripeaux par une Neurologie qui s'était laissé prendre au piège du suggestionneur suggestionné, fit peau neuve et montra cette fois son sexe à nu.

Un peu trop.

L'hystérique quittait la Salpêtrière et retrouvait le calme du cabinet médical mystérieux, tel un confessionnal.

L'ombre est propice aux amours et aux aveux.

IV

Enfin, cette fois, les psychologues tenaient le mal. Il s'agissait de dérouler l'âme comme un chapelet.

Le mal, tant de fois perdu au cours des siècles sous

les mots et les gestes, se révélait. Œdipe tuait son père et couchait avec sa mère. Phèdre épousait son fils. Les fables antiques d'ineptes devenaient scientifiques. Le mal d'amour, retrouvé, somnolait au fond d'un berceau.

Le médecin, pressant comme un confesseur, organisa des battues dans les souvenirs publiés. Les secrets confiés tissent des fils de sympathie, les péchés avoués sont un plaisir, la phrase scabreuse lâchée enlève un poids et fait jouir.

L'hystérie, ce mal si riche de signes, au temps de Charcot devenait confession, mais *paganisée,* taillée sur les aspirations de l'époque : ce n'était plus la *confession qui pardonne,* mais la *confession qui guérit.*

Tout, même des tumeurs cérébrales vérifiées à l'autopsie, fut psychanalysé, et, tout comme les guérisseurs, on parla surtout de guérisons.

Mais, dans tout cela, où est passée l'hystérie?

Babinsky et ses élèves affirmaient sérieusement qu'elle était morte avec Charcot. On les crut un moment, puis on ne put plus les croire. Le mal d'amour a la vie dure. Où donc avait passé l'hystérie? En vain les médecins la cherchaient : les quelques exemplaires soigneusement cultivés en serre dans les maisons de santé s'étiolaient. Fallait-il donc croire à la mort de l'hystérie?

Médecins, rassurez-vous, l'hystérie n'est pas morte, elle fait simplement une villégiature dans les services de la Chirurgie.

L'hystérie chirurgicale? Mais oui, « l'hystérie, maladie à tout faire ». Aussi bien la médecine que la chirurgie; les anciens le savaient déjà : « Elle prend, disait Sydenham, les formes de toutes les maladies qui affligent les hommes. Elle produit toujours des symptômes propres aux parties du corps qu'elle affecte, et, à moins que le médecin n'ait beaucoup de jugement et de pénétration, il lui arrive souvent d'attribuer les symptômes dont il est témoin à quelque maladie essentielle à la partie affectée et non point à la passion hystérique! »

On pourrait par cette filière faire passer toute la pathologie.

L'hystérie *simule,* disent les médecins. Mais il y a plus; aujourd'hui, elle simule si bien que la voilà dissimulée — dans la salle d'opérations.

Ici, j'insiste : je pense qu'il y a bonne foi réciproque de la part du malade et du chirurgien. L'hystérie n'a fait que s'adapter aux conditions sociales de l'époque.

Face à la douleur, de jour en jour l'esprit chirurgical est de plus en plus en éveil, et un malade qui souffre depuis des années est prêt à tout.

Il y a plus. Aujourd'hui, l'hystérie se déroule rarement avec le cortège dramatique des grandes convulsions; le plus souvent, elle se fixe : le spasme est local.

Et, pour mieux montrer cette adaptation d'un fait ancien aux conceptions modernes, laissons parler Sydenham :

L'hystérie, dit-il, s'empare quelquefois du côlon et des parties situées au-dessous du creux de l'estomac et cause une douleur violente, approchant de la passion iliaque, et un vomissement excessif d'une certaine matière verdâtre, pareille à de la bile porracée et quelquefois d'une couleur tout à fait extraordinaire.

Traduit en langage moderne, c'est l'appendicite.

Et c'est à l'appendicite que le médecin a le devoir de songer quand il est en présence d'un malade pris de vomissements et de douleurs. Mais, dans certains cas : « que le médecin prenne garde d'attribuer les symptômes dont il est témoin à quelque maladie essentielle à la partie affectée! » Car il n'est pas rare que je trouve à ma consultation bon nombre de nerveux opérés antérieurement d'appendicite.

Certes, l'appendicite est fréquente et un nerveux peut, tout comme un autre malade, faire les frais (je parle au sens figuré) d'une appendicite.

Mais essaie-t-on de préciser les signes de cette appendicite antérieure, on apprend que la douleur a souvent été le seul signe avec les nausées et les vomissements; mais ni modification du pouls, ni de la température, et la douleur, si elle est exquise, comme disent les chirur-

giens, n'a jamais eu une localisation bien nette. Certes, je le répète, il faut être prudent et penser d'abord à l'appendicite; mais on ne peut s'empêcher d'être prudent aussi, en présence d'une malade opérée successivement d'une appendicite, d'ulcère à l'estomac, de rein flottant, de rétroversion utérine, etc., et qui continue à souffrir malgré la chirurgie.

Et dans l'arsenal chirurgical, la douleur change de place et aussi d'opération.

La voici au niveau des reins; elle ressemble tout à fait, par sa violence, à un accès de coliques néphrétiques, ou bien c'est une rétention d'urine qui exercera la sagacité de l'urologiste.

On pense à un calcul, à la tuberculose, à la colibacillose; mais qui pense à l'hystérie?

Douleur un peu plus haut, à droite, et c'est le diagnostic de colique hépatique qui est posé, ou bien on met en cause un rein flottant, ou un utérus en rétroversion. Il est d'ailleurs depuis longtemps reconnu que l'hystérie peut prendre le masque de certaines tuberculoses osseuses; certaines douleurs intenses, au niveau des reins ou de la hanche, peuvent faire croire à un mal de Pott ou à une coxalgie.

L'opération guérit quelquefois ces malades, mais combien de nerveux, avant d'aller voir le neurologue ou le charlatan, ont passé cinq ou six fois par la salle de chirurgie!

Et c'est ici que s'aperçoit le côté social de la question.

Socialement, la chirurgie a du prestige, le chirurgien est vedette, tout comme : toréadors, députés, aviateurs.

Le chirurgien fait partie de la série des personnes qui reçoivent d'enflammées déclarations érotomaniaques. Ici, l'Amour se camoufle en « *confiance* ». Confiance, grossie de boutiques en boutiques, où la voisine répète à sa voisine que la voisine s'est fait opérer, et que la chirurgie a fait décidément d'immenses progrès.

Alors, pour ceux qui souffrent, pour ceux lassés de trop de remèdes, la solution chirurgicale apparaît comme une étoile. Il y a plus encore, le danger chirurgical est

pour l'hystérique une douce tentation. Comment résister au bistouri?

Mais le chirurgien, lui, pense d'abord à la chirurgie. L'hystérie est si rare! « L'hystérie n'existe plus », depuis Charcot.

Et le chirurgien a cent fois raison; mieux vaut opérer un hystérique pour rien que d'accuser de névropathie un malade atteint de perforation intestinale.

Hystérie chirurgicale; hystérie médicale aussi, mais les médecins n'y pensent plus guère; toux hystérique; les phtisiologues (sauf quelques-uns qui y reviennent) ne peuvent croire qu'en présence de la toux, de crachements de sang, le bacille de Koch ne soit pas sous roche.

Il y aurait beaucoup à dire sur ces rapports de l'hystérie et de la tuberculose, et en particulier certaines manifestations nerveuses (hystérie et neurasthénie) paraissent être des formes de résistance à l'infection tuberculeuse. Hystérie chez le tuberculeux? Action hystérogène de la tuberculose? Agit-elle seulement par excitation sexuelle? Le tuberculeux, Juif errant de l'Amour, emporte son cœur dans sa valise.

Problème complexe, un des aspects du mal d'amour et de ses causes.

V

Démocrite avance, dans sa lettre à Hippocrate, que : « La matrice est la source de six cents maladies différentes et d'une quantité innombrable de calamités. »

A plus de deux millénaires de distance, l'affirmation de Démocrite paraît toujours vraie. Vraie, à condition que l'on redonne à la matrice la signification générale donnée par les anciens, à condition qu'on considère la matrice comme le sens génésico-générateur, en somme le sens vital par excellence. C'est ainsi que les anciens médecins le concevaient.

Hippocrate, Gallien, Arétée, Fernel, Duret, Montanus, Mercurialis, Jean Heurnius, Frédéric Hoffman, Sydenham, pensaient ainsi.

Du nom général d'hystérie (hystérie, on le sait, veut dire en grec utérus) ils avaient défini une affection spasmodico-convulsive nerveuse, causée, disaient-ils, « par une stagnation ou une corruption de lymphe ou de sang dans les vaisseaux de l'utérus, laquelle, au moyen des nerfs et de l'os sacrum, des reins et de la moelle épinière, influe sur toutes les parties nerveuses du corps ». Traduit en terminologie moderne, on voit là, clairement indiqué, tout le système végétatif du petit bassin, et les considérations *nouvelles* sur le système sympathique.

Mais, pour les anciens, l'affection touchait uniquement la femme, *l'utérus*.

S'il faut en croire Platon, ils ne faisaient pas de distinction entre l'utérus et la sexualité.

Ainsi, dans le *Timée*, Platon, parlant de l'utérus, dit :

L'utérus est un animal qui désire ardemment engendrer des enfants. Lorsqu'il reste longtemps stérile après l'époque de la puberté, il a peine à le supporter, il s'indigne, il parcourt tout le corps, obstruant les issues de l'air, arrêtant la respiration, jetant dans les dangers extrêmes et occasionnant diverses maladies.

Aussi, pendant des siècles, l'hystérie eut-elle mauvaise réputation. Les manifestations hystériques passent pour provenir de la débauche et des débordements de la vie sexuelle.

Les médecins essayèrent en vain de détruire cette idée. Elle persiste encore dans le langage populaire : un hystérique est un excité sexuel.

En partie, c'est vrai; mais la question est plus complexe, et, dès le VIe siècle, Hélios fait remarquer que l'hystérie affecte non seulement l'utérus, mais aussi et surtout le cerveau.

La question oscille entre ces deux pôles : sexe — cerveau, et, depuis Hélios, on n'est pas parvenu encore à la résoudre.

Et je ne parle ici que des théories qui ont attribué à l'hystérie une cause « sexuelle ». Quant aux autres! « De rares nageurs », disait Virgile. Pierre Janet surnage en

attribuant l'hystérie à l'affaiblissement de la synthèse psychologique.

Pawlov, récemment, a repris cette idée à la lumière des réflexes conditionnels; mais ceci ne nous explique pas pourquoi ce défaut de synthèse.

L'efficacité réflexogène de Pawlov et de ses disciples fait ici figure de « vertu dormitive », et je ne peux m'empêcher de souligner, en passant, combien la littérature est dangereuse en médecine.

Les littérateurs dansent sur les mots, mais les savants s'accrochent après, comme à la bouée de sauvetage.

Que de théories scientifiques firent ainsi naufrage sur un mot!

Langage physico-chimique. — Le neurone est à la fois un cliché, un accumulateur et un appareil de phosphorescence.

Voici le langage judiciaire : Pawlov, dans un essai d'une interprétation physiologique de l'hystérie, dit :

...A l'heure actuelle, je me représente l'ensemble de l'activité nerveuse supérieure de la façon suivante : chez les animaux supérieurs, l'homme y compris, la *première instance* des relations complexes avec le milieu est constituée par les centres sous-corticaux, centres des réflexes inconditionnés, d'où orientation très limitée dans le milieu... Cette orientation s'élargit avec la *deuxième instance,* les hémisphères cérébraux moins les lobes frontaux... Chez l'homme, dans les lobes frontaux *apparaît un autre système de signalisation...* Qui crée l'*adaptation suprême* de l'homme à la science...

Ce système de signalisation qui crée l'adaptation suprême, c'est sans doute un *Conseil d'Etat;* dommage que Pawlov n'ait pas poursuivi jusque-là sa comparaison.

Langage historique. — Pour Binet-Sanglé, je crois, l'hystérie n'est plus « une nation fortement organisée », mais « un groupement instable de petits Etats indépendants, rappelant l'Italie du treizième siècle », comme si les organismes et les sociétés obéissaient aux mêmes lois de décadence.

Ceci me remet en mémoire la réciproque chère à certains sociologues, où la Société est un organisme parfait ayant même ses glandes sudoripares, les gendarmes.

Enfin, la *politique* elle-même prêtera à l'hystérie une définition :

Dans cet état socialiste qu'est le cerveau, tout le monde travaille, mais aussi tout le monde se repose, et il n'y a jamais qu'un petit nombre d'équipes sur le chantier.

A ce petit jeu, toute la classification positiviste des sciences pourrait y passer. Dommage que les savants n'aient pas employé le langage religieux, car là ils eussent eu avec *l'extase* une excellente définition analogique.

Mais, fermée cette petite parenthèse philologique, on revient au VIe siècle et nous redisons avec Hélios que l'hystérie affecte non seulement l'utérus, mais encore le cerveau.

Après tout cela, je n'aurai pas la vanité d'avancer une théorie après tant d'autres.

Essayons simplement d'affronter les faits et de poser les problèmes.

Pierre Janet et Pawlov prouvent, l'un psychologiquement, l'autre expérimentalement, qu'il y a dans l'hystérie *défaut de Synthèse psychique.*

Ils font en quelque sorte un relevé topographique. Le mal, ont-ils l'air de dire, — si mal il y a, — provient de ce que la zone corticale du cerveau s'endort par places, alors que fonctionnent seuls les centres sous-corticaux, les noyaux gris centraux.

Problème de localisation.

Problème du sommeil, problème de l'instinct.

Les reptiles et oiseaux, constatons-le, qui ont un développement considérable des corps opto-striés contrastant avec l'état rudimentaire du cortex, ont un instinct dont on décrit les *merveilles,* et aussi s'hypnotisent bien.

Ceci prouve que, dans nos actes, la conscience joue un rôle de luxe. L'élaboration d'un acte n'a pas besoin d'être consciente, d'être conditionnée, pour parler comme

Pawlov, pour être plus parfaite. D'ailleurs, tout acte créateur paraît plus du domaine de l'instinct que du domaine du raisonnement.

Admettons ce défaut de synthèse. Mais pourquoi ? Pierre Janet dit : « Faiblesse du système nerveux. »

Faiblesse n'explique rien, et d'ailleurs je n'y crois guère, car les hystériques sont souvent remarquables au point de vue affaires, et prouvent même une vitalité exceptionnelle; c'est pourquoi il faut à cette question, qui a situé le problème dans le cerveau, joindre la question sexuelle.

Mais le mal d'amour n'est pas une simple carence sexuelle. La liberté sexuelle, l'amour libre, ne suffit pas à faire disparaître les troubles hystériques; plus, quelquefois ces troubles augmentent en raison des excès mêmes.

Freud se tire assez bien du problème par ses théories métaphoriques. « Les crises hystériques, dit-il, traduisent d'une façon camouflée des scènes érotiques. »

Mais Freud, lui, ne se laisse pas prendre au piège comme beaucoup de ses élèves; il sait que « personne ne peut enlever à la fonction sexuelle un caractère organique ».

Il dit aussi avec beaucoup de perspicacité :

L'édifice théorique de la psychanalyse n'est en réalité qu'une super-structure que nous devons asseoir sur la base organique. Cela ne nous est pas encore paru possible.

Mais là aussi, prenez garde aux métaphores. Et la *sublimation sexuelle* n'est que la traduction imagée d'un fait d'observation.

Oui, sexe, cerveau; sexualité cérébrale. Mais il est vain de les opposer, comme il est vain d'opposer l'organique au fonctionnel, l'esprit à la matière, l'écorce cérébrale aux noyaux gris centraux. Et sur ce point il est prudent de dire avec Hegel :

Chaque partie de l'organisme est dans un état d'hostilité vis-à-vis des autres, et ne se conserve qu'à leurs dépens en se livrant en même temps à elles.

Il est vain de les opposer, car, comme dit encore Hegel :

Dans la sphère de l'animalité, les parties génitales exercent une fonction plus haute que le cerveau et le cœur lui-même, et tendent de plus près à la pensée et à l'esprit en ce qu'elles sont les instruments de la génération.

Oui, tout notre être, tous nos tissus, toutes nos cellules, sont sexualisés.

Pourquoi cette action sexuelle se fixe-t-elle plus sur les centres sous-corticaux? Imagination et sexualité sont deux caractères concordants, comme mysticisme et érotisme vont ensemble.

Mais constater le problème n'est pas le résoudre.

Et du Vivier a bien situé le problème en disant que l'hystérie se voit surtout chez les filles « vouées à une continence ou à une virginité que ne partage pas leur esprit ».

Là est la cause du mal d'amour.

Pourquoi un amour romanesque, une satisfaction mentale, une illusion, paraissent-ils apporter le calme dans ce corps prêt à toutes les frénésies?

Comment l'impulsion sexuelle se cérébralisera-t-elle? Comment s'opérera cette mutation, cette transformation, — ce transfert, comme dit Freud?

L'esprit qui se pose sur un personnage réel, ou sur une idée religieuse, peut apaiser le mal d'amour.

C'est poser ici tout le problème amoureux.

Les troubles hystéroïdes ne naissent que lorsqu'il y a *insatisfaction*. Mais cette insatisfaction n'est pas purement physique, elle est intellectuelle ou imaginative.

Mais ce n'est là qu'une apparence, car la sexualité émane, irradie autour de l'individu. Un peu d'observation suffit pour en prouver le fait : la sexualité sort par tous les pores de l'individu. Qu'on explique les faits d'une façon ou d'une autre, il y a *action de présence*.

On serait tenté de dire que c'est un problème glandulaire; c'est vrai, mais qu'on ne se laisse pas prendre au mirage. La physiologie, dans ce domaine, chaque jour

précise des mécanismes, l'ovaire et l'hypophyse et la thyroïde jouant leur rôle.

Mais si le problème est glandulaire, il est aussi tissulaire et aussi humoral. En réalité, c'est le problème de l'organisme tout entier.

Action de présence : tous les problèmes de l'Amour, de deux sexualités et aussi de deux intelligences qui s'affrontent.

L'intelligence conditionne une forte sexualité, mais l'intelligence est attirée par une sexualité instinctive; réciproquement l'être nature, l'être qui n'est que mâle ou que femelle, a pour attraction l'intelligence.

Les problèmes d'amour seront des problèmes de domination de l'intelligence sur la sexualité, ou de la sexualité sur l'intelligence.

Sera-ce l'esprit ou le sexe qui aura le dernier mot?

Le plus souvent l'intelligence est vaincue par une sexualité plus forte. La vie amoureuse de Baudelaire démontre ce tragique conflit, mais Baudelaire ne fut vaincu dans ce conflit que parce qu'il ne trouva pas l'amour qu'aurait pu partager son esprit.

Il faut hausser le problème à la métaphysique, qui absorbe la physiologie. Eh oui!

Le problème de l'Ange et de la Bête : l'Esprit domine la Chair. A la lueur de ce conflit, la chasteté s'éclaire, et aussi l'Extase.

Mais nous voyons que le problème que vous avez supposé dû à une action de présence devient action de l'être sur lui-même. Induction réciproque de la cérébralité sur la sexualité.

Influence d'un être sur un autre, influence de l'être sur lui-même; il y a un mot pour désigner cela : Magie.

La magie est le rapport existant sans médiation entre deux êtres, ou d'un être sur lui-même.

Depuis des siècles la Magie essaie, pour ou contre l'Amour, ses remèdes.

La Magie physiologique de demain guérira-t-elle du mal d'Amour?

ÉMILE MALESPINE.

A PROPOS DE POULES

—

Le père Mouilletôt était un homme fort, vigoureux, quoique le givre lui moussât fortement aux tempes, haut de taille, large d'épaules, le front bas, mangé d'une végétation rude servant de visière naturelle à des yeux bleus, petits et pleins d'ingénuité. Une large moustache grise, à l'ancienne mode, mettait un accent circonflexe qui voulait être énergique sur une bouche de vieux brave homme. Il marchait les bras ballants, légèrement penché en avant, avec une allure gauche et un curieux balancement qui trahissaient une origine indiscutablement paysanne. Le père Mouilletôt parlait rarement et peu à la fois. Il semblait qu'il épuisât d'un coup toutes les réserves de sa pensée et que celles-ci ne se reconstituassent qu'avec une lenteur désespérante. En tout cas, il faut reconnaître que, à l'inverse de bon nombre de ses contemporains, Mouilletôt, n'ayant rien à dire, avait le mérite de se taire.

Depuis quelques semaines cet homme de bien avait pris sa retraite. Pendant plus de quarante années, il avait sillonné paisiblement les rues de Paris et de sa banlieue en qualité de camionneur. Un beau jour, il en eut assez et décida de rendre son fouet. Comme il avait eu la sagesse de flairer de loin avec suspicion, et sans jamais vouloir y toucher, les « placements de père de famille », il possédait quelque bien avec lequel il put acheter un coin de terre à la campagne et faire construire un étroit placard qui suffisait à ses besoins. Il avait même eu cette chance de ne pas connaître les affres qui tenaillent généralement les aspirants propriétaires, qui soupèsent avec âpreté les mérites comparés de telle ou telle province, balancent, discutent dans la fièvre, sans

pouvoir se décider. Mouilletôt, lui, sut tout de suite et sans hésitation ce qu'il devait faire. Certes, l'appel de sa race l'inclinait vers la Normandie — car Mouilletôt était né, il y avait longtemps, quelque part du côté d'Avranches, — mais il avait eu le plaisir d'épouser une Tourangelle. Ce fut donc sur les bords de la Loire qu'il s'en fut planter sans hâte les piquets de sa tente, briques et ardoises.



Le terrain sur lequel il jeta son dévolu s'étendait tout en longueur, pincé entre un chemin vicinal toujours boueux et la ligne du P.-O. Ce voisinage plutôt bruyant avait été, au moment de l'achat, la cause de bien des tergiversations, discussions et hésitations, surtout de la part de la mère Mouilletôt. Elle craignait le bruit, la poussière, la fumée quand le vent porterait vers la maison, et qui salirait le linge quand il serait à sécher sur la haie. Mouilletôt, personnellement, n'avait pas d'objections aussi positives. Ce ne serait pas lui qui aurait à relaver les draps quand ils seraient charbonneux, n'est-ce pas? De plus, il dormait comme un rocher de Cancale, aussi les criailleries des trains de nuit ne le préoccupaient-elles pas. En fin de compte, une considération d'ordre purement budgétaire emporta la décision: le terrain était bon marché, précisément à cause du voisinage du chemin de fer.

Dans son enclos Mouilletôt avait travaillé dur, beaucoup plus que lorsqu'il était employé chez les autres, mais il ne s'en plaignit pas, car à ce signe il voyait bien qu'il était libre. Dès le lever du jour il grattait, bêchait, défonçait, traçait des allées, brûlait des herbes et ne rentrait qu'à la nuit noire. Mais aussi, grâce à cet effort obstiné, la petite maison, qui s'élevait dans l'angle le plus éloigné de la fumée généreusement dispensée par les courts tuyaux des Compound à grande vitesse, put ouvrir bientôt tout grands des yeux émerveillés, bordés de persiennes fraîchement maquillées de bleu tendre, sur la perspective d'un jardin où déjà un duvet pâle moussait au ras des mottes brunes.

Quand il eut encore planté çà et là quelques baliveaux, de qui les troncs avaient toute la sveltesse du manche de son ancien fouet, le père Mouilletôt passa en revue son domaine et convint avec lui-même « qu'il jetait un certain jus ». Toutefois, quelque chose lui manquait encore : un poulailler et un clapier. Après avoir médité sur le choix d'un emplacement, consulté la course du soleil et considéré le tort qu'un voisinage animal pourrait éventuellement causer à un carré de haricots, il fut quérir quelques brouettées de briques, flanquées d'un sac de ciment.

Ce fut au bout du potager, tout contre le talus du chemin de fer, qu'il édifia de ses propres mains quelques alvéoles pour lapins et une sorte de blockhaus à usage de poules. Ce n'était peut-être pas très bien fait, car le bonhomme n'était pas maçon, mais c'était d'aspect curieux et, en tout cas, solidement construit. Quatre piquets et quelques mètres de grillage complétèrent l'installation.

Quand il eut peuplé à son gré ce zoo au petit pied, le père Mouilletôt se sentit parfaitement heureux. Chaque jour sa femme et lui, en mangeant les produits de « la ferme », — ainsi avaient-ils nommé leur installation, d'abord à titre de plaisanterie, ensuite le plus sérieusement du monde, — se félicitaient d'avoir quitté Paris et ses squares si peu productifs. Hélas! le Destin a horreur des gens parfaitement heureux...



Certain jour que Mouilletôt portait un chou, gravement entamé par les chenilles, aux lapins qui l'achèveraient, il aperçut un chef d'équipe de la Cie du P.-O. qui le regardait curieusement, debout sur le ballast de l'autre côté des fils de commandes sémaphoriques.

— Salut! dit l'homme.

— Salut! répondit Mouilletôt.

— C'est à toi, c'poulailler-là?

Un instant, la surprise cloua Mouilletôt contre le grillage. Puis il eut l'impression bien nette d'une incon-

gruité, d'une plaisanterie de mauvais goût, voire d'une offense. Dame! on est propriétaire ou on ne l'est pas. Aussi, est-ce d'un ton moins qu'aimable qu'il répondit:

— A qui qu'tu voudrais qu'ça soye?

— J'veux dire : c'est toi qui l'as construit là?

— Et alors? grogna Mouilletôt méfiant.

— Oh! rien, mon vieux, rien de rien. — Puis, après un temps, l'homme ajouta : « T'as pas eu trop d'mal à obtenir l'autorisation? »

A ce mot, Mouilletôt ouvrit des yeux tout ronds et marmonna :

— L'autorisation ed'quoi?

— Ben, d'construire ici, que j'te dis.

L'idée d'avoir à demander une autorisation quelconque pour construire chez lui parut si bouffonne au père Mouilletôt qu'il se mit à rire avec des explosions comparables à celles d'un moteur Diesel en pleine action. Surpris, le chef d'équipe le regardait. Enfin, le « fermier » put articuler:

— Et à qui, selon toi, qu'il aurait fallu demander une perm' ?

— A la Compagnie, donc!

— A cause?

— A cause que c'est comme ça, et pour de plus huppés que toi encore, mon vieux, reprit l'homme, vexé par l'air narquois de l'éleveur de poules.

Le ton fit réfléchir Mouilletôt. Un sûr instinct lui révéla une menace, celle d'un danger encore vague, lointain. Comme un vieux blaireau surpris par un chien au bord de son terrier, il fit tête, et c'est avec un coup d'œil mauvais qu'il répondit:

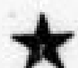
— Çui-là qui m'empêchera d'construire sur ma terre si ça m'chante, il est pas 'core né, t'entends?

L'interpellé haussa les épaules et répondit, en s'éloignant le long du mince sentier, envahi par le ballast, qui bordait la voie :

— Moi, tu sais, c'que j'en disais... Mais guette voir un peu la suite de la suite à la suite.

Ce soir-là, Mouilletôt mangea la soupe sans entrain.

Il avait beau tourner et retourner la question dans tous les sens, il n'arrivait pas à se faire une idée bien nette de ce qui pouvait lui arriver. On ne peut pourtant pas empêcher un homme de construire chez lui, pas vrai? Il finit par se tranquilliser avec cette idée forte. Toutefois, le surlendemain, il surprit encore deux employés de la Compagnie en contemplation devant sa basse-cour. Comme ils restèrent sur le ballast et ne lui adressèrent pas la parole, le père Mouilletôt se tint coi, mais sa méfiance resta éveillée.



Des jours passèrent. Ne voyant rien arriver d'anormal, le vieil homme se rassura peu à peu, puis oublia. Un matin, tandis qu'il bêchait paisiblement son jardin, il s'entendit héler par-dessus la clôture :

— Monsieur Mouilletôt, s'il vous plaît?

Lentement celui-ci se redressa et répondit :

— C'est moi.

— Pourrais-je avoir quelques instants d'entretien avec vous?

Méthodiquement Mouilletôt examina son interpellateur, puis, enfonçant d'un grand coup sa bêche dans la terre, il répondit simplement :

— Ben, entrez, en c' cas.

Appuyé sur le manche de son outil, il regarda le visiteur pousser la barrière et remonter l'étroite allée. C'était un homme entre deux âges, correctement vêtu, et qui prenait grand soin, en marchant, d'éviter les flaques d'eau et les bavures boueuses des planches labourées de frais. Ce dernier détail parut tout à fait symptomatique à Mouilletôt, qui pensa : « C'est un monsieur...» Et dans ce mot il mettait une certaine considération pour ce raffinement qui marquait une essence inconpestablement supérieure, et, en même temps, il joignait à cette appréciation un mépris certain pour celui qui avait du temps à perdre à de pareilles fariboles.

Fort civilement, le « monsieur » salua et prit la parole en ces termes :

— Je suis inspecteur à la Compagnie d'Orléans, monsieur, et délégué par la Direction des Services de l'Exploitation pour examiner avec vous la question de la petite construction que vous auriez édifiée, paraît-il, au mépris des règlements en la matière.

Ici, le monsieur fit entendre un petit rire indulgent, qu'il accompagna d'un geste de discret apaisement, laissant comprendre qu'il consentait bien volontiers, et jusqu'à plus ample informé, le bénéfice du doute au délinquant. Puis, tirant de sa poche plusieurs feuillets de papier couverts d'une écriture serrée, dûment paraphés et nantis de cachets bleus et violets, il reprit :

— Voici le rapport qui nous a été adressé par la Direction de la Voie... Il concerne... euh!... une construction... voyons, voyons... Ah! voici : ...une construction paraissant destinée à abriter des animaux dits de bassecour. Est-ce exact?

Le père Mouilletôt n'avait pas fait un mouvement et restait les yeux fixés sur la poignée de papiers qui sautillaient d'un air engageant dans la main prévenante du monsieur. Surpris de ce silence, celui-ci répéta sa question. Alors, Mouilletôt leva vers son interlocuteur un regard lent, qu'il accompagna de ces mots:

— Quoi donc qu'est exact ? Qu'c'est un poulailler ?

Et pointant son pouce par-dessus son épaule dans la direction de l'enclos où les volailles s'égosillaient, il ajouta : « Ça s'entend, tout d'même. »

— Ah! dit le monsieur en jetant un rapide coup d'œil, c'est là le corps du délit? Eh bien, si nous allions le voir de plus près? Qu'en diriez-vous?

Le père Mouilletôt n'en disait positivement rien. Les bonnes manières n'avaient jamais été son fait et, de plus, ce monsieur si poli l'impressionnait considérablement. L'un suivant l'autre, ils se mirent en route et s'arrêtèrent près du blockhaus, que l'inspecteur examina d'un air bienveillant. Sans mot dire, il prit quelques mesures, vérifia un alignement et inscrivit des chiffres mystérieux dans la marge de son rapport. Mouilletôt avait suivi son manège avec une attention soute-

nue. Le sans-gêne de cet inconnu, opérant chez lui comme en pays conquis, le mettait lentement, ainsi qu'il faisait tout, hors de lui.

— Alors, dit-il enfin, à quoi ça va-t-il mener, toutes vos manigances?... Et puis, qu'est-ce que vous voulez, d'abord?

Pliant méthodiquement ses papiers, M. l'Inspecteur répondit avec la plus parfaite bonne grâce:

— Je suis venu, je crois vous l'avoir déjà dit, cher monsieur Mouilletôt, pour constater officiellement, au nom de ma Compagnie, que vous avez réellement construit ces petits bâtiments sur votre propriété.

— Ça, par exemple, c't'un peu raide ! cria Mouilletôt. Alors, on n'peut pas construire un poulailler et des cabanes à lapins chez soi, sans qu'vous veniez fourrer vot' nez d'dans ?

Un mince sourire coupa pour une seconde la figure de M. l'Inspecteur, tandis qu'il soulignait sa réponse du même petit geste de protestation indulgente et polie que tout à l'heure :

— Soyez certain, cher monsieur, dit-il, que je n'en ai nullement l'intention.

Après une pose, il ajouta, guilleret : « Vous ne saviez donc pas que vous n'aviez pas le droit de construire ici ? »

Dans un rugissement, l'âme ulcérée de Mouilletôt éclata :

— Je n'peux point construire icite si c'est mon idée? Répétez-le un peu, pour voir?

Devant l'attitude menaçante du vieil homme, M. l'Inspecteur fit rapidement deux pas en arrière et dit, d'un air suprêmement conciliant:

— J'étais bien sûr que vous aviez péché par ignorance plutôt que par mauvaise intention... Alors, vraiment, vous ne saviez pas?... Curieux, tout de même, comme les acheteurs sont légers. Vous auriez dû noter cela chez le notaire, voyons! — Lardant successivement tous les coins de la propriété de grands gestes du bras droit : — Vous avez le droit de construire là, et là, et là,

bref, partout, excepté ici — et fermement le talon de M. l'Inspecteur frappait le sol, — parce que cette zone, dans sa mitoyenneté au réseau, est frappée d'une servitude « non ædificandi », vous comprenez? « non æ-di-fi-can-di »... ne devant pas être construit? Vous y êtes?... — Et, devant l'œil rond et embué d'incompréhension que le père Mouilletôt empruntait à ce moment aux gallinacés voisins, M. l'Inspecteur ajouta, en frottant joyeusement ses mains — : Eh! eh! Servitude et grandeur des réseaux, cher monsieur, si j'ose dire... Mais je m'égare. J'étais chargé de constater la matérialité d'un fait, — c'est fait. Mes civilités, cher monsieur, mes civilités!

Sans plus se soucier de la crotte, défavorablement impressionné qu'il était par le visage borné qu'il voyait se congestionner lentement devant lui, M. l'Inspecteur filait bon train vers la sortie. Eperdu, Mouilletôt s'élança derrière lui, criant de toutes ses forces:

— Hé! là-bas? Hé! là-bas?... Mais arrêtez donc, bonsoir de sort!

Arrêter? Ah! bien oui! M. l'Inspecteur redoublait d'efforts pour sortir vainqueur de ce match-poursuite, dans lequel les deux champions patinaient et dérapaient à qui mieux mieux dans l'argile gluante du sentier. Toutefois, quand il sentit entre le délinquant et lui l'obstacle du portillon dont il serrait vigoureusement les montants, M. l'Inspecteur fit face à l'ennemi. Celui-ci le regardait, de l'air indécis d'un taureau qui se demande positivement s'il va charger. Après une longue minute de silence, Mouilletôt demanda:

— C'est pas tout ça. C'est très gentil de venir chez les gens leur raconter des histoires à faire baver un hareng saur, mais à quoi qu'ça mène, au bout du compte?

— A quoi cela doit-il mener, monsieur? dit l'inspecteur, d'un ton glacé. A ceci, que je condescends à vous communiquer à titre purement indicatif, notez-le : à l'établissement d'un rapport.

— Un rapport? — La tête de Mouilletôt travaillait ferme à ce moment. — Qué'que chose comme une contra-

vention, comme j'en ai eu dans l'temps à Paris avec mon camion?

— Du tout, monsieur, du tout. Ce rapport est destiné à éclairer la religion de ma Compagnie sur votre cas...

— A quoi?... interrompit Mouilletôt, stupide.

— ...et j'ose dire, continua sévèrement l'inspecteur, qu'avec l'attitude peu conciliante et, pour tout dire, agressive, que vous croyez devoir adopter, votre affaire me paraît en bien mauvaise voie, sans jeu de mots, je vous prie.

— Mon affaire? Mais quelle affaire, tonnerre de...? J'vous connais seulement pas, moi, vous qui v'nez chez moi histoire d'embêter mes poules et d'ficher la cerise aux lapins!

— Vous apprendrez à nous connaître, monsieur Mouilletôt, soyez tranquille, mais ce n'est pas à moi à vous répondre. — Et sèchement l'inspecteur conclut : — Je représente uniquement les Services de l'Exploitation, qui ont été saisis par ceux de la Voie, et je dois passer l'affaire — d'un air menaçant — votre affaire ! au Service du Contentieux, qui seul a qualité pour instruire votre cas et vous mettre en présence de vos responsabilités, qui sont lourdes, croyez-moi... Et maintenant, serviteur!

Mouilletôt suivit des yeux un certain temps la démarche sautillante de l'inspecteur, puis il s'en fut à pas lents vers la maison, où la mère Mouilletôt l'accueillit par ces mots, empreints de la plus vive curiosité :

— Qué qu't'avais donc à courir comme ça, comme un dératé, après c'monsieur qu'avait l'air si bien?

Mouilletôt demeurant sans répondre, les sourcils froncés dans un effort de réflexion manifestement épuisant, la bonne femme reprit, inquiète:

— Ah çà! répondras-tu un jour? Quoi donc qu'y t'arrive?... C'est'y qu't'as avalé ta langue?

L'œil de Mouilletôt se leva enfin, tandis qu'il disait pesamment:

— M'a dit qu'on en veut aux poules, c'monsieur, v'là c' qu'y a.

D'émotion, la mère Mouilletôt lâcha sa cuiller à pot, qu'elle rattrapa au vol, d'ailleurs.

— Aux poules? Mais qui qui leur z'en veut, à ces bêtes?... Qui donc?

— Hé! je l'sais-t'y, moi! dit Mouilletôt avec un grand geste de découragement.

Et avec un nouvel effort qui lui gonflait les veines du front, il ajouta: « C't'un nommé Edi... ou Candi, à c'que j'comprends, qu'a défendu d'construire par là pour des poules.

Stupide, la mère Mouilletôt écoutait, les mains entortillées dans un pan de son tablier, avec lequel elle les séchait. Enfin, elle prononça, suffoquée :

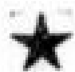
— En quoi qu'ça l'regarde, celui-là?... Depuis quand qu'on peut pas faire c' qu'on veut chez soi?

— Qué qu'tu veux, ma pauv' vieille, moi j'te dis c' qu'y m'a dit. Même qu'y paraît qu'ça va barder!

— Barder! — Le ton de la mère Mouilletôt s'élançait sans effort jusqu'au registre du glapissement. — Barder! Ben, faudrait p't'être voir tout d'même. N'en v'là des histoires, à présent! Et tu vas t'laisser faire, toi, un gars Mouilletôt?

— Mais...

— Ah! ben vrai, j'l'aurais jamais cru!... Eh bien, sais-tu? T'es pas digne de manger leurs œufs, si t'es pas f... d'les défendre, tes poules!



La vie continua cahin-caha, égayée par une correspondance régulière émanant du Contentieux de la Compagnie, qui réclamait des précisions, suggérait des solutions, faisait appel aux bons sentiments du délinquant pour une solution amiable, puis brandissait la Loi, toute la Loi, rien que la Loi. La sueur aux tempes, Mouilletôt prenait son bain de procédure, lisait, relisait, épelait, suivant les lettres une à une, de son index à l'ongle noir et crénelé, crainte d'en perdre une par malheur. Hargneuse, la mère Mouilletôt répétait toutes les trente secondes :

— Quoi qu'y disent?... Quoi qu'y disent?... Quoi qu'y disent?

A la fin, avec un regard dans lequel se peignait sa poignante torture, Mouilletôt avouait:

— J'comprends rien de rien à rien!... Non, ma parole, j'comprends rien!

— Si c'est pas malheureux! Allons, passe-moi ça.

Et, essuyant soigneusement ses mains avant de toucher aux papiers sacrés, calant sur ses oreilles les branches en fer, — dont l'une était bonnement réparée avec une allumette en guise d'attelle, — de lunettes antédiluviennes, la bonne femme se penchait à son tour, religieusement, pour déchiffrer la parole écrite.

Bientôt, aux badinages de la porte, succéda la première lettre recommandée, « avec accusé de réception », comme le fit remarquer jovialement le vieux facteur. Pour cette première fois, Mouilletôt ne broncha pas, mais quand le postier se présenta de nouveau, son carnet d'émargement à la main, le destinataire récalcitrant refoula sans ménagements l'homme et son grimoire à la rue. Manifestement, les choses se gâtaient. Magnanime, la Compagnie tenta un dernier effort. Elle délégua un nouvel inspecteur du Contentieux, cette fois-ci, et que l'on eut soin de choisir parmi les plus robustes du service, car le père Mouilletôt jouissait maintenant d'une réputation détestable dans les sphères administratives.

La même scène que précédemment se reproduisit, à cela près que le contrevenant défendit sauvagement sa porte et refusa tout net d'ouvrir. De guerre lasse, l'inspecteur dut entamer par-dessus la barrière une conversation qui se réduisit, d'ailleurs, à un monologue, le père Mouilletôt se retranchant obstinément derrière cette réponse unique :

— J'suis ben libre de faire c'que j'veux chez moi, tout d'même, j'suis ben libre...

En vain le parlementaire fit-il valoir que la Compagnie était la première à regretter cet incident, mais qu'elle était liée par des règlements formels, qu'elle ne

pouvait laisser se créer un précédent susceptible de lui être opposé plus tard, que, de plus, cette servitude figurait en toutes lettres dans l'acte d'achat du terrain, etc., — rien n'y fit. Malgré ses louables efforts, l'inspecteur ne put tirer de son interlocuteur rien d'autre que l'affirmation mécanique et solennelle d'une liberté totale et définitive, affirmation complétée périodiquement par une offre de lâcher le chien. Finalement, il dut s'en retourner bredouille, poursuivi par le regard soupçonneux et buté du vieil homme.



Pendant quelques semaines régna un silence de mort. Le père Mouilletôt se félicitait d'avoir su intimider l'ennemi et se complimentait d'avoir déployé une si haute fermeté. Il tapait du pied d'un air conquérant, clignait de l'œil et ricanait avec ostentation en présence de la mère Mouilletôt, qui le guignait de coin avec des mines de vieille chatte attendrie.

Un après-midi d'hiver, tandis que, la nuit tombée, les deux braves gens bricolaient dans leur cuisine, la sonnette du portillon s'agita d'un air impérieux. Surpris, Mouilletôt regarda sa femme, qui s'était arrêtée, une main en l'air.

— Qui donc qui peut sonner comme ça, à c't'heure-ci?

— Va voir, dit-elle courageusement.

Lentement Mouilletôt s'en fut ouvrir la porte et cria:

— Qui est là?

— Les gendarmes!

Cette réponse fut soulignée par un bruit de gourmettes secouées, tandis que le choc d'un fer piquait l'ombre d'une étincelle fugitive. Instinctivement, Mouilletôt avait fait un pas en arrière, car le peuple, quand il n'en a pas besoin pour chercher noise à son voisin, tient la maréchaussée en suspicion certaine, quand ce n'est pas en abomination noire. A mi-voix, la mère Mouilletôt s'exclama avec angoisse:

— Jésus, mon Dieu! V'là les gendarmes, à présent...

Tu n'l'as pourtant pas tué, au moins, c'pauv' monsieur-là, l'autre jour?

Mouilletôt haussa les épaules et, perplexe, resta à se balancer d'un pied sur l'autre. Une violente secousse, imprimée à la barrière, le rappela au sentiment de la réalité, tandis qu'une voix impérieuse lançait au dehors :

— Eh bien? Est-ce pour aujourd'hui ou pour demain que vous vous déciderez à ouvrir?

— Voilà! Voilà! J'cherche une lanterne pour vous éclairer.

Dans la nuit, le chien s'étranglait de rage.

Dans la cuisine, les gendarmes pénétrèrent à la suite du père Mouilletôt. Le brigadier lança courtoisement un « Bonsoir la compagnie! » qui donna des souleurs au chat, endormi dans le panier à bois. Ce devoir de civilité accompli, ce militaire tira de sa sacoche un document qu'il compulsa soigneusement avant de demander:

— Le sieur Mouilletôt?

— C'est moi.

— Mouilletôt, Jules, Hyacinthe, Honoré, c'est bien ça?

— C'est bien ça.

— Donc, pas d'erreur sur la personne. Bon! — Mouilletôt se sentait tourner doucement au vert olive. — Je suis chargé de faire une enquête à propos de poules, de poules que vous élèveriez obstinément sur la voie du chemin de fer. Reconnaissez-vous la matérialité des faits?

De stupeur, Mouilletôt avala sa langue, la remit en place d'un effort et, la tête dans les épaules, répondit:

— C'est point vrai, pour sûr.

— Vous n'élevez pas d'poules?

— Si donc, mais c'est pas sur la voie qu'elles restent, c'est chez moi, v's entendez, chez moi, sur ma terre, quoi!

— Ah! bah! — Cherchant vaguement dans le grimoire qu'il commençait d'annoter d'un crayon largement trempé de salive, le brigadier dit philosophiquement : — Ils ont pourtant bien l'air de dire qu'elles sont sur la

ligne et les lapins itou... Y a qu'un moyen, allons voir!

L'exploration prit une bonne heure, à la lueur pénible d'une lanterne. Le brigadier ne fit pas grâce d'un perchoir, au grand ennui des volatiles, que le sommeil écrasait. Le nez épaté contre la vitre, la mère Mouilletôt suivait anxieusement les zigzags gesticulants du falot. Quand tout le monde se retrouva réuni dans la cuisine, le brigadier se recueillit et laissa tomber ces paroles:

— M'paraît indubitable que ces volailles stationnent bien dans les limites cadastrales de votre propriété et que tous les moyens de sécurité sont pris pour les empêcher de divaguer sur la voie...

Un instant, il rêva, puis il ajouta:

— Je n'vois pas aut'chose qui cloche et c'est dans c'sens-là que j'm'en vais rédiger mon rapport.

Attirant d'autorité une chaise devant la table, il demanda, pour la forme:

— Vous permettez que j'couche tout ça sur l'papier quante c'est bien frais dans ma cervelle?

— Ben, comment donc! Mais faites comme chez vous! s'exclama Mouilletôt, avançant précipitamment un autre siège pour le simple gendarme.

Puis, avec un sourire brèche-dent sous sa forte moustache grise, il insinua:

— Vous prendrez ben un verre de quelque chose?... Un p'tit vin chaud, par exemple?

Les gendarmes esquissèrent en chœur un geste de refus, teinté d'une certaine mollesse.

— Et, vous savez, la patronne le réussit fameusement, foi de Mouilletôt!

Les gendarmes se consultèrent du regard. Enfin le brigadier répondit, en se levant galamment:

— Si c'est pour faire honneur à madame, ça ne peut pas se refuser...

Quand le chaud breuvage fuma dans les verres épais, sur la toile cirée blanche et rouge qui enjuponnait la table, la mère Mouilletôt s'approcha du brigadier, qui

peinait sur les plans informes dont il décorait son rapport, et dit d'une voix ruisselante d'admiration :

— Faut être joliment instruit, toujours, pour être gendarme.

L'autre se rengorgea, disant:

— Ça court pas les brigades tout de même, les capacités, allez!

Bientôt, avec l'affectueuse collaboration du vin chaud, une confiance attendrie rapprocha autour de la table enquêteurs et enquêtés, justiciables et justiciers. Dans un effort d'extériorisation qui lui tirait des larmes d'angoisse, le père Mouilletôt essaya de conter ses démêlés avec ce Candi de malheur, que personne n'avait jamais vu, et qui excitait la Compagnie contre ses poules, on ne savait fichtre pas pourquoi...

En termes qui eussent attendri un wagon-grue, il peignit sa détresse, son incompréhension, ses recherches angoissées à la poursuite d'une vérité qui détalait sans cesse devant lui, et il finit en demandant si c'était vraiment une justice que de tracasser comme ça un pauvre homme sans rime ni raison.

Les sourcils froncés, hochant la tête à petits coups, l'air entendu, la maréchaussée écoutait, laissant tomber de temps à autre une remarque destinée, en principe, à éclairer le débat, et gravement prenait des notes. Soulevé par un espoir immense de voir finir ses embêtements, Mouilletôt parlait, devenait lyrique. A la fin, le brigadier se leva et dit d'un air protecteur:

— J'vois c'que c'est.

Flagorneuse, la mère Mouilletôt joignit les mains dans un geste d'admiration, disant:

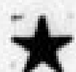
— Seigneur! C'est-y possible que vous ayez si vite découvert la malice?

— Faut avoir du jugement, madame, dit le brigadier avec dignité, de la connaissance, de la pénétration, quoi! pour procéder à des enquêtes dont dépendent la vie et l'honneur des citoyens.

Et, secouant chaleureusement les mains de ses hôtes, il conclut:

— Vous en faites pas, j'vas arranger ça.

Restés seuls, les Mouilletôt versèrent de douces larmes.



Les semaines qui suivirent furent parmi les plus belles que Mouilletôt connût. Même par une pluie battante, il lui semblait qu'un soleil ardent réchauffait « sa terre » et nimbait d'un halo de gloire le poulailler catastrophique. Un jour, le facteur lui tendit prudemment par-dessus la haie une lettre d'allure nettement officielle. Instantanément, le soleil s'éteignit au ciel du vieil homme.

Deux jours plus tard, boudiné dans une jaquette qui devait paraître déjà passablement archaïque sous le consulat Grévy, son coup râpeux coincé entre les berges éclatantes d'un col en celluloïd miroitant, le père Mouilletôt montait d'un pas incertain les marches du palais de la préfecture voisine. Aiguillé tout d'abord dans sept directions, aussi fausses que successives, il finit par arriver dans l'antichambre du haut fonctionnaire qui l'avait effectivement convoqué. Là, pendant une heure quarante-sept, vissé sur un fauteuil en velours vert, ses bons gros pieds peureusement alignés devant lui sur le parquet brillant qui l'intimidait affreusement, le père Mouilletôt put méditer tout à son aise sur les conséquences imprévues de l'élevage.

Introduit dans un cabinet essentiellement louis-philippard, il faillit rater, dans son trouble, l'entrée du fauteuil que d'un index autoritaire lui désignait le haut fonctionnaire déjà nommé. Celui-ci était un homme sec, nerveux, trépidant, bardé de tics. Tout de suite, il entra dans le vif du sujet.

— Alors, monsieur Mouilletôt, dit-il, il paraît que vous êtes en rébellion ouverte contre les lois qui nous régissent en général, et contre les règlements sur la police des chemins de fer en particulier?

Agréablement impressionné par cet exorde, Mouilletôt

se borna à ramener bruyamment ses pieds sous son fauteuil. Son interlocuteur fit sauter d'un air de jubilation intense son lorgnon, qu'il remit d'ailleurs en place instantanément, et enchaîna avec une mauvaise foi insigne:

— Ne m'interrompez pas, je vous prie!... Je vous ai fait venir pour établir le processus de cette affaire et faire le point s'il est possible.

Il marqua un temps, semblant savourer le silence éperdu de sa victime, puis, se mettant à feuilleter un volumineux dossier, il reprit:

— M. le ministre de l'Intérieur a transmis à M. le préfet d'Indre-et-Loire, que je représente actuellement, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, une demande d'enquête émanant du ministère des Travaux publics, lequel avait été lui-même saisi par le Service du Contrôle des chemins de fer d'une réclamation en provenance de la Compagnie d'Orléans, réclamation fondée sur une argumentation extrêmement forte établie par le Service du Contentieux de ladite Compagnie, — avec lequel vous avez obstinément refusé d'avoir aucune relation, je le note en passant, — relativement à une contravention relevée contre vous par le Service de l'Exploitation, sur rapport du Service de la Voie... Qu'avez-vous à dire?

Lentement, Mouilletôt ouvrit une bouche énorme et la referma prudemment. Le haut fonctionnaire avança vivement un nez pointu, remuant et moucheté de rouge à l'extrémité, vers cette curiosité naturelle. Puis il reprit:

— Bien. Conformément à mon devoir, j'ai transmis au ministère de la Guerre, de qui dépend, comme vous savez, la brigade de gendarmerie dans la juridiction de laquelle se trouve votre domicile, une demande d'enquête complémentaire. Or, je viens d'être mis en possession de la copie authentique du rapport du brigadier Bouttefeu, qui a procédé à l'enquête susdite, et le moins que je puisse dire à ce sujet est que le rapport de ce gradé est proprement ahurissant. Je crois démêler qu'il n'a pas trouvé de poules sur le passage des rapides... à moins qu'il n'ait pas vu de locomotives chez les poules. J'ajoute qu'il est question, tout au long de ce document, d'une obscure machi-

nation, à base de sucre candi, sur laquelle j'aimerais avoir quelques précisions, car là-dessus les textes du brigadier sont aussi hermétiques que ceux de Nostradamus... Eh bien!... j'attends.

De nouveau, Mouilletôt fit un louable effort pour s'expliquer, mais le lorgnon agressif de son interlocuteur lui coupa tous ses effets. Avec un ricanement narquois, le haut fonctionnaire reprit:

— Ah! ah! c'est là votre système de défense? Parfait... Ne m'interrompez pas, je vous prie !... D'ailleurs, la question n'est pas là. Le plan que le brigadier Bouttefeu a eu l'heureuse inspiration d'annexer à son rapport est pour vous la plus écrasante accusation qui soit au monde. En effet, de ce document, il appert qu'au mépris de la loi du 15 juillet 1845, articles 5 et 9 notamment, sur la police des chemins de fer, vous avez élevé une construction à usage de poulailler et de clapier, sur une zone de votre propriété mitoyenne au tracé de la ligne du Paris-Orléans et frappée, comme telle, d'une servitude *non ædificandi*. Reconnaissez-vous les faits?... A la bonne heure! Donc, vous vous avouez en défaut?... Dans ce cas, le dilemme se pose pour vous de la façon suivante: ou bien vous allez démolir à vos frais et diligence lesdits bâtiments, — ou bien vous allez adresser à la Compagnie par la voie administrative une requête sur timbre, aux fins d'être habilité à conserver à titre précaire la jouissance de la construction litigieuse... Que choisissez-vous?

Quand le haut fonctionnaire se tut, un joyeux silence folâtra à travers le bureau. Spasmodiquement, le père Mouilletôt ouvrit la bouche et la ferma, claquant même sans précautions, dans l'excès de son émotion, les quatre dents qui lui restaient et auxquelles il tenait tant. Satisfait de l'effet produit, le haut fonctionnaire reprit:

— Je vois que vous penchez pour la pétition. Bravo ! Cela va aller tout seul et, entre nous, je crois que ce sera le plus sage.

Attirant nerveusement une feuille de papier, il fit signe à Mouilletôt d'approcher, disant:

— Tenez, signez-moi ça vivement. Je ferai établir le

texte par mes services, et cela vous évitera de revenir. Vous n'aurez qu'à payer les frais. Dites encore que nous ne sommes pas pleins d'attentions!

Avec un « han! » de bûcheron, le père Mouilletôt réussit à s'extraire de son fauteuil, puis, avec la légèreté d'un buffle, il signa et resta là, les bras ballants. Le haut fonctionnaire se frotta vigoureusement les mains et dit, en le poussant promptement vers la porte:

— Vous voyez bien qu'avec un peu de bonne volonté tout s'arrange. Mais, un conseil... N'y revenez plus, croyez-moi!

Et sèchement la porte claqua.



Quand il fut rentré sur ses terres, Mouilletôt commença pour de bon à faire de la neurasthénie. Il avait gardé de sa visite à la préfecture un souvenir fumeux, convulsif et zébré d'éclairs, qui lui révélait la nuit la douceur de cauchemars affreux. Il se rêvait tiré par une locomotive monstrueuse, un chapelet de poules autour du cou, les pieds nus sur le ballast, tandis que loin, très loin derrière lui, la mère Mouilletôt lui criait, d'une voix de crécelle sifflante :

— Prends bien garde de ne pas te salir les pieds, grand maladroit, pour pouvoir remettre tes chaussettes avant de rentrer, quand on t'aura condamné à mort!

Soudain, il s'apercevait que la locomotive ressemblait étonnamment à M. le haut fonctionnaire de la préfecture, de qui le lorgnon le menaçait avec le flamboiement insoutenable d'un gueulard en plein feu. De frayeur, Mouilletôt se laissait tomber à plat ventre sur la voie ; mais, impitoyable, son guide le remettait debout en lui soufflant des escarbilles brûlantes dans la figure, et le traînait jusque devant un tribunal dans lequel le brigadier Bouttefeu jouait le rôle d'accusateur public. Le président, qui avait les traits de l'inspecteur du Contentieux, le regardait en lui faisant des grimaces et en roulant des yeux sauvages. Pour confondre l'accusé, celui-ci levait sa toque, de laquelle s'échappaient des myriades de petits

lapins gros tout au plus comme des souris, et qui, traînant chacun son petit wagon en fer-blanc, criaient, sifflaient, grognaient, menaient une ronde infernale autour de Mouilletôt malade de vertige, ronde tout illuminée des reflets rouges, verts, jaunes, de signaux qu'un escadron de gendarmes agitaient en cadence; et cette ronde finissait par monter, monter, monter autour de lui en une marée, poil et fer-blanc, qui l'étouffait et l'éveillait, la chemise collée aux reins.

Le jour, c'était autre chose. Il ressassait sans trêve ni repos sa conversation — si l'on peut dire! — avec le haut fonctionnaire, s'efforçant de se souvenir de quelque chose et de lui donner un sens... Il y avait surtout cette signature qu'il n'avait pas osé refuser et qui le barbouillait affreusement. Elle lui paraissait la conclusion d'un accord... seulement, il ne savait pas lequel. A la fin, un mot surnagea dans sa cervelle en liquéfaction: « démolir »... « démolir »... « démolir »... il finit par être sûr qu'il s'était engagé à démolir son poulailler.

Quand cette idée se fut bien ancrée dans sa tête, il fit solennellement part à la mère Mouilletôt de sa décision de ne pas se parjurer et de ne pas encourir de ce fait de nouveaux ennuis. Armé d'un pic, les larmes aux yeux, il rasa impitoyablement le blockhaus qui faisait son orgueil, et poules et lapins pêle-mêle échouèrent dans un enclos de fortune, tout au long de la maison, qu'ils empuantirent sans attendre.

Rasséréné, Mouilletôt reprit peu à peu goût à la vie, ayant la paisible conscience du devoir accompli. Un beau jour, il fut convoqué à la mairie. Affolé, il pensa s'enfuir, quitter tout, abandonner maison, femme et bestiaux. La présence de l'appariteur municipal, porteur de la convocation et qui l'observait d'un œil soupçonneux, l'empêcha de se perdre tout à fait dans l'esprit de la population, qui suivait maintenant ses évolutions avec une curiosité attentive.

Le maire, avec un bon sourire, lui donna lecture d'un texte d'une colonne et demie paru au *Journal officiel*,

signé par le Président de la République et par le ministre des Travaux publics, qui, sur avis favorable du préfet du département et du Service du Contrôle des chemins de fer, l'autorisait à construire un poulailler et un clapier de quatre mètres sur deux, dont toutes les cotes étaient par ailleurs minutieusement précisées.

Quand Mouilletôt eut bien compris, il laissa fuser un long sifflement de jubilation et de soulagement, avant de dire d'un air fin:

— C'est plus la peine, j'ai tout démoli.

Pour le coup, le maire se fâcha.

— Comment? Vous dérangez des ingénieurs, des experts, je ne sais combien de fonctionnaires, trois ministres et jusqu'au Président de la République, sans m'oublier, moi qui suis votre maire... — ah! ne ricanez pas, animal! — ...pour avoir le droit de faire pondre vos sacrées volailles entre les roues des grands rapides, et, quand on accède à vos insanités, vous ne voulez plus rien savoir? Eh bien! c'est ce que nous allons voir! Si votre poulailler n'est pas reconstruit dans la huitaine, je vous défère aux tribunaux, moi, pour offenses à magistrats dans l'exercice de leurs fonctions. Oui, monsieur, et j'irai s'il le faut jusqu'en Cassation et même devant le Conseil d'Etat, et vous verrez ce que ça vous coûtera. Ah! mon gaillard, vous croyez qu'on peut se payer impunément la tête des gens? Vous croyez ça, hein?... Eh bien! attendez un peu!...

Le père Mouilletôt était déjà loin. Avec la délicatesse d'une Super-Pacific s'attaquant à un butoir, il fit une entrée mouvementée dans la cuisine, jurant, cognant, rognant, tant et si bien qu'il tourna les sangs de la mère Mouilletôt et cassa même de la vaisselle... Calmé, il réfléchit. La situation, il le voyait bien, était sans issue. De quelque côté qu'il se tournât, il était pris dans les rets subtils des lois et des règlements... Soudain, une idée, fille du désespoir, germa dans son cerveau en déroute. Levant les yeux sur sa femme qui comprimait encore d'une main forte les tumultueux battements de son cœur, il dit:

— Y a p'us rien à faire. Si ça continue, on est fait comme des rats, ma vieille. Y z'en veulent à nos bêtes, et tant qu'elles s'ront là on n'aura pas la paix, pas vrai?... Alors, voilà. J'vas bouffer les poules et toi les lapins. Comme ça, s'ils les veulent encore, pour les avoir, faudra qu'ils nous bouffent d'abord...

Et se redressant, avec un regard dans lequel le défi le disputait à l'inquiétude, il conclut :

— Y n'oseront p't'être pas, tout d'même!

MARCEL LASSEAUX.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

André Cazes: *Grimm et les Encyclopédistes*, Les Presses universitaires de France. — André Cazes: *Correspondance inédite* (1791-1801) *du baron Grimm au comte de Findlater*, Les Presses universitaires de France. — Paul Chaponnière : *La vie joyeuse de Piron*, Mercure de France. — Comte Pierre de Zurich: *Une femme heureuse: Madame de La Briche* (1755-1844). *Sa famille, son salon, le château du Marais*, E. de Boccard. — *Les Voyages en Suisse de Madame de La Briche*, publiés avec une préface, une introduction et des notes... par le comte Pierre de Zurich, Victor Attinger.

C'est une tâche ingrate que de servir la mémoire de Frédéric-Melchior Grimm. L'homme, de son vivant, n'attirait guère les sympathies et les perdait souvent après les avoir laborieusement gagnées. A qui observait de près ses gestes et ses démarches, il laissait vite apercevoir que l'intérêt les guidait. Il était naturellement perfide, méchant, jaloux, ambitieux au surplus, et l'on rencontre dans sa carrière peu d'actes permettant de louer son caractère.

Il naquit à Ratisbonne de père et de mère honorables, mais obscurs. Il fit de brillantes études à l'Université de Leipzig cultivant, en même temps que le droit, la poésie où il n'excella jamais, sauf dans le genre satirique. Privé de ressources, il dut, à vingt-deux ans, exercer, auprès du jeune Adolphe-Henri de Schomberg les fonctions de précepteur. A la fin de 1748, il suivit à Paris cet adolescent. Il parlait et écrivait aisément le français et professait pour Voltaire une admiration ardente. Il accepta, tout d'abord, pour vivre, des emplois de lecteur et de secrétaire chez le prince de Saxe-Gotha et le comte de Friesen.

Disposant, au dire de Mme d'Epinay, de quelque finesse d'esprit et d'un physique agréable, il ne tarda point à sortir d'un rôle subalterne qui l'humiliait grandement. On le voit,

en effet, très vite, s'introduire dans la société littéraire et mondaine. Par l'entremise de Jean-Jacques Rousseau, rencontré chez le prince de Saxe-Gotha, et habilement circonvenu par lui, il connut Diderot, Marmontel, Helvétius, d'Alembert, l'abbé Raynal, Rameau, le baron d'Holbach, Mlle Quinault et pénétra chez Mme d'Epinay. « Tous mes amis devinrent les siens », assure l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*.

En 1755, Grimm attrapa la place de secrétaire des commandements du duc d'Orléans et, désormais appointé de 2.000 livres annuelles, put envisager l'avenir sans trop de souci. Il souhaitait cependant la gloire tout autant que la quiétude matérielle. Il l'atteignit très vite en se mêlant, dans le clan des philosophes où il s'était rangé, à la fameuse querelle de la musique et en publiant en faveur de la musique italienne, contre la française, de retentissants pamphlets. Entre temps, il avait commencé la tâche de journaliste et de nouvelliste qui contribua à lui valoir une renommée internationale.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, les journaux étant encore fort peu répandus et paraissant, sous la forme de volumes, à des intervalles assez éloignés des événements de la vie publique ou privée, les princes et personnages d'importance de divers pays se montraient friands de gazettes manuscrites qui les approvisionnaient en nouvelles toutes fraîches. Ils les demandaient à des chroniqueurs de quelque réputation. Ainsi l'abbé Raynal en tenait-il une en faveur de la princesse Dorothée de Saxe-Gotha.

Il semble que Grimm, voyant dans la rédaction de l'une de ces feuilles un moyen de se créer des relations puissantes et d'en retirer des subsides importants, se soit assez vilainement substitué à l'abbé Raynal dans la confiance de la princesse de Saxe-Gotha. Dès 1753, après un voyage en Allemagne où il avait acquis la clientèle de cette princesse et de divers autres principicules, il commença cette série de lettres secrètes, longues ou brèves, reproduites par ses copistes à quelques exemplaires, qui lui assurera, sur l'esprit de ses augustes lecteurs, sur celui, en particulier, de la grande Catherine, une influence incontestable et une renommée de critique éminent. Il commentait, dans ces lettres, connues

sous le nom de *Correspondance littéraire*, les faits politiques ou sociaux d'actualité, jugeait les écrits nouveaux de toutes natures, censurait le théâtre, appréciait les productions musicales, recueillait les nouvelles mondaines, assemblait les pièces satiriques courant sous le manteau, prodiguait aussi les brocards sur les gens qu'il n'aimait point. Le travail qu'il s'imposait, pour des bénéfices matériels en définitive médiocres, était ardu. Il en ressentait souvent la lassitude et réclamait parfois le concours de quelques collaborateurs, comme Diderot, son plus tendre ami, Mme d'Epinay, sa maîtresse, Meister et quelques autres. Il poursuivit jusqu'en 1772 ces rédactions clandestines, en général d'une assez belle qualité intellectuelle, mais farcies d'impardonnables méchancetés.

La *Correspondance littéraire*, gardée en manuscrits par plusieurs de ses abonnés, a été intégralement publiée, en 1877, par Maurice Tourneux. Elle forme un recueil de seize volumes où se reflètent tous les aspects d'une époque déjà tourmentée. La lecture en est parfois fatigante, souvent aussi fort plaisante, surtout dans les passages où s'expriment, en termes pittoresques, les haines du folliculaire.

M. André Cazes, dans un volume portant le titre: **Grimm et les Encyclopédistes** analyse avec intelligence et savoir le contenu général de cette *Correspondance* et s'efforce de préciser quelle fut l'attitude exacte du caustique Bavarois à l'égard des philosophes. En fait, comme nous le disons plus haut, Grimm s'était agrégé corps et âme au groupe des Encyclopédistes. Il n'y avait pas, parmi ce clan, d'homme plus déterminé que lui à accueillir et à propager les idées nouvelles, de fanatique plus disposé aussi à bafouer les doctrines religieuses, la catholique surtout, et à poursuivre l'œuvre des libertins des siècles précédents. On peut se demander comment, imbu de tels principes, il trouvait audience auprès des rois et des princes. Il est vrai, vers ce temps, il était de « bel air », dans la société aristocratique européenne, de témoigner d'un aimable scepticisme.

On sait, par l'excellent travail de Joseph Le Gras, inconnu semble-t-il de M. Albert Cazes, quelles tribulations subit l'*Encyclopédie*, œuvre maîtresse des philosophes. Grimm pa-

raît n'avoir collaboré à l'énorme dictionnaire que pour une fort petite part et assez tardivement. Il y donna (tome XII), une dissertation sur le *Poème lyrique.* Il considérait sans doute qu'il servirait mieux l'œuvre commune en lui assurant des admirateurs et des abonnés qu'en lui fournissant de la prose.

Tous les adversaires de l'*Encyclopédie* devinrent dès lors les siens, les jésuites, en premier lieu, qu'il pourfend et satirise sans lassitude, les folliculaires, d'autre part, tels que Fréron qui manifeste, dans la polémique, une étonnante virtuosité, les dissidents du clan philosophique, tels que Jean-Jacques Rousseau, dont Grimm ne se souvient plus qu'il fut l'ami et l'obligé. Inlassablement notre homme annonce la publication de tous les tomes du « grand œuvre », exalte la noblesse des idées qui y sont formulées, signale et commente, avec un soin minutieux, les articles qui lui paraissent les mieux venus, ceux de Voltaire, de d'Alembert, de Diderot en particulier.

L'*Encyclopédie* est pour lui « la plus belle entreprise et le plus beau monument de l'esprit humain ». Quiconque lui nuit, nuit à l'Humanité. Il tarabuste Helvétius dont le livre: *L'Esprit* vient un moment gêner sa marche ascendante, provoque des poursuites judiciaires. Quand le Parlement condamne l'*Encyclopédie* à une étroite censure, il ridiculise le réquisitoire de l'avocat général, « capucinade indigne d'un magistrat éclairé », Quand le Conseil d'Etat révoque le privilège accordé à l'*Encyclopédie,* il s'indigne d'un tel aveuglement. Huit volumes ont alors paru. Grimm, en attendant des temps meilleurs, entretient ses abonnés des recueils de planches, que l'éditeur prépare et qui illustreront les textes.

Selon M. Albert Cazes, le journaliste ne se contente pas de louer, dans sa *Correspondance,* l'œuvre elle-même; il fait aussi l'apologie de ses principaux collaborateurs et combat avec virulence les groupes sociaux qui contrarient sa diffusion, l'aristocratie et la magistrature notamment, la cour elle-même quand Louis XV ne subit plus l'influence de la Pompadour, favorable à l'*Encyclopédie.*

M. André Cazes montre l'affinité manifeste existant entre les doctrines de Grimm et celles qui sont répandues dans

l'illustre dictionnaire; il signale, de plus, quelle joie son héros éprouve à constater partout une fermentation des esprits et à entrevoir les signes d'une révolution prochaine.

Grimm cependant envisageait cette révolution comme une poussée pacifique des peuples las des abus, avides aussi de secouer la domination religieuse. Il était, à l'heure où elle se produisit, baron et ministre plénipotentiaire du duc de Saxe-Gotha, ami très cher de la grande Catherine et de toutes sortes de princes, riche de 40.000 livres de rente. Il ne supposait pas qu'il serait contraint d'abandonner titres et écus, et de fuir la France, et de vivre désormais en Allemagne des bienfaits de ses augustes correspondants. Les violences le surprirent. Il ne les avait nullement prévues. Il émigra, abandonnant tous ses biens, lesquels, séquestrés, ne lui furent jamais rendus. Il changea dès lors singulièrement d'opinion. La « canaille républicaine » et le régime « enfanté par l'enfer » lui donnaient la nausée.

Sur cette période de sa vie (1794-1801) une **Correspondance inédite du baron Grimm au comte de Findlater,** retrouvée et publiée par M. Albert Cazes, fournit quelques lumières. L'homme a dépassé la soixantaine. Il est de santé fragile et accablé par les événements. Il ne songe plus à la philosophie et aux batailles d'idées. Il est d'autant plus préoccupé des problèmes matériels qu'il a recueilli et mené avec lui, lui témoignant une sollicitude de tous les instants, Emilie de Belsunce, comtesse de Bueil, petite-fille de Mme d'Epinay; il veille sur cette jeune femme par dévotion à la mémoire de sa maîtresse, morte en 1782, et qu'il a profondément aimée. Cette attitude de dévouement ennoblit un peu sa figure morale qui resterait, sans elle, peu digne d'admiration.

Grimm avait connu, avant la Révolution, le comte de Findlater, grand seigneur écossais dont M. Albert Cazes reconstitue la généalogie et la carrière. Il le retrouva à Francfort en 1791, se lia à lui d'amitié, le mit en relations avec la grande Catherine et avec le comte Romanzoff, agent de l'impératrice. Il l'entretient, dans ses lettres, des événements politiques, des actes de sa protectrice nordique, de ses affaires personnelles. Sans cesse, il rappelle ses malheurs

et peste contre les succès militaires de la nation exécrable qui l'a rejeté de son sein et volé. Il donne des nouvelles assez précises de ses tribulations et, par là, fait connaître quelques détails ignorés de sa vie. Avant de mourir, Catherine l'avait nommé son ministre plénipotentiaire à Hambourg. Il ne put tenir longtemps cet emploi. Il dut l'abandonner. Il se retira à Brunswick, puis à Gotha, où il mourut octogénaire et atteint de cécité.

A sa morne figure de doctrinaire sans générosité, nous préférons la figure plus avenante d'Alexis Piron, alerte poète voué aux petits vers gaillards et qui excelle à les imprégner de sa gaieté naturelle. M. Paul Chaponnière vient de nous peindre, dans une **Vie joyeuse de Piron**, vraisemblablement tirée de la thèse qu'il consacra jadis au pétulant Bourguignon, un truculent portrait, chargé des plus agréables couleurs, de ce personnage plus soucieux de « biberonner » que de philosopher. Rien de plus amusant que son petit volume: il fait, dès la première page, monter le sourire aux lèvres du lecteur et l'y maintient jusqu'à la dernière.

Alexis Piron était fils d'Aimé Piron, apothicaire dijonnais, gros épicurien ami de la bouteille et qui, en patois de son terroir, lança, tout au long de son existence, des rimes à la gloire du vin et d'autres à la gloire de la Providence qui avait créé la vigne. De ce Piron-là, bien connu des érudits, M. Chaponnière nous entretient peu, bien qu'il ait, plus que son fils, conservé une renommée posthume. C'est qu'il est pressé de nous mettre au courant des farces juvéniles de son vrai héros.

Alexis fut, au cours de son enfance et de son adolescence, un franc vaurien. Bien que d'intelligence précoce et vive, il fit des études distraites, du droit même sans beaucoup y attacher d'importance, car il préférait polissonner par la ville, courir les fêtes et les cabarets ou bien nasarder, aux concours des chevaliers de l'Arquebuse, les « ânes de Beaune » à se remplir la cervelle de latin. Le démon de la poésie était en lui et celui du persiflage. Il fut le héros de toutes sortes d'aventures burlesques et, adolescent encore, il écrivit, à l'exemple des satiriques de la Pléiade, une *Ode à Priape*

qui fit scandale. (M. Chaponnière, par respect pour ses lecteurs sans doute, n'en donne pas une ligne.)

Comme ses parents ne pouvaient rien faire de l'extravagant jouvenceau, ils le mirent au travail; mais Piron ne supporta pas plus d'être enfermé que de collectionner les diplômes; il n'avait d'autre ressource, pour vivre à son gré, que de quitter sa ville natale. Il partit, sans sol ni maille, pour Paris, convaincu qu'il mettrait tout de suite, par la grâce de ses vers, les Parisiens en extase. Il allait, dans la capitale, mourir de misère, quand, par bonheur, il s'avisa de parcourir la foire, y trouva des théâtres forains, et se mit incontinent à besogner pour eux. Il rimait en deux ou trois jours une farce. Il en rima des quirielles dont M. Chaponnière donne les titres. Plusieurs d'entre elles connurent le succès. Devenu quasi célèbre, Piron fit de modestes entrées dans les salons du temps où il se sentit toujours dépaysé et s'époumonna à aborder, pour la Comédie-française, le genre tragique; il y réussit peu; du moins réussit-il à s'aliéner la sympathie de Voltaire qui demeura, toute sa vie, son ennemi majeur et contre lequel il exerça sa verve primesautière.

De sa production touffue, M. Chaponnière nous offre un tableau rapide. On n'en peut retenir que la *Métromanie*, laquelle ne fut guère appréciée à sa valeur. Piron avait une haute, une trop haute conscience de son génie. Volontiers il s'égalait aux plus grands. Il trouvait tout naturel d'entrer à l'Académie et il conserva à cette compagnie une rancune vivace du dédain qu'elle lui témoigna. Peut-être ne subsiste-t-il plus dans la mémoire des hommes que par l'épigramme qu'il lui décocha:

Cy-gît Piron qui ne fut rien
Pas même académicien.

Il avait épousé Mlle de Bar, qui n'était point belle, mais qu'il aima d'amour tendre. Après la mort de cette personne, qui l'avait doucement choyé, il demeura comme un orphelin. Tout lui manqua. Il s'était laissé peu à peu oublier. Il acheva sa vie, comme la cigale de la fable, ayant beaucoup chanté et peu songé à économiser pour les temps difficiles de la vieillesse.

A l'époque où l'aimable Piron entreprenait ses visites académiques, naissait à Nancy, de Bon Prévost, receveur général des finances de Lorraine, et de Marie Lemaistre, une petite fille, Adelaïde-Edmée Prévost, qui allait connaître la plus brillante destinée. M. Pierre de Zurich vient de retracer, sous le titre: **Madame de La Briche, sa famille, son salon**, un panorama de sa vie fort riche d'informations inédites. Son livre serait agréable s'il n'avait pris les proportions d'un dictionnaire (600 pages grand in 8° et 13 belles planches hors texte). Qui ne sut se borner... M. Pierre de Zurich n'a pu résister au plaisir d'insérer dans ses pages, presque en entier, les mémoires inédits de son héroïne ; de sorte que c'est, en réalité, celle-ci qui, sous le nom de son biographe, parle sans cesse d'elle-même. Réduit de moitié, l'ouvrage eût été parfait, d'autant plus parfait qu'en définitive M. Pierre de Zurich nous entretient d' « *Une femme heureuse* », laquelle, en vertu de l'adage bien connu, ne doit pas avoir d'histoire, d'une femme dont Chateaubriand a dit, avec un merveilleux à-propos : « Mme de La Briche, cette excellente femme dont le bonheur n'a jamais pu se débarrasser. »

A l'origine de sa vie, Adélaïde Prévost n'avait cependant point le bonheur en perspective. Elle sortait d'une famille de marchands de vin, et elle y serait restée si, vers le milieu du XVIIIe siècle, certains de ses membres n'avaient attrapé des charges financières qui les enrichirent. La fortune acquise, ils s'anoblirent on ne sait par quel moyen, sans doute par l'achat de fiefs. Un oncle d'Adélaïde, Jean Lemaistre, trésorier général de l'artillerie et des fortifications, travesti en Lemaistre de La Martinière, fut le satrape de la famille.

Adélaïde perdit son père fort jeune. Elle reçut néanmoins une éducation soignée, apprit les sciences, les lettres, les langues, la musique. Dès l'adolescence, protégée par son oncle le riche, elle pénétrait dans cette société aristocratique où partisans embellis de particules coudoyaient les nobles véritables. Elle était douce, d'un caractère charmant, d'une humeur toujours égale; un sourire éternel éclairait son visage de belle brune aux yeux éclatants, à la bouche bien dessinée, au corps eurythmique. Elle attirait, elle plaisait. Elle ne tarda pas à capter les adorateurs. Elle

s'éprit d'un M. de Crillon qui lui témoignait la passion la plus vive. Elle l'eût volontiers épousé, mais l'oncle Jean Lemaistre lui refusa son consentement et une dot. Ainsi éprouva-t-elle l'unique malheur de sa carrière; car elle fut contrainte, quelques ans plus tard, d'unir sa vie à celle de M. Lalive de la Briche, membre lui aussi anobli d'une famille de partisans enrichis, et introducteur des ambassadeurs à la cour. Du moins ce personnage lui apportait-il, à défaut d'une tendresse réelle, une fortune considérable.

De ce temps date son existence mondaine et sa liaison de cœur avec le comte Louis d'Affry. A peine venait-elle de mettre au monde une petite fille, qu'elle perdait, au cours d'un voyage, le mari maussade que le sort lui avait donné. Elle gardait la fortune du défunt. Jamais plus elle ne connaîtrait la gêne. On peut imaginer que, jouissant désormais de sa liberté, elle va convoler bientôt en secondes noces. Or elle n'y songe nullement. Elle est un tel parangon de vertu que finalement on est obligé de conclure qu'il faut voir en elle, comme en Mme de Sévigné, une femme froide. De Louis d'Affry qui l'aime ardemment elle ne souhaite, même quand elle partage son amour, que des délices de l'âme. De M. de Crillon, qui rentre dans sa vie, elle exige, toute troublée de ses propos, qu'il se maintienne dans l'idéal.

Elle professe une morale rigide qu'elle formulera dans une sorte de *Manuel*. Sa vie sentimentale, en définitive, demeurerait nulle si, à l'époque de la Révolution, elle ne s'éprenait du marquis de Bonnay, le plus frivole et le plus égoïste des coquets, au point d'accepter de lui toutes les humiliations. On ne sait jusqu'où allèrent, à ce moment, ses sacrifices.

Mme de La Briche traversa, quasi sans pertes ni désagréments, la période de la Terreur. Elle comptait pourtant au nombre de ces aristocrates oisives qui menaient une existence de plaisirs et de fêtes. Elle recevait, soit en son salon de Paris, soit en son château du Marais, de nombreuses compagnies auxquelles elle réservait d'agréable soirées musicales ou théâtrales et des soupers exquis. Florian et l'abbé Morellet comptèrent parmi ses hôtes assidus.

Elle avait partagé, avant la grande tourmente, les idées

des philosophes et elle se montrait alors fort démocrate. Elle écrivait non sans finesse et correction. Ses *Mémoires*, d'un mince intérêt, subsistent à l'état de manuscrits. Elle laissa aussi, à sa mort, des relations de voyages, et notamment de *Voyages en Suisse* que M. Pierre de Zurich vient d'annoter avec soin et de publier. Elle maria sa fille avec Mathieu Molé qui la rendit malheureuse. Elle vécut fort longtemps, presque un siècle, toujours admirée et entourée. Elle semble n'avoir, dans la société de son temps, joué aucun rôle de premier plan. Elle figure dans quelques mémoires comme une femme pleine d'urbanité, riante, aimable, gracieuse, d'une sensibilité un peu larmoyante, fidèle à l'amitié, bien éloignée du pittoresque de Mme d'Houdetot, son amie.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Patrice de la Tour du Pin: *D'un Aventurier*, « les Cahiers des Poètes ». — Patrice de la Tour du Pin: *L'Enfer*, « Editions de Mirages », Tunis. — Raymonde de Hervern: *Le Jardin Féerique*, Esclapon, Port-Louis, Ile-Maurice. — Delphine Marti: *Dans le Domaine du Silence*, Messein. — Marie Gounin: *La Rive Abandonnée*, « La Primevère », Bordeaux. — E. Magnien: *A l'Ombre des Clochers Gris*, « Nouvelle Province Littéraire », Moulins.

S'il est véritable le propos **d'un Aventurier,** de celui qui, dans la nuit, marchait près de la crête, quelle folie ce serait,

Quelle folie d'avoir joué les visionnaires
Et de mourir du mal que je leur ai volé!

Il y succombe, à ce mal, et s'éteint « revivant en songe son histoire ». Peut-être de cette façon fond-il dans **l'Enfer,** ce poème nouveau et considérable que nous donne le poète pour un livre dont l'auteur serait « Myver de Borlonge ». On ne sait pas, nous assure-t-il, grand'chose de l'existence de Myver de Borlonge, mais son « manuscrit retrouvé portait en marge des vers et des passages entiers du JEU DU SEUL, ouvrage signé de la main de ce poète... » Dans l'histoire composite de « l'Ecole de Tess, moribonde » lorsqu'il en reçut les leçons suprêmes, il est dit « qu'il ne demeurait rien de cette passion de découverte qui avait été sa raison d'être, et lui permettait jusque-là de résister aux grandes vagues de désespoir, de sécheresse ou seulement d'erreurs, à ces pério-

des de prophétisme un peu ridicules, mortelles pour la poésie... »

Il y a dans les lignes de cette introduction une nécessité. Nous n'assistons pas, nous ne prenons pas part, dans le développement de ce poème, à une descente dans l'Enfer d'un héros ou d'un poète; nous n'abordons pas parmi les hommes et les ténèbres dans l'île des Cimmériens où Odysseus évoqua les ombres de ses familiers et de ses compagnons; nous ne passons pas les eaux stygiennes ainsi qu'Enée; Virgile ne nous accueille point, ainsi que le Florentin, pour nous guider à travers les dédales souterrains jusqu'à l'aube merveilleuse où nous reparaissent les étoiles. Non. Ce sont des habitants de l'Enfer qui parlent et se souviennent, chacun de sa damnation. On ne sait s'ils ont vécu d'une vie terrestre et humaine, ou s'ils en ont perdu la mémoire. Elle ne les préoccupe pas; ils ne la désirent ni ne la regrettent. C'est de l'enfer même que l'enfer est vu,

Il passe un vent de toute beauté sur l'Enfer...
(Un banc de brume à la hauteur de nos poitrines;
il suffit que nos deux seuls regards le dominent,
et le ciel, au-dessus, est bienheureux et clair.)

Il y a eu une rencontre, une reconnaissance, un élan dans ce banc de brume, et il suffirait d'aspirer plus haut pour y échapper. Sans doute. Mais accepter aussi la possibilité du vertige. Et puis échappe-t-on à l'Enfer, en dépit des étoiles qui attirent? Le vent se joue des ambitions, on flotte à la dérive. L'Enfer nous reprend,

Il est tout un désert entre le monde et lui...

et l'on est repris par le sommeil appesanti toujours sur les morts et l'Enfer. Des oiseaux nocturnes alourdissent leur vol. Vois les morts dans les milliers de crevasses. Mais non; on ne les voit pas; on sait, à de certaines heures, leur présence; on médite sur leur damnation. Ils t'envelopperont dans leur lente attirance. Je connais la place qu'ils occupent, le nom qu'ils avaient autrefois, aux sept pôles de l'enfer, et mon cœur chaque nuit se glace comme si je les portais en moi. Je les hanterai, je les interrogerai. Les vents ne soufflent

plus. L'enfer semblait trop triste, vu de haut; je ne retournerai plus jamais vers la terre. Et pourtant, et pourtant, ne faut-il pas fatalement que *Son* amour nous transfigure? Il ne s'agit plus d'un caprice ou d'un désir, un courant porteur de l'amitié du Christ passera « sur ces pentes choisies parmi les plus obscures ».

> Le Christ d'Enfer, Sa joie est plus blanche et plus haute,
> Les lueurs sont des parcelles de Son éclat!...

Le dessein s'affirme qui apparaissait dans *la Quête de Joie.* Une même pesanteur étouffe les rêves et l'espoir, plus lourde peut-être encore que dans les contrées putrides et désolées d'où cherchaient à se dégager les héros du premier poème. Tout est tourment contre lequel nul ne songe à s'insurger; tout se soumet à l'inévitable. Mais si d'actuels efforts sont vains, n'est-il pas à supposer malgré tout qu'un jour la lumière et la pureté du jour envahiront les âmes résignées ou maudites? On entrevoit presque l'aurore à travers les brouillards de ce poème qui est, m'écrit l'auteur, « toujours une recherche de la Joie ».

Alors je souhaite que le vers dont il use s'allège, s'affirme, lui aussi. On lui voudrait, quand même, malgré la parfaite réussite des effets de monotonie, de découragement auxquels il satisfait, plus de souplesse, une qualité d'art plus rare et quelque variété. Patrice de la Tour du Pin est inspiré en grand poète; ne donnera-t-il pas enfin plus d'attention, de réflexion, à une technique qui gagnerait à être élargie ? Des ailes et du soleil, c'est l'essentiel toujours des plus profondes et grandes pensées. Il y en a chez Dante comme il y en a chez Gœthe.

Le remarquable poète de l'île Maurice, Robert-Edward Hart, introduit auprès de ses lecteurs une jeune dame créole, Mme Raymonde R. de Kervern, qui publie pour la première fois un recueil de poèmes, **le Jardin Féerique.** Il y a chez ce poète un sentiment merveilleux de la nature, et le parfum des jardins de son île, de l'Océan, nous enveloppe de son charme. Le rythme est toujours sûr, si varié soit-il. L'âme est d'un poète fin et sensible. Mais le terrible démon du développement, le manque de choix ou le défaut de concen-

tration lui nuisent terriblement. La plus jolie chose du monde devient monotone à être redite tant de fois. L'art des sacrifices, c'est la sagesse et la sécurité du poète.

Mme Delphine Marti se félicite d'avoir pénétré **Dans le Domaine du Silence,** de n'avoir besoin, pour se donner de beaux rêves et écrire les poèmes qu'elle nous présente, de recourir à aucun artifice, à aucune drogue, à aucun apparat de luxe. La solitude est tout ce qu'elle désire; elle y berce sa douleur; elle y triomphe de sa lassitude; elle songe, et elle chante. Elle chante des vers généralement harmonieux et très justement rythmés, rimés avec le plus grand soin. Je n'irai pas jusqu'à la louer d'une forte invention d'images neuves et inattendues, qui transportent l'imagination du lecteur. Mais enfin le sentiment est sincère, les vers bien faits, d'une bonne tenue sans prétention ni défaillance, sauf parfois l'acceptation d'une formule dont on a trop souvent mésusé: *infime créature, airs ensorceleurs, soir d'améthyste, longs doigts d'ivoire, brillants artifices,* il s'en trouve presque de page en page, troublant plus ou moins la netteté de poèmes généralement purs, simples, aisés, qu'on aimerait aimer, si de telles taches, faciles à éviter, ne les déparaient pas. Je ne goûte pas beaucoup la déformation que Mme Marti fait subir à des vers qu'elle inscrit en épigraphe. Lorsqu'elle prête à Mallarmé qui a écrit:

> Et, pareille à la chair de la femme, la rose
> Cruelle, Hérodiade en fleur du jardin clair...

ceci, qui devient presque banal, parce que le sens s'affaiblit et parce que l'euphonie de cette miraculeuse rupture ou de ce suspens après la deuxième syllabe, disparaît, et aussi le parallélisme entre la fleur et la chair de la femme:

> Cruelle Hérodiade en fleurs du jardin clair...

manque-t-elle à ce point de sensibilité musicale et visuelle? Un art aussi raffiné et aussi sûr ne l'a-t-il pas assez frappée pour qu'elle s'en émerveille et le respecte?

Je ne sais pour quelle cause le délicat et charmant poète Jean Lebrau, qui a accepté d'écrire la préface de **la Rive Abandonnée** par Mme Marie Gounin, ne s'est pas avisé d'ins-

truire l'auteur qu'il vaudrait mieux parler, non pas (page 53) d'une couleur de *vieilles* chaumes, mais d'une couleur de vieux chaumes, les lexicographes et l'usage général se trouvant d'accord pour faire *chaume* masculin. Ce sont des légèretés de ce genre qui déparent ces poèmes de paysage vivant où respire la nature, où l'on prend part à l'existence paisible ou active, familière ou laborieuse des heureux habitants des champs. Un des poèmes les mieux venus, les plus chaleureux et gravement pensés du recueil est celui où Mme Marie Gounin évoque le Maine-Giraud qu'aimait tant Alfred de Vigny: « pauvre demeure », dit-elle, avec, pourtant, cet « A.V. sur le toit »! Quel orgueil est plus haut que celui-là, avoir abrité, consolé la douloureuse amertume d'un des plus fiers et nobles poètes qui aient jamais vécu? En d'autres pays, on la révérerait comme il sied, je pense, et on en ferait un domaine historique.

A l'ombre des Vieux Clochers Gris, les vers souvent pathétiques quoique familiers de M. E. Magnien font apparaître les sites aimés de Cluny et de Saint-Point:

...en un calme vallon
Où des coteaux boisés resserrent l'horizon,
A l'ombre d'un clocher plusieurs fois centenaire,
Un tombeau gris s'élève au bord du cimetière.
Là, repose à jamais...
Celui dont les accents d'ineffable harmonie,
En charmant tant de cœurs, bercèrent tant de vies...

M. Magnien, de même que le poète génial de qui il se réclame, médite harmonieusement, et chante l'amitié, le printemps, l'automne et la mort.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

J.-H. Rosny aîné: *La Vengeance*, Flammarion; *La Sauvage Aventure*, Albin Michel. — Jean Prévost: *Lucie-Paulette*, Gallimard. — Pierre Dominique: *Une bombe au Palais-Bourbon*, Gallimard. — Henri Duvernois: *La Maison Camille*, Grasset. — Henry Bordeaux: *Les trois confesseurs*, Plon. — Claude Chauvière: *Les Thiberguène*, Fayard. — Maurice Rué: *Vieux Chéri*, Gallimard.

M. J.-H. Rosny aîné est en même temps que le plus admirable des conteurs épiques, un grand romancier social et un psychologue fort subtil. Il connaît tout de la « bête verti-

cale » comme il aime à dire, et il dessine, aujourd'hui, dans **La Vengeance,** le portrait d'un jaloux, Philippe, que sa fureur conduit au meurtre. Une aimable enquêteuse me demandait, récemment, si la femme doit tenir la jalousie pour un hommage ou pour une insulte. Je lui ai répondu qu'il ne fallait voir dans cette passion rien de flatteur ni de désobligeant pour la maîtresse ou l'épouse aux dépens de qui elle se manifeste, qu'elle n'est point objective, — si tant est qu'aucune passion le soit jamais, — et qu'il faut par conséquent la considérer comme dépendante uniquement du tempérament de celui qui l'éprouve... On naît jaloux comme on naît poète ou musicien, et celle contre qui on exerce sa jalousie n'y est pour rien, les trois quarts du temps. M. J.-H. Rosny l'a bien vu, qui nous montre en Noëlle, la victime de Philippe, non seulement la plus pure, mais la moins coquette des femmes... Coleridge, autrefois, s'était élevé, de son côté, contre la tradition qui veut que l'on fasse d'Othello l'incarnation même du jaloux. Othello, disait-il en substance, n'est qu'un homme sensuel et violent, que le traître Iago excite à sortir de lui-même, mais qui avait confiance en Desdémone. C'est la vérité même. Au rebours, Philippe n'a besoin d'aucun motif pour suspecter la douce Noëlle; il s'invente, au contraire, des prétextes pour éprouver l'horrible et délicieuse angoisse du soupçon... Une apparence lui suffit pour la tuer. On l'acquitte, cela va de soi; mais Noëlle laisse une fille qui l'adore, et qui la vengera... Un bien curieux caractère que celui de cette gamine, aussi ardente qu'intuitive, et l'on se demande quelle pourra être sa destinée, maintenant qu'elle a assouvi la haine pour laquelle elle semblait vivre uniquement... Tout cela est très attachant, et il n'est pas jusqu'aux personnages épisodiques de son récit — comme le premier mari de Noëlle — dont M. J.-H. Rosny aîné n'ait fait d'expressives créations avec un art où la rondeur de la bonhomie, l'humour narquois, le disputent à la finesse de l'observation.

Le poète de *La guerre du feu,* du *Félin géant* et de maints récits d'aventures, contemporaines des premiers temps du monde, reparaît dans **La Sauvage Aventure.** Ici, cependant, ce sont des hommes d'aujourd'hui que M. J.-H. Rosny aîné transporte dans l'une des îles de la Sonde, en un monde où

subsiste une race très ancienne — les Kérabaus. Cette race dont l'origine remonte à l'époque des premières pyramides, s'éteint lentement. Elle est agile et puissante. féconde en ruses de guerre, cruelle, et donc redoutable. Nos Européens devront, pourtant, l'affronter... L'intérêt du présent roman réside, en particulier, dans l'artifice par lequel cette confrontation a lieu. Dans le danger commun, les civilisés — dont les ancêtres furent rivaux — se réconcilient. La lutte héroïque qu'ils livrent aux sauvages les oblige à se révéler leurs qualités et à sympathiser grâce à elles. Mais: jungle hantée par les fauves, paysages chaotiques, combats, tout cela baignant dans cette atmosphère farouche que le magicien de la préhistoire sait si puissamment évoquer, c'est assez pour tenir l'imagination en haleine dans ce récit que domine l'altière figure d'une jeune fille digne des Walkyres. Quel spectacle que celui de ce grand écrivain qui — parvenu à l'âge vénérable de quatre-vingts ans — continue de témoigner d'une telle verdeur d'invention, et dont le style n'a rien perdu de son éclat!

Je suis bien heureux que l'on remette en honneur la nouvelle. C'est un genre littéraire éminemment français, et qui, après avoir été en faveur au xve siècle, avait subi une longue éclipse de deux siècles. Elle ne reparaît, il est vrai, qu'à l'époque du Romantisme, avec Charles Nodier, car il ne faut pas la confondre avec le conte, la plupart du temps philosophique ou satirique, qui florissait au xviiie siècle. M. Paul Bourget la définit un *solo* pour l'opposer au roman qu'il appelle une *symphonie,* comme on sait. Elle met moins de personnages en jeu que le roman, sans doute, mais surtout concentre son intérêt au lieu de l'étendre. Elle doit être brève, et prendre garde d'éviter, comme les péripéties trop nombreuses, les caractères trop complexes. Au delà d'une certaine longueur, elle devient un petit roman — ce qu'il ne faut jamais qu'elle soit pour ne pas dégénérer en quelque chose de bâtard, et qui donne l'impression de l'inachevé ou de l'écourté. Dans la collection que dirige M. Paul Morand, « La Renaissance de la nouvelle », je vous recommande le recueil de M. Jean Prévost: **Lucie-Paulette** qui se compose de dix nouvelles de la qualité la meilleure. M. Prévost au-

quel, comme romancier, on pouvait reprocher une certaine sécheresse, est tout à fait à son aise dans la narration rapide où il sied, plutôt, de poser que d'exposer, de suggérer que de développer. Son talent s'apparente à celui de Mérimée qui était plus dessinateur que peintre. Son dessin vaut mieux que sa couleur, il est vrai, ou s'il peint ce n'est pas avec des pinceaux, mais à la façon du Rembrandt des eaux-fortes. Quelle sûreté de main! Quel sens, aussi des valeurs, dans l'usage du trait! La première de ces nouvelles, *Lucie-Paulette,* qui nous montre une gamine affolant un mâle et le torturant avec sadisme, m'a confirmé dans mon opinion que les gens des campagnes n'ont pas l'âme moins compliquée que les gens des villes; et que la civilisation n'a que peu à faire avec la perversité, en matière sexuelle. J'ai connu dans un village, à cinq cents kilomètres de Paris, un fermier qui, dans le champ qui jouxtait sa ferme, attachait sa femme à un arbre et la fouettait devant ses valets... *Une sortie d'Hermidas Bénard,* patron d'une chaloupe de sauvetage, a bien de l'accent et *La petite mort du maçon Blondel,* bien de l'humour! Le combat du forgeron Bombal avec un taureau est épique, et m'a fait songer aux pages les plus musclées du vieux Cladel. M. Prévost, qui est sportif, aime les belles manifestations de force physique, et les exploits où l'homme révèle son courage. Il y avait déjà, dans *Le sel sur la plaie,* des pages remarquables décrivant le sauvetage d'un enfant, au cours d'un incendie. La lutte d'Hermidas contre la tempête est de la même veine. C'est d'un art très sain, populaire ou populiste, sans affectation littéraire ni provocation.

C'est un accent tout autre que celui de M. Prévost qu'on trouve chez M. Pierre Dominique qui publie, comme lui, un recueil de nouvelles dans la même collection. Les récits qu'il groupe sous le titre du premier d'entre eux: **Une bombe au Palais-Bourbon,** ont une unité de ton, comme *Lucie-Paulette;* mais cette unité, ils l'empruntent à la politique. Il y a du pamphlétaire, au surplus, chez M. Dominique, une âpreté, à tout le moins, dans l'indignation qu'il éprouve en face des turpitudes de nos parlementaires et du monde louche qui gravite autour d'eux. Je parlais d'eaux-fortes à propos de *Lucie-Paulette;* c'est comme avec un fusain que M. Domini-

que charbonne ses scènes qui trempent toutes dans une fuligineuse atmosphère politicienne. Ses traits sont hachés, rudes, fiévreux, inspirés. M. Dominique ne fait pas « une déposition de témoin sous serment », comme disait George Eliot. Il prend parti virilement, et sa générosité est très sympathique. Rien de faux, cependant, je m'empresse de le dire, dans ses tableaux et ses portraits. (*Une bombe au Palais-Bourbon* rappelle l'affaire Vaillant, machinée de toutes pièces par la police, comme nous le révélait dernièrement le poète Ernest Raynaud.) M. Dominique voit ses modèles sous un certain angle, mais il ne les dénature pas. Peut-être décèlera-t-on un certain « romantisme » dans son éclairage, dans sa façon, si l'on veut de camper ses personnages ou de les résumer, de les simplifier dans une attitude. Mais le réalisme est saisissant d'une figure comme celle de son vieux galantin de directeur de journal (*Quand le journal a faim*) ou de son homme d'Etat qui « claque au poteau » (*Mauvais jour pour un diagnostic*).

Point d'écrivain qui soit plus éloigné de M. Dominique par le tempérament, sinon par l'esprit, que M. Henri Duvernois. Autant celui-là prend les choses au tragique, autant celui-ci s'en amuse — ou se donne l'air de s'en amuser... M. Duvernois est ce qu'on est convenu d'appeler un auteur gai. Au vrai, il a surtout de l'humour, et la mélancolie que cet humour enveloppe d'indulgence, prend sa source dans une sensibilité très vive. **La Maison Camille,** la plus longue des nouvelles qui composent le recueil que M. Duvernois publie aujourd'hui, narre plaisamment l'histoire d'une grande maison de couture parisienne — et nous montre comment naît à son ombre la petite maison qui lui succédera. Les Camille sont une race — comme ceux qui se font toujours tuer. L'ambitieuse qui ramassera le sceptre qu'est près de laisser tomber de ses mains défaillantes la créatrice de la célèbre firme sera une gaillarde, non du même sang, mais de la même étoffe, puisque c'est de couture qu'il s'agit... L'auteur de *Faubourg Montmartre* est l'observateur vigilant des mœurs de la capitale: il n'étend pas au delà de celle-ci le champ de ses études. Vieux maniaque, vieux journaliste qui a pris Flaubert pour modèle, écrivain arrivé, ratés, c'est

toujours la faune de Paris qui lui fournit ses modèles. Son principal récit a l'allure nonchalante; il a pris le chemin des écoliers pour le conter. C'est que, comme tous les humoristes authentiques, il a le goût de bavarder. Il mêle, cependant, le trait à son humour, car il a de l'esprit et cela fait de son art quelque chose de composite, mais de fort savoureux.

Si M. Duvernois est souriant, M. Henry Bordeaux est grave. Ce moraliste croit à la mission de l'écrivain, et n'oublie jamais en écrivant qu'il a une mission à remplir... En province, en Savoie, pour préciser, où il passe une grande partie de son temps, il recherche — comme il nous le dit dans l'introduction des récits qu'il intitule **Les trois confesseurs** — la conversation des avocats, des médecins et des prêtres. Ce sont observateurs attentifs des hommes et les secrets que leurs professions leur permettent de recueillir, les rendent précieux pour le romancier. Autour d'une table où sont servis des repas aussi copieux que délicats (les menus dont M. Bordeaux nous donne le détail font venir l'eau à la bouche), on cause... C'est l'avocat qui parle d'abord, et les histoires qu'il narre, celle d'une orgueilleuse qui simule la séquestration pour ne point avouer sa déchéance, puis d'une empoisonneuse passionnée à froid, ont un air de vérité qu'il est bien difficile d'imiter... Le médecin a connu le plus étrange, le plus tyrannique et je dirai le plus balzacien des malades imaginaires, le prêtre une vieille femme qui se sacrifie pour sauver un jeune homme en péril dans la montagne, une jeune fille qui se consacre à Dieu pour racheter la faute de son père, un prêtre défroqué... « Lequel [des narrateurs] va le plus loin dans les mystères du cœur? » demande M. Bordeaux. On répondra selon ses préférences, ou plutôt selon le genre d'intérêt qu'on porte à ce « qui est humain ». Mais on s'accordera pour reconnaître l'importance des documents que M. Bordeaux commente avec beaucoup d'intelligence et d'objectivité.

Les personnages, les descriptions et les situations sont schématiques dans le roman de Mme Claude Chauvière: **Les Thiberguène.** La chair manque. Une équation idéologique, aux données d'ailleurs assez arbitraires (à qui et à quoi im-

porte-t-il qu'un bâtard des Thiberguène les continue?), une équation idéologique, dis-je, est résolue avec brio, avec preuve à chaque ligne de haute culture et d'intelligence. Rien ne nous y prend aux entrailles. Et pourtant, il y avait un type de père douloureux posé, dont Mme Chauvière nous escamote le développement, quelques heureuses ébauches de femmes; je ne parle pas d'un abbé-précepteur, grand savant, presque saint, sondeur des cœurs, et qu'on se souvient d'avoir beaucoup vu depuis M. Paul Bourget. L'enfant lui-même, autour de qui tout roule, est inconsistant. Partie perdue, avec de beaux atouts, et la conviction religieuse la plus sincère. L'auteur est assez doué pour avoir sa revanche.

Avoir sa maturité tiraillée entre un amour d'habitude et un jeune amour qui s'offre, c'est à peu près le thème de *Fort comme la mort*. M. Maurice Rué s'efforce de le renouveler dans **Vieux Chéri,** en s'aidant de beaucoup de simplicité. Et, en effet, après quelques pages de début bourbeuses, sa confession file claire, directe, approchant du cristal de Maupassant, surtout dans les dialogues en français moyen où l'autre était inimitable à faire saisir par le lecteur les plus fines nuances de passion. Peut-être aurait-il mieux valu ne pas imiter le suicide final; en tout cas il eût fallu mettre des phrases autour...

JOHN CHARPENTIER.

THEATRE

Quand jouons-nous la comédie? deux actes de M. Sacha Guitry, au Théâtre de Paris. — *Où es-tu?...* trois actes de M. Marcel Brumaire, au Théâtre de l'Œvre.

Je me félicitais d'avoir goûté une pièce de M. Sacha Guitry. Je pensais par là, moi qui n'ai jamais fait preuve d'un grand goût pour ses ouvrages, avoir l'occasion de prouver mon impartialité et cette absence de parti-pris qui doit être le propre du critique. J'étais heureux d'être une fois d'accord avec la majorité sur le compte de cet auteur dont il n'est pas possible de méconnaître l'existence. Or, voici que cette pièce n'a pas beaucoup plu, mais au contraire qu'elle a été assez froidement accueillie. Au lendemain de la première, il s'est trouvé des critiques qui ont prononcé la fameuse phrase (dont on s'étonne que tout le monde ne soit pas dégoûté)

de l'erreur d'un homme de talent et de la revanche qu'il ne manquera pas de prendre.

En le constatant je me suis demandé si je n'étais pas plus conséquent avec moi-même que je ne le pensais et s'il n'était point normal, puisque je n'aime guère celles des pièces de M. Guitry qui recueillent l'assentiment général, que j'aimasse un peu plus celles qui n'ont point une pareille chance.

Qu'y a-t-il donc dans celle-ci qui ne se retrouve point dans les autres? Pour le rechercher j'indiquerai volontiers d'abord qu'elle est faite de quelque chose, quand bien souvent ses autres pièces ne sont faites que de rien. Il a intitulé l'une d'elles « l'Illusionniste » et ce titre dépeignait, volontairement ou non, l'auteur lui-même qui apparut si souvent comme quelqu'un qui offre au public des illusions de pièces. C'étaient des jeux emplis d'un certain esprit funambulesque et spontané qui exerçaient un très vif empire sur leur auditoire. C'étaient bien des éléments, dont je n'entreprendrai pas ici le dénombrement.

Si je voulais dépeindre en peu de mots la nouvelle pièce de l'auteur, je dirais qu'elle est mal faite mais qu'elle est substantielle. Je ne reprocherai jamais à une pièce d'être mal faite, si l'on en convient, alors qu'il m'est si insupportable de voir passer pour bien faites des pièces qui ne le sont pas, comme il arrive parfois. Mais ce n'est pas le cas ici; nul n'a prétendu que **Quand jouons-nous la Comédie?** fût une pièce bien faite. Elle se compose de deux parties distinctes. La première nous présente un tableau de l'existence que mène un ménage de chanteurs doués de tous les bonheurs puisqu'ils triomphent dans leur art et qu'ils sont amoureux l'un de l'autre. Or nous les voyons au moment où ils prennent la décision de renoncer au théâtre pour se consacrer à leur amour.

La seconde partie expose un petit drame psychologique qui se joue entre les mêmes personnages, à moins que ce ne soit entre des personnages dont ils tiennent le rôle. En effet depuis qu'ils ont quitté le métier de chanteur, ils ont adopté celui de comédiens. Et l'on ne sait si les trois petits tableaux dont se compose cette partie (petits tableaux qui valent bien certains actes que M. Guitry écrivit autrefois) forment la suite de la comédie que l'on a vue tout d'abord ou bien s'ils

constituent une autre comédie intercalée dans la comédie. Oh! tout cela n'est pas extrêmement clair ni parfaitement élucidé; on peut s'y tromper et j'avoue pour ma part que je n'ai pas su discerner le vrai dessein de l'auteur. Le lendemain en lisant les compte-rendus, je me suis aperçu que j'avais compris la pièce autrement que tout le monde ou bien, pour parler plus congrûment, que je ne l'avais pas comprise.

Ce genre de confusion n'est pas pour me déplaire, quand il résulte comme c'est ici le cas, de l'abondance de la matière. En effet, en présence de cette pièce, on voit que tant de sujets se sont offerts à l'esprit de l'auteur qu'il n'a su exactement auquel se résoudre. Mais il est bien évident que le problème qu'il s'est essentiellement proposé d'étudier dans cette dernière comédie, est celui des fins d'amour. Il est assez émouvant de voir mourir de lui-même le sentiment qu'éprouvent l'un pour l'autre les deux héros. Cette conclusion n'est point l'effet d'une crise. Aucun autre amour qui les sollicite ne les entraîne à rompre leurs liens. Non, leur amour ne cesse tout simplement que parce qu'il a duré. Ils s'importunent l'un l'autre, se deviennent mutuellement une charge, comme si leur cœur, comme si le cœur humain n'avait point la puissance de contenir un sentiment inaltérable. Il y a là une donnée assez amère. Je ne suis pas sûr que ce soit d'une observation fort exacte, mais si c'est une vue de l'imagination, elle est curieusement désenchantée. Le pessimisme foncier dont elle est le signe me touche singulièrement plus que l'optimisme effervescent dont l'auteur fit preuve dans sa carrière antérieure.

Le Théâtre de l'Œuvre vient de manquer à ses traditions en ne commençant pas sa saison par une très bonne pièce mais en en donnant une au contraire dont le dessein est vague, flottant et de peu de consistance. Ne soyons pas cependant trop sévère pour l'auteur, c'est un débutant. Il n'est pas sans mérite et s'il est d'humeur à persévérer dans la voie où il vient de s'engager, il fera mieux, assurément, plus tard. En outre, il a eu le bon goût de faire habiller les comédiennes qui jouent ses trois actes par Paul Poiret, et l'on peut dire

que cette rentrée à la scène de l'illustre couturier est une sorte de petit événement.

On voit toujours beaucoup de belles robes lorsqu'on va au théâtre, tant sur les comédiennes que sur les spectatrices; mais les robes sont comme les fleurs qui se fanent aussitôt épanouies, elles ne procurent qu'un plaisir fugitif: sitôt dépliées on les oublie, il y en a fort peu de mémorables.

Mais celles de Poiret sont d'une sorte différente, il faut le constater, et l'on s'en aperçoit en en revoyant quelques-unes après un peu d'absence ce qu'il fait, on est obligé de recon-
lorsque la vogue le forçait à une production extrêmement abondante, Poiret put pendant un certain temps être pris pour un couturier entre tant d'autres. Quand on considère après un peu d'absence ce qu'il fait, on est obligé de reconnaître que cela n'a point de rapport avec ce que peuvent exécuter ses confrères. Je dirais volontiers qu'il y a entre ses travaux et ceux des autres couturiers cette même distance qui pendant un temps s'est fait voir entre les travaux de Pierre Legrain et ceux des autres relieurs. Robes ou reliures, objets dont le destin est le même et qui servent toutes deux à vêtir les plus précieux biens du monde, sont généralement conçues et réalisées par des artisans plutôt que par des artistes, et ce fut précisément la singularité de Legrain comme de Poiret d'en faire une chose extrêmement voisine de l'œuvre d'art, sinon confondue avec elle. Si cet effort semble légitime en ce qui concerne la reliure qui est un objet durable, peut-être semble-t-il superflu pour la robe qui est tellement éphémère. Mais on ne peut se plaindre de la prodigalité d'un esprit donné, et c'est la nature qui a proposé Paul Poiret à l'invention de ces choses périssables.

La comédie de M. Marcel Brumaire, **Où es-tu?...** compte six robes dont trois sont portées par Mme Edwige Feuillère. De ces trois, il y en a deux qui se placent dans une classe où ce qui concerne la toilette féminine se hausse bien rarement. Je n'essaierai point de les décrire; cette entreprise nécessiterait l'usage d'un vocabulaire technique qui me fait défaut. Je ne saurais même pas de quel mot user pour désigner exactement l'ornement de couleur orangée qui se voit sur une robe de velours vert amande. L'impression produite par cette robe était d'une magnifique simplicité. On ne pou-

vait dire par quel artifice elle révélait la beauté de celle qui la portait, sans indiscrétion ni traîtrise. Elle était plastique, elle était obéissante. Elle s'appliquait au corps sans exigence et sans commandement. Elle semblait née de la femme qui la portait, à moins que ce ne fût la femme qui fût née pour elle. C'était une réussite incomparable.

Quant à celle qu'on vit ensuite, toute simple qu'elle parût aussi ,la description en serait extrêmement compliquée. C'est une contradiction où le mérite est inclus.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Marie Curie: *Radioactivité*, Hermann. — G. Guében: *Structure nucléaire*, Hermann.

Depuis quelques années, les constituants *classiques* de la matière (hélions, protons, électrons) — qui ne sont d'ailleurs pas tous indépendants — se sont singulièrement multipliés, mais il fallait attendre qu'il y ait *un peu d'ordre*, dans cette moisson de découvertes fondamentales, pour en entretenir le grand public cultivé. C'est maintenant chose faite: ces temps derniers (1), à la suite de la publication des actes du septième Congrès Solvay, nous avons fait plus ample connaissance avec le neutron, avec le deuton, avec le positron... Toutefois un congrès de savants est toujours difficile à suivre pour un profane: nous avons maintenant la bonne fortune de posséder un manuel de **Radioactivité** (564 pages, 16 tableaux, 26 superbes planches, 170 figures), à côté duquel la *Somme* de Saint Thomas passerait pour une aimable plaisanterie. Ce chef-d'œuvre posthume de mise au point est dû à la regrettée Marie Curie (1867-1934), que notre Académie des sciences refusa d'accueillir — peut-être parce que ce fut une des seules femmes complètement affranchies des superstitions extraterrestres — et qui fut le seul savant deux fois lauréat (1903 et 1911) du prix Nobel (2).

Que le lecteur ne se fasse pas d'illusions! Un physicien à la page doit consacrer cinquante ou soixante heures pour

(1) *Mercure de France*, 15 août 1935, pp. 586-591.
(2) L'auteur avait publié en 1910 un *Traité de radioactivité*: la comparaison des deux ouvrages permet de mesurer l'immensité du chemin parcouru en un quart de siècle.

prendre connaissance de cet ouvrage, s'adressant à tous ceux « qui désirent se familiariser avec le sujet, non pas dans ses détails, mais seulement dans ses lignes générales (p. 1) ». C'est assez dire que, sans cette initiation, il faut se résoudre à ne rien connaître à la radioactivité.

Les cent-vingt premières pages sont des « prolégomènes » théoriques et surtout expérimentaux (ionisation des gaz, méthodes de mesure, électrons, rayons cathodiques, rayons positifs, rayons X, théorie électromagnétique et mécanique ondulatoire) [3].

La radioactivité est l'apanage de trente-huit éléments (page 416) actuellement connus, dits ,pour cette raison, « radio-éléments », divisés en trois « familles ». Les transformations radioactives sont des transmutations *spontanées* de certains noyaux atomiques, qui mettent en jeu des énergies considérables:

Si l'on compare la chaleur de transformation d'un gramme de radium à la chaleur de combustion d'un gramme d'hydrogène, on voit que la première est cent mille fois plus grande que la seconde. Et le rapprochement est encore plus frappant, si l'on rapporte ces énergies à l'atome (puisque l'atome de radium est 226 fois plus lourd que l'atome d'hydrogène): on voit que les énergies radioactives sont d'un tout autre ordre de grandeur que les énergies chimiques, ce qui prouve qu'il s'agit de transformations atomiques, et non moléculaires (p. 356).

Chaque transmutation spontanée est caractérisée par une *probabilité de transformation* (rapportée à l'unité de temps), laquelle est mathématiquement liée à la « période » et à la « vie moyenne » (pp. 185-186). Mais « la cause déterminante des transmutations spontanées reste toujours obscure (page 394) »; elles correspondent à quatre manifestations distinctes:

1° Les *rayons alpha,* qui sont des hélions (noyaux d'hélium), caractérisés par leur « parcours » dans l'air dans les

(3) L'auteur distingue nettement (p. 56) la *déviation* des rayons cathodiques (appelée encore « diffusion » ou « dispersion ») et leur *absorption* (diminution de vitesse et d'énergie). Les *rayons cosmiques* sont examinés plus tard (pp. 499-503): « On doit admettre qu'une partie, sinon la totalité de ces rayons, sont des positrons ou des électrons, qui pénètrent dans l'atmosphère, venant de l'extérieur.»

conditions normales; un hélion « doit alternativement gagner et reperdre un ou deux électrons, plusieurs centaines de fois sur son parcours » (p. 231).

2° Les *atomes de recul*. Ce recul est analogue à celui d'un canon qui vient de lancer un obus. « La charge électrique de l'atome de recul est en relation avec son électroaffinité et ses propriétés chimiques (p. 253). »

3° Les *rayons bêta* (dits « nucléaires » ou « primaires »), qui sont des électrons de très grande vitesse. Ceux-ci sont facilement recensés, et leur nombre « est peu différent de celui des atomes détruits (p. 290) » (4).

4° Les *rayons gamma*, qui sont des rayons X de très grande fréquence (caractérisés par leur énergie en électron-volts). « L'émission d'un électron du noyau est la phase initiale de la transmutation, et l'émission de rayons gamma, la phase consécutive (p. 320). » Il arrive fréquemment qu'en passant dans l'atmosphère de l'atome, les rayons gamma projettent des *électrons secondaires* (5), par l'effet dit de « conversion interne ».

Ces divers « rayonnements » ont des effets nombreux, dont je rappellerai seulement les suivants:

a) Décompositions chimiques. En particulier, « la décomposition de l'eau est comparable à une électrolyse sans électrodes; la mise en liberté d'hydrogène et d'oxygène, par un rayonnement donné, est du même ordre que celle qui correspond à un courant d'électrolyse égal au courant d'ionisation produit dans l'air par le rayonnement (p. 347) ».

b) Donc effets biologiques. Quand l'action dépasse certaines limites, elle est toujours nocive et peut entraîner la mort. Sur les plantes, notamment, « on a observé une augmentation de rendements (p. 358) ». La thérapeutique corres-

(4) « Si l'on suppose les noyaux constitués de neutrons et de protons, la radioactivité bêta résulterait de la transformation d'un neutron en proton dans le noyau; la radioactivité avec positron, de la transformation d'un proton en neutron. Selon qu'un noyau aurait en excès des neutrons ou des protons, c'est la première ou la seconde émission qui aurait lieu (p. 396). »

(5) Appelés encore « rayons bêta secondaires ». (C'est, à mon sens, une terminologie incorrecte, qu'il conviendrait d'abandonner.) De même, l'expression « rayons gamma secondaires » est à remplacer par *rayons X secondaires*. Par ailleurs, au point de vue didactique, l'opposition entre « électrons de choc » et « photoélectrons » (pp. 80, 312, 315, 317) manque de netteté.

pondante, ou *curiethérapie*, a donné des résultats importants pour le « traitement du cancer » (p. 364) « par rayons gamma » (p. 362). Au contraire, « les bases scientifiques du traitement par voie interne ou par bains sont encore peu développées (p. 362) ».

Une autre application importante concerne l'âge des minéraux, qui est de l'ordre du milliard d'années (pp. 477-478), ce qui permet « d'envisager une durée d'un milliard six cents millions d'années pour l'âge de la Terre (p. 505) ».

Cinquante pages environ (p. 357-400) sont consacrées aux découvertes les plus récentes de la physique nucléaire, dont nous avons parlé il y a un mois. Nous nous contenterons de signaler trois points particuliers:

A. Sur le neutron. C'est l'Anglais J. Chadwick, qui, le premier, admit, « dans le rayonnement pénétrant du glucinium ou du bore, la présence de neutrons, noyaux de masse atomique voisine de l'unité et de charge nulle... L'émission d'un neutron correspond à un mode de transmutation, qui, pour certains éléments, apparaît de préférence à une émission de protons, l'hélion étant capturé par le noyau (p. 376). Sur les noyaux lourds, les neutrons sont diffusés sans perte appréciable d'énergie; au contraire, ils en cèdent une fraction importante dans les chocs directs contre les noyaux légers (p. 377). Les neutrons disparaissent peu de temps après leur émission, soit qu'ils se transforment spontanément en atomes d'hydrogène, soit qu'ils disparaissent capturés par des noyaux, en y provoquant des transmutations (p. 378) ».

B. Sur les transmutations provoquées:

Quel que soit le processus de pénétration de l'hélion dans le noyau, sa captation, avec expulsion d'autres particules, paraît être le type courant des réactions nucléaires (p. 398). Les cas, jusqu'ici connus, de transmutation par choc de neutrons, sont interprétés comme une captation de neutron avec expulsion d'un hélion. Les transmutations par captation de protons ou de deutons entraînent la formation d'un noyau instable, suivie de sa rupture en un certain nombre d'hélions (p. 399).

C. Sur les radioéléments artificiels. C'est en 1934 que Frédéric et Irène Joliot les ont découverts, en utilisant le bombardement par les rayons alpha du polonium.

Dans le cas du bore et de l'aluminium, il y a création de radioéléments (respectivement isotopes du carbone et du silicium) *d'un type nouveau*, émetteurs de positrons. Dans le cas du magnésium, il se forme un radioélément (isotope du phosphore), émetteur de rayons bêta et *analogue aux radioéléments naturels* (p. 385). Ces corps nouveaux pourront recevoir des applications médicales et, probablement aussi, d'autres applications pratiques. Introduits dans l'organisme, ces corps doivent se comporter très différemment des radioéléments habituels, en raison de leurs propriétés chimiques différentes. On peut prévoir également leur emploi comme indicateurs, pour déterminer les propriétés de leurs isotopes inactifs, dans les études chimiques ou biologiques (p. 387).

§

Dans le manuel qui vient d'être analysé, Marie Curie parle incidemment de la fréquence relative des différents éléments:

Les valeurs paires du nombre des électrons nucléaires se rencontrent beaucoup plus fréquemment que les valeurs impaires (6). Les éléments de nombre atomique pair sont de beaucoup les plus abondants: 90 % dans les roches et terrains de la croûte terrestre (le plus fréquent étant l'oxygène), 98 % dans les météorites (p. 391).

C'est une question qu'examine incidemment (p. 13) G. Guében, de Liége, dans la brochure **Structure nucléaire**, récemment parue dans la collection des *Actualités scientifiques et industrielles*. Empruntons-lui ces passages d'intérêt général:

Déjà, quand on considérait l'électron comme une simple charge électrique sphérique, de dimension définie, on montrait que les dimensions des noyaux (surtout lourds) sont trop réduites pour permettre l'introduction des éléments qu'ils sont sensés contenir. L'application de la mécanique ondulatoire a encore compliqué les choses et Niels Bohr (1932) a conclu que la présence d'électrons dans le noyau devait être abandonnée (p. 6). Le neutron doit être l'unité fondamentale de masse; le proton serait une unité nucléaire complexe, résultant de l'union d'un neutron et d'un positron (p. 7). Deux des éléments les plus répandus (l'oxy-

(6) Cette affirmation conserve un sens si, comme on le croit de préférence, les noyaux atomiques sont formés de neutrons et de protons.

gène et le carbone) se sont révélés très réfractaires aux transmutations artificielles (p. 11).

L'opuscule de Guében, *Structure nucléaire*, propose diverses idées nouvelles sur la structure des noyaux, sur « le centre de la citadelle » atomique. C'est un problème en pleine gestation, sur lequel nous aurons — prochainement, sans doute — l'occasion de revenir.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Fernand Boverat: *L'Effondrement de la natalité et la péréquation des ressources aux charges de famille.* Editions de l'Alliance nationale contre la dépopulation, 217, rue du faubourg Saint-Honoré. — Mémento.

C'est une question d'importance énorme que celle traitée par M. Fernand Boverat dans son livre **L'Effondrement de la Natalité**, et ce serait le cas de redire une fois de plus le mot du professeur Charles Richet: « Ce n'est pas la plus importante, c'est la seule! » Il ne faut pas oublier, entre bien d'autres choses, que l'Allemagne ne nous aurait pas attaqués en 1914 si notre natalité n'avait pas fléchi déplorablement pendant un demi-siècle. En 1870, notre population était à peu près égale à la sienne; s'il en avait été de même en 1914, le Kaiser n'aurait pas joué la grosse partie; il n'a tenté le coup que parce que la population de son empire était supérieure de moitié, presque des deux tiers, à la nôtre. Même au point de vue intellectuel, il n'est pas indifférent qu'une langue soit parlée par beaucoup ou peu de personnes. Notre magistrature d'esprit au XVIIIe siècle tenait pour une forte part au fait que la population de la France était le tiers environ de celle du monde civilisé; aujourd'hui elle n'en est que le dixième, le monde barbare soviétique laissé de côté; il n'est donc pas étonnant que nous ne jouions plus le même rôle qu'autrefois.

C'est sous le second Empire que le nombre des naissances enregistrées en France atteint son maximum; en 1868, il avait dépassé le million, alors qu'en 1934 il est tombé à 677.000; et notre troisième République devrait s'abstenir des injures dont elle couvre habituellement le régime qui l'a précédée; jamais la France n'a été plus saine, plus heu-

reuse et plus brillante que sous Napoléon III, de même que la Russie n'a jamais été plus misérable et plus asservie (même au temps des khans tartares) que sous Lénine et Staline dont le gouvernement nous est donné comme modèle par tant de nos compatriotes insensés.

Sur ces 677.000 naissances, il y en a environ 50.000 de fils d'étrangers, ce qui s'explique puisque sur 41 millions d'habitants en France il y a 3 millions d'étrangers, et parmi les 38 autres combien de naturalisés! Or ceci est également important. Il n'est pas indifférent du tout à notre génie national que les Français soient de vieille race française, ou de races allogènes, d'autant que parmi celles-ci s'il y en a de très assimilables (en somme aucune différence entre les Wallons ou les Romands et nous) il y en a de très éloignées (a-t-on remarqué le nombre grandissant de petits mulâtres ou de petits eurasiens?) sans parler de celles qui sont réfractaires parce qu'elles veulent l'être (même, hélas, les Italiens, maintenant).

Ce qui augmente (pour l'avenir) le danger, c'est que, par suite de cette faible natalité, la population française se compose d'une proportion de gens âgés supérieure à la normale (6 millions de sexagénaires et plus en 1935) et que la mortalité des vieillards est naturellement très forte. En sorte que, dans dix ans d'ici, la population de la France pourra retomber à 35 millions d'habitants, et que si l'immigration étrangère continue, la moitié de ces habitants seront des demi-nègres, des demi-annamites, des demi-sémites, heureux si ce sont encore des européens!

Il faudrait donc, avant tout, avoir une politique de la natalité, bien avant toutes les politiques de parasitisme électoral, car il n'est nullement impossible d'agir sur le taux des naissances. Hitler vient d'obtenir d'étonnants résultats en arrêtant brusquement, avec diverses mesures appropriées, la dénatalité allemande qui, un moment, avait été, en quelques provinces, supérieure à la nôtre, et en l'accroissant de 225.000 bébés par an. Nous pourrions donc, si nous le voulions, redresser notre natalité comme, d'ailleurs, l'a fait tel industriel de chez nous, Michelin, dans la population de ses usines, avec simplement des primes à la naissance et à l'en-

tretien des familles nombreuses. Mais ceci est un peu en dehors de la seconde question que traite M. Boverat qui est, plus modestement, celle-ci: **La péréquation des ressources aux charges de famille.**

Le principe est celui-ci. Tant qu'un modeste ménage ne pourra pas élever un troisième ou quatrième enfant sans avoir à s'imposer des sacrifices fâcheux, la dénatalité s'accentuera. Là où il faut à un célibataire masculin des ressources égales à 100 pour avoir un niveau d'existence donné, il faut 150 à un ménage sans enfants, 200 à un ménage avec un enfant, et ainsi de suite avec une majoration de 50 pour chaque enfant supplémentaire de moins de 16 ans. C'est dans cette direction qu'il faut marcher en généralisant le système des allocations familiales, et ce serait à l'Etat de donner ici l'exemple en développant chez lui ce qu'il commence seulement à faire. Par exemple les petits fonctionnaires ne voient leur modeste traitement augmenté que de 36 % quand ils ont femme et trois enfants, alors qu'il devrait l'être de 200 % pour conserver le même niveau d'existence que leurs camarades refusant, peut-être par un égoïsme assez vilain, de remplir leur devoir civique.

Dans le travail dont je rends compte, qui est très facile à lire puisqu'il a été écrit en vue de la propagande, avec diagrammes et images, on trouvera tous les renseignements voulus sur cette question primordiale de la natalité à redresser. Je me contente d'insister sur une amélioration particulière qui serait bien souhaitable de notre régime électoral et qui consisterait à donner aux pères de familles nombreuses autant de suffrages qu'ils ont de personnes à leur charge: un être vivant, un vote. Assurément, personne ne fera un enfant de plus à sa femme pour avoir un bulletin de vote de plus, et ceci ne peut donc être considéré comme un vrai remède à la dénatalité, mais ce serait une grande œuvre de justice. Il est digne et bon que le père de famille nombreuse pèse d'un poids plus lourd dans la balance électorale que l'égoïste célibataire ou que le père d'enfant unique, car si tous les ménages n'avaient qu'un enfant, la population de notre pays tomberait dans une génération à la moitié de ce qu'elle est, et dans une autre génération au quart.

Quant à dire que la France est déjà trop peuplée puisque tout le monde y crève de faim, c'est pure sottise; d'abord et heureusement personne ne crève de faim chez nous : les plus tonitruants révolutionnaires ne se privent ni de cinéma, ni d'apéritifs, et leurs chefs politiciens ont tous autos et châteaux. En outre, il est bien sot de dire: Moins on sera à se partager le gâteau et plus les parts seront grosses. Ce qui est vrai, c'est que moins on sera à faire le gâteau et plus le gâteau sera petit. Et enfin il ne faut pas oublier que nous avons dans nos colonies de quoi établir tous les excédents de population que nous pourrons avoir. L'Italie a parfaitement raison, à ce point de vue, de vouloir coloniser l'Ethiopie, qui peut recevoir sur ses hauts plateaux 10 à 15 millions de ses enfants, mais nous autres n'avons-nous pas déjà une Ethiopie à notre disposition avec les hauts plateaux de Madagascar?

Encore un mot sur la natalité. On entend quelquefois citer la Russie soviétique comme un pays très prospère parce que la natalité y augmente à outrance. Mais il se peut qu'il n'en soit rien. Les statistiques des Soviets, si abondantes sur certains points, sont absolument muettes depuis 1927 sur la natalité. Ensuite la population actuelle de l'U.R.S.S., 170 millions d'âmes, est à peu près la même que celle de la Russie tsariste d'avant-guerre. Toutefois et, d'autre part, reconnaissons-le, l'ancien empire des Tsars a été diminué de la Finlande, des Provinces baltiques, de la Pologne et de la Bessarabie, et la population de la Moscovie et de l'Ukraine a bien été diminuée de 10 à 15 millions de pauvres moujiks massacrés par les bolcheviks ou morts de faim sous ce délicieux régime. Il se pourrait donc, puisque ces déficits ont été comblés, que la natalité reste aussi forte en Russie actuelle que dans l'ancienne.

Mémento. — Louis Fondard, docteur ès sciences naturelles, directeur des services agricoles des Bouches-du-Rhône: *Essai sur la signification psychique du milieu (introduction à l'étude de l'abandon des campagnes)*, Imprimerie Ged, 48, rue Paradis, Marseille. Les livres de ce genre sont très intéressants, et celui-ci fourmille d'idées: il faudrait lui consacrer de longues pages. L'auteur étudie le psychisme dont il parle dans ses rapports avec l'espace,

la durée, l'instinct et l'intelligence, et les conséquences pratiques qu'il tire de ses considérations théoriques un peu abstraites sont tout à fait approuvables. Quand il demande d'établir une sorte de pédagogie des péchés capitaux considérés comme des expressions de l'instinct, il se rencontre avec l'auteur du petit livre: *Le Prix du Sourire,* ce dont je ne puis être que très flatté. — Eugène Gladelle: *La victoire sur la crise,* Félix Alcan. L'auteur affirme son ambition de donner le premier plan d'ensemble des remèdes pratiques pour vaincre la crise sans faillite monétaire et sans révolution qui ait été publié, en rappelant que les offensives partielles pendant la guerre n'ont donné aucun résultat décisif, et en ceci il a raison, mais il faudrait savoir d'abord s'il y a crise ou simplement état nouveau pour lequel il ne peut plus être question de lutte et victoire, mais d'adaptation. Le livre d'ailleurs touche à une foule de questions qui demanderaient chacune un sérieux examen. Comme il y aurait à dire, par exemple, sur le chapitre qu'il intitule *Mea culpa* et où il reproche à la France de n'avoir pas donné à l'Allemagne les satisfactions que celle-ci demandait en matière de désarmement! Ceci dit, on peut lui accorder que nous aurions pu mieux résoudre la question des réparations au début et celle de la Sarre à la fin. — Maurice d'Alta: *La faillite de la loi du travail et ses conséquences,* Lamartin, 58, rue Coudenberg, Bruxelles. L'auteur explique le progrès de l'humanité par la synergie des *spirigènes* ou esprits d'élite capables d'invention et des *stalates* ou esprits se satisfaisant de la conservation et demande qu'on pratique la solidarité sociale en remplaçant l'étalon-or par la rente-vie basée sur l'étalon des besoins vitaux. Tout ceci m'apparaît assez fumeux, et je ne comprends pas notamment la critique que l'auteur fait à l'étalon-or de manquer de souplesse. — Les numéros de l'*Espoir français,* 38, rue de Liége, continuent à être très substantiels. Dans celui du 2 août une statistique impressionnante de l'*Anéantissement par le fisc des patrimoines privés.* Le montant des successions, qui était, en 1912, de 28 milliards de nos francs actuels, n'est plus que de 15 milliards, les Français donc sont moins riches de moitié qu'il y a 20 ans; le nombre des grosses successions notamment est en train de disparaître, tombant de 17 à 2, et il n'y a que des politiciens socialistes à courte vue pour s'en réjouir; les grands riches rendent de grands services dans un pays, et à tout le monde. — Dans le numéro du 9 août, *Le gouffre des assurances sociales* établit que 18 milliards ont été soustraits en 4 ans au travail libre pour être emprisonnés dans des caves stériles. — Dans le numéro du 16 août, la *Carte des impôts* montre que les

départements du Midi (Sud de la Loire) touchent plus de pensions qu'ils ne paient d'impôts. — La *Revue de l'Alliance nationale* se réjouit de la condamnation de la Danseuse nue en police correctionnelle à 50 francs d'amende; le taux de la natalité va croître, du coup, paraît-il! Il faudra que je consulte sur cette répercussion mon excellent ami Saint-Alban.

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

François Dezeuze (L'Escoutaire): *Saveurs et Gaîtés du Terroir montpelliérain*, Montpellier, Impr. Dezeuze, in-16. — Violet Alford: *The Farandole*, Journal of the English Folk Dance and Song Society, t. I, N° 1, pp. 18-33. — *Les Archives Internationales de la Danse*, Paris, 6, rue Vital. — A propos de danses populaires: rigodon, bourrée, polka, pas-de-quatre, danses nègres.

L'Escoutaire est connu dans tout le Languedoc, et non pas uniquement à Montpellier, comme un auteur qui représente directement le parler de l'esprit local; et c'est un fait que le petit volume qu'il a intitulé **Saveurs et Gaîtés du Terroir montpelliérain** vous transporte dans ce milieu régional tout à la fois rigide et joyeux, narquois et bienveillant, travailleur et j'm'en foutiste. Je ne passai jadis que huit jours dans cette ville, reçu dans des milieux bourgeois et vraiment populaires; l'impression générale que j'éprouvai est confirmée par notre ami L'Escoutaire.

Le titre laisse entendre qu'il ne s'agit pas d'un traité didactique, mais de promenades évocatrices. Faute d'index, je crois devoir signaler ici les passages dont les folkloristes comparateurs auront à faire usage: pp. 16-19, 220 sobriquets des villages, dictons et expressions proverbiales; pp. 21-24, chansons; 27-29, danses; 35-42, 136-139, cours coculaires ou des cornards, avec tribunaux, comme à Montluçon et dans le Hainaut français; 42-44, cycle de Carnaval, avec mannequin brûlé; 70-71, rhabilleurs et remèdes populaires; 83-113, la vie au maset, équivalent du bastidoun marseillais.

Deux chapitres sont intitulés zigzags de folklore; l'un décrit les coutumes dans la région de Montpellier à Bouzigues; l'autre est surtout consacré à la sorcellerie des campagnes et aux lieux de réunion des sorcières (Plan des Masques, etc.); mais ici les documents livresques sont mélangés aux documents directs, au lieu que le premier est précieux par les détails d'observation personnelle, par exemple p. 222,

procédé magique contre la sécheresse (on met la statue de la Vierge en pénitence, face au mur; ou on accroche des cruches et des seaux hors d'usage aux croix de mission); pp. 223-228, cérémonies du mariage; pp. 230-231, punition du mari battu; pp. 236-237, le carnaval à Poussan, etc. Bref, comme l'Hérault est très mal exploré au point de vue folklorique, tous ces détails épars sont précieux au moins comme amorces d'une enquête plus systématique que M[e] Chauvet, avocat à Montpellier, a, je l'espère, l'intention d'entreprendre sur le même plan que les miennes dans les Alpes.

Ici aussi à la description des danses manque l'indication précise des pas, omission gênante pour les organisateurs des **Archives internationales de la Danse** fondées par M. Tugal et qui ont pour secrétaire un jeune homme actif et compétent, M. Le Floch. Les folkloristes vous disent bien qu'on danse par exemple à tel endroit la monferrine ou le rigodon, ailleurs la bourrée ou la montagnarde. L'Escoutaire parle aussi de danses diverses, des pâtres, de la treille, des soufflets, etc., dans la région de Montpellier, mais sans indiquer la position des pieds et des bras ni décomposer les divers mouvements typiques. Je signale cette omission fréquente à ceux d'entre mes lecteurs qui peuvent observer des danses rurales et leur conseille d'envoyer leurs notes, ou de demander des questionnaires, aux Archives de la Danse, 61, rue Vital, Paris.

Heureusement pour les Pyrénées tout au moins, et jusqu'en Provence proprement dite, on a maintenant une bonne étude, avec carte de répartition, des diverses formes de la Farandole. En Provence elle s'est pour ainsi dire industrialisée et a été déformée par des maîtres de ballet ou des professeurs de danse; dans le même sens ont agi les sociétés de farandoleurs à Montpellier, Nîmes et dans tout le Languedoc. Un peu mieux conservée est la farandole du Roussillon et celle de l'Aude. Le type primitif s'est maintenu pur dans les Pyrénées centrales, le Béarn, la Navarre et le Labourd, enfin dans le pays basque tant espagnol que français. Il semble ressortir de l'étude comparative des diverses formes de la farandole que c'est plutôt des Basques que des Romains qu'elle provient; mais il est difficile de la distinguer des

rondes ouvertes et des anciens branles. On regrettera que miss Violet Alford n'ait pas mieux donné les détails des pas et des mouvements, en les supposant connus de ses lecteurs; ici aussi l'étude précise reste à faire.

Avec les danses populaires on se heurte malheureusement aux dénominations locales, qui sont extrêmement variables; et d'autre part, au fait qu'un même nom désigne souvent des danses très différentes. Ainsi j'ai dans plusieurs provinces une danse dite du *balai* (cf. *Folklore du Dauphiné*, p. 670, pour une de ces formes); mais bien qu'un balai soit comme de juste employé dans cette danse, cet usage diffère selon les provinces; et les pas diffèrent également. L'observation de miss Violet Alford au sujet de la farandole vaut aussi pour d'autres danses qui paraissent typiquement rurales: au cours des deux derniers siècles elles ont été compliquées de figures inventées de toutes pièces par des professeurs de danse, figures auxquelles les inventeurs ont donné un nom (comme dans le quadrille); il est souvent difficile d'éliminer ces figures adventices. Rien que pour la *bourrée* dite d'*Auvergne*, on a beaucoup de peine à retrouver les prototypes originaux. Je n'arrive pas non plus à savoir ce qu'est au vrai la *Piémontaise;* et quant aux *rigodons*, c'est pire encore car pour cette danse générique, qui se rencontre dans les Alpes, la vallée du Rhône et jusqu'en Auvergne et au Velay, si j'ai plus de deux cents textes, par contre je n'ai pas une seule description précise... Ce qui n'empêche pas toutes sortes de gens de parler de nos danses populaires avec une tranquille autorité. Le rigodon a été « civilisé » ou « mondanisé » au XVIIIe siècle; et on prétend qu'il avait été inventé sous Charles VIII en 1485 par un nommé Rigaud, maître à danser de Marseille, sur une mesure à 2/4. Si c'est vrai, voilà encore une de nos danses populaires qui serait d'origine savante.

Mais je dois dire que je n'ai jamais vu danser les rigodons chez nous selon le système compliqué indiqué dans les traités de danse classiques, comme celui de Giraudet et d'autres; de plus, j'ai constaté assez souvent que de la danse à quatre temps le rigodon tendait à en devenir une à trois temps sous l'influence de la *polka*, qui est devenue elle aussi « popu-

laire », mais est, dit-on, d'importation. De même ce qu'on nomme la *bourrée-caprice* est à trois temps avec une figure terminale dite le *tour de bras* (on prend la danseuse à la saignée du bras, non à la taille) qui donne l'impression d'une valse de 16 mesures. Sous Catherine de Médicis aussi on dansait une sorte de bourrée, dite l'*Auvergnate*, sur un pas de valse à 2 temps, mais en frappant fortement des pieds et en agitant les bras, la vraie valse enlacée constituant la dernière figure. Ce qui élimine la prétendue origine viennoise de notre valse moderne.

On peut en dire autant de la prétendue origine tchèque de la polka. Une légende veut que ce soit une cuisinière qui l'ait inventée en Bohème, et qu'un danseur de Prague nommé Raab l'ait importée à Paris en 1840; une autre légende prétend que le nom signifie *moitié*. Mais on a fait remarquer avec raison, depuis longtemps, que le pas de la polka n'est pas autre chose que le *changement de pas* militaire, qui est l'un des premiers exercices auxquels on a obligé les bleus dans tous les pays et probablement dès l'époque grecque et romaine, sinon bien avant, peut-être dans les armées égyptiennes et assyro-babyloniennes, dont les reliefs et les peintures funéraires nous montrent la belle ordonnance. Dès qu'on sait changer le pas en style militaire, on sait danser la polka, puisqu'il suffit de répéter le mouvement alternativement des deux pieds et de le compliquer en arrière et en tournant. Si on préfère le mouvement tournant seul on arrive directement à la polka valsée.

Ce qui peut être moderne, c'est la réglementation des détails, précisément par les maîtres à danser ou les maîtres de ballet depuis deux siècles, mais non le pas. De même le *boston* à 3 temps et 6 mouvements est un pas extrêmement ancien, au point qu'il est à la base non seulement de la bourrée mais de bien d'autres danses; il importe peu, en somme, que dans l'un, ou l'autre, ou plusieurs de ces temps, les mouvements en arrière et en avant soient agrémentés d'un saut sur place, nécessairement rythmé par un mouvement de lancement des bras. Les danseurs d'Echternach font du boston probablement depuis des siècles; en tout cas le boston m'a été signalé pour d'autres pèlerinages comme une nécessité magique.

Un fait curieux, mais que je ne signale qu'en passant, car souvent les descriptions sont insuffisantes, est que beaucoup de danses nègres avec le ploiement des genoux, le piqué du talon, puis le piqué de la pointe, ne sont que notre *pas-de-deux* simple, sans l'accompagnement du tour de polka ou de valse surajouté; mais souvent avec des gestes de tête et de bras, ou des claquements des mains sur les cuisses, les fesses, la poitrine qui donnent à l'ensemble un caractère à première vue très différent. Mais la base même de cette gymnastique rythmique est bien la même chez les Nègres et dans notre *pas-de-deux*.

De quelques autres descriptions de danses nègres semble ressortir aussi une identité avec notre *pas-de-quadrille* ou *pas-de-quatre* simple qui, je le rappelle, comporte: trois pas marchés du pied gauche en avant et un saut en allongeant le pied droit, puis trois pas marchés du pied droit et un saut en allongeant le pied gauche. Si vous faites ces pas en faisant la chaîne et en avançant de côté, en crabe, vous avez non seulement certaines danses religieuses nègres, mais je crois bien aussi des danses de Bali et ailleurs en Indonésie, et certaines danses-rondes dites bretonnes. Ici encore, l'ampleur, la force du saut, ou des mouvements de bras, ou des claquements de mains, peuvent donner d'abord l'impression d'une danse à part, alors que le système des pas est d'un type bien connu, et peut-être universel.

Bref, il y a là un sujet d'études très intéressantes; et, puisqu'on sait encore si peu de choses, une jolie enquête à faire pendant les vacances.

A. VAN GENNEP.

GÉOGRAPHIE

Paul Descamps: *Le Portugal, la vie sociale actuelle*, 1 vol. in-8°, Paris, Firmin-Didot, s. d. [1935]. — Divers: *Le pétrole et son économie*, 1 vol. in-8° des *Cahiers économiques et sociaux*, Paris, Librairie technique et économique, 17, rue de Constantinople, s. d. [1935]. — A propos des objets scientifiques de la géographie. — *L'American Geographical Society* et la *Geographical Review*.

Plus d'une fois, j'ai attiré l'attention des lecteurs du *Mercure* sur l'appui réciproque que peuvent se prêter les études géographiques et les études sociologiques, dès qu'il est question du cadre ou du milieu où évoluent les sociétés humaines,

ainsi que des influences déterminantes en va-et-vient du milieu sur les groupes, et des groupes sur le milieu. Des livres de pure tendance sociologique peuvent être très utiles à la géographie, dès qu'ils font une place à ces problèmes. Il faut reconnaître que les livres de ce genre deviennent de plus en plus nombreux. Parmi eux, je rangerai le très intéressant volume sur **Le Portugal, la vie sociale actuelle**, par M. Paul Descamps.

Cependant, je suis loin de trouver excellente la méthode générale suivie par l'auteur au cours de ses savantes et copieuses recherches.

Cette méthode est celle de l'*Ecole sociale* de Le Play et d'Henri de Tourville. Elle consiste essentiellement à établir de nombreuses monographies familiales et professionnelles ou locales. Au moyen de ces monographies, on cherche à préciser la nature des liens sociaux, lâches ou serrés, en fonction des habitudes ou des règles sociales et économiques prépondérantes dans les groupes considérés.

La méthode a l'inconvénient de prétendre soumettre au déterminisme scientifique, conçu dans le cadre étroit des interactions sociales, une multitude de faits dont la genèse et l'explication peuvent se trouver ailleurs, depuis le milieu naturel jusqu'à la fantaisie individuelle. L'homme est un animal social, sans doute. Mais il est bien autre chose que cela.

Toutefois, le livre de M. Paul Descamps échappe en partie à l'exclusivisme de la méthode, précisément parce qu'il fait leur part, — quoique un peu sommaire, — au milieu naturel et aux différents cadres régionaux. Même dans un petit pays comme le Portugal, ces cadres ont leur valeur, au moins pour les paysans et pour les pêcheurs qui forment la très grande majorité de la population.

Les Portugais sont, en général, ou paraissent, individualistes. On juge tels les émigrants portugais aux Etats-Unis; on les juge en même temps fort arriérés. Cet individualisme s'atténue, au moins dans le nord du Portugal (Minho et Douro), par des pratiques de solidarité élémentaire et gratuite entre ruraux (travaux *por favor*). Là aussi la famille est plus solidement cimentée. Au sud du Tage, au contraire, elle

se désorganise. L'opposition est nette à ce point de vue entre populations rurales du nord et du sud. Par contre, au point de vue de la situation des femmes, le pays tout entier s'uniformise sous l'influence urbaine et industrielle, et les cadres régionaux perdent toute signification. Longtemps sujette de par la loi, la femme portugaise a été affranchie par les mœurs, et maintenant, la loi suit les mœurs. Une éducation trop prolongée des enfants par les femmes fait même aux Portugais, a-t-on dit, « une âme féminine ». Cela se révèle par l'élément impulsif que manifestent toujours au Portugal les tendances politiques et sociales modernes, qu'il s'agisse du remplacement de la monarchie par la république ou de la constitution de l'*Estado Novo*.

§

La géographie du pétrole est une des plus nouvelles et des plus intéressantes qui soient. En un demi-siècle à peine, le combustible liquide est devenu une source essentielle d'énergie; il prime presque la houille; il conditionne aujourd'hui, sous forme d'essence ou de mazout, l'existence de l'auto, de l'avion et du navire à moteur; dans les industries et dans les prévisions de guerre, il joue un rôle de premier ordre, de sorte que *l'étatisation* plus ou moins avancée du pétrole est un phénomène presque général; enfin, l'avenir du carburant, tel que la géologie peut le révéler, nous paraît plein d'incertitudes. A lui seul, il symbolise presque le caractère fragile de notre civilisation matérielle, condamnée à rechercher sans cesse des moyens d'action nouveaux, ou à périr.

Un livre vient de paraître, après bien d'autres, qui donne en deux cents pages, nourries de faits et de chiffres, une véritable encyclopédie du pétrole: **Le pétrole et son économie**, publié à la librairie technique et économique. C'est l'œuvre de vingt collaborateurs qualifiés par leurs fonctions, leurs occupations et leurs travaux. Chacun a traité à l'un des points de vue géographique, technique, économique ou financier, un ou plusieurs aspects de la question du pétrole. Il y a parfois double emploi, c'était inévitable. Mais les auteurs ne se contredisent ni pour les faits, ni pour les

points de vue, c'est l'essentiel. Ce volume sera désormais indispensable à tous ceux qui s'occuperont du pétrole.

Il y a quelque chose de déconcertant dans la formation géologique du pétrole. Il ne se classe pas nettement, comme la houille, selon un âge et selon des terrains. Que les hydrocarbures soient de formation primitive minérale ou organique, — les deux thèses ont leurs partisans, — ils se trouvent à peu près indifféremment dans de nombreux terrains. Ce sont des produits migrateurs: relativement légers, ils se déplacent vers le sommet des anticlinaux. Mais les traces qui les révèlent à la surface sont souvent très trompeuses. Elles peuvent ne déceler qu'un suintement local sans valeur productive. Que de *puits secs* ont été forés en vain!

Le pétrole n'en a pas moins été connu dès l'antiquité. Mais la vraie exploitation n'a commencé qu'il y a trois quarts de siècle. Confinée quelque temps à l'éclairage et au chauffage, elle est arrivée presque soudainement à une extension extraordinaire, lorsque le pétrole est devenu source d'énergie, par l'invention des moteurs à explosion et à combustion interne. Aujourd'hui, parmi les produits pétrolifères, l'essence compte pour 34 %, le mazout pour 42 %. Dans le domaine de la navigation, la houille est de plus en plus refoulée par le pétrole. Celui-ci compte aujourd'hui pour 16 % dans le trafic mondial; il est transporté à travers les mers par 1.500 bateaux citernes dont les plus gros ont 18.000 tonnes; sur terre et sur les rivières, wagons, camions et chalands citernes ne se comptent plus.

Le pays de plus grande production, et aussi de plus grande consommation, ce sont les Etats-Unis, grands régulateurs du marché du pétrole, où dominent les trois grands trusts pétroliers. Après eux, pour la production, mais bien loin, viennent aujourd'hui la Russie et le Venezuela. D'année en année, les rangs peuvent varier d'une manière surprenante. Le Mexique venait au second rang il y a quinze ans. Il ne compte plus guère aujourd'hui que pour 2 % dans la production annuelle du pétrole.

Pourra-t-on maintenir longtemps la production du pétrole aux 200 millions de tonnes qu'elle donne annuellement? Grave question. Une chose est à peu près certaine: le pétrole

sera épuisé bien avant la houille. Selon les pays de production, les réserves *prouvées* n'assignent guère à l'exploitation une durée supérieure à 15 ou 20 ans. Mais l'exploitation actuelle se fait souvent d'une manière barbare; elle gaspille le pétrole; une exploitation plus rationnelle ménagera mieux les réserves. Et puis, peut-être en trouvera-t-on de nouvelles. Il n'en est pas moins vrai que la question des carburants de remplacement et des carburants synthétiques s'impose et s'imposera de plus en plus aux techniciens. L'Allemagne paraît l'avoir compris avant nous.

§

Une utile revue dont j'ai déjà signalé l'existence aux lecteurs du *Mercure,* **Les Etudes rhodaniennes,** publiée par l'Université de Lyon, entre dans sa onzième année. A cette occasion, le directeur, M. André Allix, publie un manifeste où il met au point le programme et les méthodes que lui et ses collaborateurs ont suivis et comptent suivre.

Les *Etudes rhodaniennes* ont commencé par une étude physique du Rhône, celle que M. Maurice Pardé a réalisée avec beaucoup de conscience et de talent. Elles ont continué par des monographies régionales et locales, et s'appliquent maintenant, dit M. Allix, à *des recherches plus spécialisées et plus approfondies.*

Sur quoi portent ces recherches?

Sur les formes du sol? Mais les problèmes qui se posent dans la région de Lyon se rattachent aux problèmes généraux de la morphologie terrestre. Sur le climat? Mais l'outillage, les instruments et les locaux d'observation sont encore réduits à trop peu de chose. Sur l'activité humaine enfin? C'est là l'objet principal. Mais c'est, reconnaît M. Allix, « l'étude de l'homme qui exige le plus de tact, le plus de méthode, la plus minutieuse prudence. »

Prudence si grande, que M. Allix se méfie des explications. Notamment des explications à tendance philosophique. Ni déterminisme *simpliste,* dit-il, ni finalisme *béat.* On peut lui faire remarquer que le déterminisme n'est pas nécessairement simpliste, et que le finalisme lui-même peut abandonner l'attitude béate. Mais M. Allix se limite au but de *con-*

naître. « Connaître simplement, c'est une tâche difficile. » Sans doute. Mais peut-il y avoir vraie connaissance sans interprétation? La connaissance se réduit-elle à une litanie de faits mis bout à bout?

Je ne cherche pas chicane au laborieux et savant chercheur qu'est André Allix. Je le vois simplement embarrassé, parce qu'il sent bien, comme moi, que dès que l'on examine la carte régionale, « les angles de prise de vue, comme il dit, sont multiples. — Il y a une méthode historique, il y a une méthode statistique. » En d'autres termes, il n'y a plus de méthode proprement géographique. *L'étude approfondie du détail, telle que les études régionales paraissent l'exiger, fait comme un réactif chimique où la géographie se décompose en éléments hétérogènes.* Il n'y a qu'une vraie géographie, non pas spécialisée, mais autonome, une des plus passionnantes disciplines scientifiques. C'est la géographie générale. J'ai mis un quart de siècle à le comprendre. Raillez, si vous voulez, ma lenteur d'esprit.

§

Je dois un mot de remerciement à l'*American Geographical Society* de New-York, qui m'a fait l'honneur, le 28 mai, de me nommer membre correspondant. C'est pour moi l'occasion de dire tout le bien que je pense de sa revue, qui paraît quatre fois par an, la *Geographical Review*. Nos revues géographiques d'Europe, même les plus anciennes et les plus réputées, ont bien de la peine à soutenir la comparaison. La *Geographical Review* démontre pour sa part l'ardeur scientifique désintéressée et l'activité intellectuelle qui se déploient de nos jours aux Etats-Unis. Mon ami Albert Guérard, de l'Université Stanford, souhaite que « l'Américain de demain pense un peu plus à l'aventure intellectuelle ». Si j'en juge par la géographie, cela commence. Le pays du dollar devient aussi le pays de l'esprit. Au fond, sa richesse n'est compromise que d'une manière provisoire: elle renaîtra. Tôt ou tard, les progrès de la richesse conditionnent les progrès intellectuels. Il en sera aux Etats-Unis comme ailleurs.

CAMILLE VALLAUX.

VOYAGES

Raoul Toscan: *La Curieuse Histoire de Nevers*, Les Editions de la Revue du Centre, 16, rue Moncey, Paris. — Jo Roger-Tourte: *A pied autour du monde*, Bernard Grasset.

Pour ne pas demeurer dans la sécheresse d'un simple résumé, l'abondance des matières concernant le sujet a obligé M. Raoul Toscan à lui consacrer deux volumes. **La Curieuse Histoire de Nevers,** tome I, dont nous allons parler aujourd'hui, nous conduit des origines jusqu'au milieu du XVIIe siècle, et le second, qui paraîtra dans le dernier semestre de cette année, relatera les événements locaux, des Mancini à nos jours.

Nevers a toutes sortes de raisons pour vivre longtemps et pour bien vivre. Sa position centrale, qui marque, comme le disait fort justement José Germain, la place du cœur de la France, sa situation ferroviaire, qui fait d'elle une vraie plaque tournante la mettant à égale distance de toutes les côtes et de toutes les frontières, son réseau hydrographique, qui la désigne sur la carte des guides aériens aux confluents de la Nièvre, de l'Allier et de la Loire, son climat si doux, la pureté de son atmosphère chargée de tous les souffles, une couronne de forêts, les mœurs débonnaires de ses habitants, d'esprit vif cependant et allègrement critique, tout justifie la prévision d'une sereine longévité. Nevers pourrait fort bien devenir la capitale du centre.

Le plus ancien historien qui ait parlé de la ville est, paraît-il, Jules César dans ses *Commentaires*.

Noviodunum, dit-il, était une ville des Eduens, située dans une position avantageuse sur les bords de la Loire.

Le promontoire, situé près du Bec d'Allier, protégé au sud par le fleuve, à l'est par les bras de la Nièvre, au nord par l'étang de la Sangsue et à l'ouest par ceux de la Passière et du Croux, fut remarqué par une tribu gauloise qui s'y installa. La protection de cette forteresse naturelle fut complétée par des « mottes », buttes artificielles de terre qui faisaient partie du système défensif des Gaulois. Cet établissement fut ruiné lors de la fameuse lutte menée par Vercingétorix contre les Romains. Lorsque ceux-ci devinrent les maîtres du pays, des constructions solides et coquettes rem-

placèrent les pauvres huttes des Gaulois; les villas romaines étaient déjà pourvues d'un confort appréciable. Nevers devient alors un centre industriel, et aussi de transit. De grandes voies pavées se croisent à ce point stratégique; des bornes indiquent les distances en pas, c'est une époque de réelle prospérité.

Le christianisme apparut dans la région vers le IIe siècle et, comme partout, fut sauvagement persécuté par les Romains. Au Ve siècle, la ville était encore enclose dans ses murailles romaines fort hautes et de grande épaisseur, dans lesquelles ne s'ouvraient que deux portes. Des invasions, des guerres avaient lourdement pesé sur le pays. Celui-ci se mit à renaître sous Charlemagne, qui l'organisa et promit à l'évêque Gérome la belle cathédrale qu'il souhaitait depuis longtemps. La renommée de l'Evêché avait attiré un grand nombre de communautés religieuses. Certaines abbayes furent importantes; de l'une d'elles il est demeuré une belle église romane. Vers la fin du XIIe siècle, Nevers devint un lieu franc et privilégié, capitale du comté. De nouveaux murs furent élevés, les bourgeois, c'est-à-dire les habitants de la cité, purent aller et venir, vendre ou acheter sans empêchement, hériter et transmettre. La charte garantissant ces libertés prévoyait également l'institution de quatre magistrats élus par les habitants, et qui étaient chargés d'administrer et de juger. Tous ces avantages furent accordés par Pierre de Courtenay, un des comtes dont le pays peut être fier. Vers la fin du XIVe siècle, le Nivernais devint possession de la maison de Bourgogne. En 1414, Bonne d'Artois, femme de Philippe de Bourgogne, fit avec son bébé Charles une joyeuse entrée dans Nevers. Une belle fête eut lieu à cette occasion et, pour la première fois, dans une entrée solennelle, on lui offrit un très beau livre, orné de gravures de personnages faites par un enlumineur fort habile. Le vieux château de Pierre de Courtenay n'était pas une habitation plaisante; aussi les seigneurs n'y résidaient-ils pas et se bornaient à y faire de brèves apparition. La ville se décida à faire construire une résidence mieux dans le goût du jour, et la seconde moitié du XVe siècle vit s'édifier ce beau château qui, quoique amputé de ses dépendances, est encore de nos jours un

des plus admirables de tous ceux des bords de la Loire. En cette même époque et dans les deux siècles suivants, la peste noire fit dans la cité plusieurs apparitions, malgré la lutte de la vaillante population contre ce terrible fléau qui ne fut jugulé qu'en 1629; les deux tiers des habitants en furent victimes. Par le jeu des alliances, la maison de Clèves s'installa en Nivernais. Pour récompenser de nombreux services, François Ier érigea en duché-pairie le comté de Nevers; Marie d'Albret en fut la première duchesse et son fils François le premier duc. Le 4 mars 1565, Henriette de Clèves épousa le prince Louis de Gonzague, fils du duc de Mantoue. Ce fut grâce à la haute culture et aux soins incessants dont ce prince entoura le pays que se développèrent sa grandeur et sa prospérité. En effet il introduisit à Nevers la fameuse faïence qui s'était propagée en Toscane et favorisa également l'installation des verriers. Mazarin, en 1659, acheta le duché, et les Mancini remplacèrent les Gonzague. Ce fut Colbert qui vint, en homme de confiance du cardinal, se rendre compte de la valeur du pays et en conseiller l'acquisition. Un aussi bref exposé de cet ouvrage n'en peut donner qu'une imparfaite idée. En plus des études détaillées sur les seigneurs, les évêques, la vie des habitants, les monuments, on y trouve également nombre d'anecdotes souvent fort plaisantes.

Sous la signature de Jo Roger-Tourte vient de paraître un livre intitulé **A pied autour du Monde, trois ans de camping**, dont nous ne saurions trop recommander la lecture à tous nos jeunes gens. C'est le récit simple et clair d'un exploit peu banal et qui constitue une grande leçon d'énergie. M. Roger Tourte est architecte, né à Reims, Mme Jo Tourte est Bourguignonne. Ce jeune couple n'a voulu s'attaquer à aucun record; il est parti vers le soleil levant, sac au dos, après avoir mesuré exactement les obstacles à surmonter, les choses usuelles dont il lui faudrait se passer; car, quand on doit marcher en portant tout sur le dos, on est dans l'obligation de condenser sérieusement les bagages. Ne disposant que de minimes ressources, le problème est encore accru, car il n'est pas question de s'arrêter à l'hôtel, mais de vivre entièrement en plein air, de préparer soi-même les

repas, de coucher sous la tente et par tous les temps. Il faut donc emporter du linge de rechange, des sacs de couchage, tente, ustensiles de cuisine, trousses de pharmacie, blocs à dessin, couleurs, pinceaux, etc. Le sac de Mme Jo Tourte pèse, suivant la nature des provisions, de 12 à 15 kgr., celui de son mari 15 à 18. Ils quittèrent Paris le 1er mai 1929, gagnèrent l'Italie par l'Yonne, la Bourgogne, l'Ain, la Savoie, visitant Gênes, Mantoue, Marengo, le lac de Garde, Venise, Pise, Florence, Rome où le Colisée leur servit de chambre à coucher; gagnant ensuite Brindisi, et en bateau Corfou et la Grèce. De là, ils passent en Turquie, non sans péripéties, où ils achètent un âne; la vente des aquarelles leur procure un peu d'argent, mais les gendarmes de ce pays sont gens bien tracassants et ils causèrent nombre d'ennuis à nos voyageurs parce qu'il est, paraît-il, interdit aux étrangers de circuler à pied en Turquie. Il fallut vendre l'âne et prendre le train pour continuer la route vers la Syrie et l'Irak. L'Orient les déçoit, Téhéran les retient quinze jours. A Ispahan, un Français leur offre une chambre; la ville est agréable; c'est une véritable oasis de verdure. Le 12 novembre, ils s'embarquent à Bouchir pour les Indes qu'ils parcourent en bicyclette et quittent le 1er mai 1931, se dirigeant vers la Birmanie, le Siam, l'Indochine et la Chine du Sud. Ils sillonnent ensuite la Chine du Nord, la Corée, le Japon, s'embarquent pour les Etats-Unis où ils crurent bien ne pouvoir entrer et qu'ils traversèrent en deux mois (6.000 km.), grâce toujours à leurs bicyclettes, pour arriver à New-York, où ils s'embarquèrent, heureux de retrouver bientôt la France, gardant quand même une certaine nostalgie de leur vie errante de trois années.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Commune: le triomphe universel du IIIe Reich, par la guerre et par le commerce, dû à l'aveuglement chirurgical des ouvriers, des paysans, des intellectuels pauvres; une savoureuse satire du fascisme hitlérien. — *Esprit:* poétique de M. Adrien Miatlev; ses vers; un poème en prose. — Mémento.

Il se peut que les dés soient jetés, quand ces lignes seront publiques, et que la guerre fasse rage en Afrique et dans la Méditerranée. Je doute que l'on ne prenne, à faire connais-

sance de M. Anatol Hidas et du feu comte von der Eichen, le plaisir de haut goût que je dois à **Commune** (septembre). Il s'agit d'un collaborateur de MM. Hitler et Gœring qui, « à l'encontre des autres chefs fascistes, ne s'adonna jamais à l'homosexualité ». Cet original sert le III[e] Reich par une œuvre posthume : « 120 pages dactylographiées » augmentées d'« annotations nombreuses » et « du matériel statistique » dont l'accompagnement constitue la garantie de tout plan politique digne d'examen. Celui de Kurt von der Eichen a pour titre complet :

Strictement confidentiel:

PROJET

pour l'affermissement des conditions fondamentales du III[e] Reich et pour la consolidation des bases matérielles et spirituelles et des droits de la race aryenne supérieure.

Il m'étonnerait fort que le défunt comte n'ait point trouvé l'idée-mère de son projet dans *La Vie des Termites* de notre grand Maeterlinck: on se rappelle l'immense travail collectif fourni par l'enrégimentement instinctif des insectes privés de la vue.

Ainsi parle le symbolique hobereau qui se réclame de Nietzsche en maint endroit de son exposé :

Je propose donc ce qui suit:

Dans l'intérêt de la protection de l'aryen supérieur, comme aussi dans l'intérêt de la sécurité d'une ferme politique intérieure, et aussi dans le but d'assurer au III[e] Reich la suprématie dans le domaine de la politique extérieure, tous les sous-hommes, c'est-à-dire les ouvriers, les paysans et les intellectuels non possédants, la juiverie dans son ensemble, doivent être privés de la vue.

Une telle proposition pourrait rebuter quelques personnes encore infectées de sensibilité individualiste. L'auteur, en prévision de cela, a pris conseil des spécialistes les plus qualifiés:

...depuis le commerçant en gros jusqu'aux plus éminents professeurs et théoriciens. J'ai entendu les opinions de nombre d'ingénieurs, d'inventeurs, d'artistes, de médecins, de psychologues, et en particulier celles des grands industriels, dont le point de vue

est objectif. Je suis donc à même de réfuter les objections les plus importantes et de les détruire aussitôt, grâce à la valeur des connaissances que j'ai acquises au cours de mes recherches.

Kurt von der Eichen prévoit la confection, par les moyens chirurgicaux les plus perfectionnés, de « 15 à 20 millions d'ouvriers et d'ouvrières aveugles » et, y compris les paysans, avec quelques autres espèces inférieures, d'un « total approximatif de 55 à 58 millions d'individus en comptant les familles » privés de la vue.

Il faudra, pour la direction de ces 25 à 28 millions d'ouvriers et de paysans, près de 750.000 à un million de surveillants. En cas d'extrême danger, ce groupe d'un million devra être fourni par l'élite de la société. Mais seulement dans le cas le plus urgent (car mon plan tend précisément à épargner au surhomme tout effort de travail). *« La richesse crée le prototype de l'homme aristocratique, et, ce qui est de première importance, elle le délivre de tout travail physique abêtissant. »* (Nietzsche.)

Afin que de pareilles éventualités ne se produisent pas, et que, de plus, le surhomme soit aussi délivré des travaux de surveillance même légers, nous devons mettre tout en œuvre afin que cette couche de surveillants soit choisie dans les rangs des ouvriers et des fonctionnaires.

Le réformateur ne laisse rien au hasard: les surveillants seront ou muets, ou sourds, ou sourds-muets, par ablation des cordes vocales ou du tympan, ou des deux organes. Ils guideront le travail au sifflet ou par intervention manuelle selon le cas, sans possibilité de comploter verbalement avec les aveugles, la discipline étant assurée par le knout.

Quel spectacle enchanteur et apaisant!

Devant nous s'étend le territoire de la Ruhr, avec ses mines et ses forges. Essen est la ville du feu et des flammes. Dans les rues s'avancent tranquillement, presque sans parler (ou parlant à voix basse) des colonnes d'ouvriers aveugles qui se rendent à leur travail. Les surveillants sourds-muets les précèdent, un sifflet à la bouche.

. . . .

Et pendant que les aveugles travaillent ainsi, leur visage reflète une expression touchante de fidélité, de patience infinie, et de dévouement. L'insupportable effronterie du prolétaire a disparu. Leur vision à jamais éteinte les laisse s'absorber dans leur

travail d'une façon telle que si quelqu'un leur parlait sans qu'ils s'y attendent, ils seraient effrayés et se sentiraient embarrassés, jusqu'à en rougir de honte.

. . . .

Chaque Allemand aryen a le droit d'asservir les races inférieures... et nous les surhommes nous avons, de plus, le droit d'utiliser tout aryen médiocre pour nos buts et nos fins. L'évolution exige une sélection et les conditions d'existence les plus parfaites doivent être offertes à ces élus. Afin qu'il en soit ainsi, des millions d'êtres humains doivent vivre dans la misère.

Le noble Kurt indique que le Reich trouvera dès l'application du plan, dans les prisons et les camps de concentration, assez de communistes à aveugler, pour en obtenir « à la fin de la première année 6 millions sans compter les membres de leur famille ».

Ces aveugles, que rien ne distraira de leur travail, seront des soldats invincibles: *ils ne verront pas le danger* et « vous représentez-vous l'énorme impression psychologique que doit produire ce spectacle sur les troupes ennemies »: « l'attaque des régiments d'aveugles, des millions d'aveugles ». Les cadres ont des yeux; mais, ils n'entendent pas l'épouvantable tohu-bohu du combat. De même, l'aveugle-guerrier choisi pour remplir l'emploi de « torpille vivante » et envoyé chez l'ennemi, aura reçu « l'ordre de porter des conserves pour le ravitaillement de ses camarades » et sera chargé d'explosifs à raison de 50 à 75 kilogs.

Au soldat aveugle, pas besoin de permission.

Et voici encore un autre avantage, en soi-même insignifiant; la mort héroïque d'un fils, d'un mari, d'un père n'apparaîtra plus aussi tragique qu'autrefois à une mère, à une épouse, à un enfant également aveugles. Car c'était d'abord surtout par les yeux que les enfants, les hommes, les pères étaient distingués les uns des autres. Ainsi l'oubli des morts, leur remplacement par d'autres époux nouveaux, s'accomplira par un processus étonnamment rapide dont nous ne pouvons même pas aujourd'hui nous faire une faible idée, etc., etc.

Le dur Kurt von der Eichen a tout prévu, je vous le dis : la classe ouvrière aveugle ne dépensera pour son habillement que 10 % de sa dépense actuelle, que la moitié de ses dépenses actuelles de nourriture, tandis que:

Toutes les dépenses pour les plaisirs et les distractions, cinéma, théâtre, etc., seront supprimées.

Les livres et les journaux ne sont plus nécessaires. La propagande banale et insignifiante pourra être faite par le moyen de la T.S.F.

Avec les marchandises produites, nous submergerons le monde entier et nous conquerrons tous les marchés.

Il n'y a pas de capitalistes faisant travailler des ouvriers voyants qui pourront nous concurrencer. D'ici 3 à 5 ans, nous disposerons donc de profits exceptionnels, qui dépasseront toute attente.

Grâce à notre force militaire, nous serons en état de rendre inopérantes toutes les mesures économiques, les protections et barrières douanières des autres pays, et nous vaincrons toute résistance, même armée.

Ainsi le IIIe Reich créera une culture nouvelle: celle de l'aryen supérieur et celle de la multitude. Il conquerra le monde entier « économiquement et militairement ». Et le « plan » annonce:

En cas de guerre, aucun pays ne se relèvera. Tous devront subir une écrasante défaite, car notre armée d'aveugles sera invincible. Et de même, ils ne pourront pas se placer sur le terrain de la concurrence commerciale, car nous ne pourrons être battus à cause de notre système supérieur, et du niveau extraordinairement bas des salaires. Il ne leur resterait donc qu'une seule voie, et ce serait la voie découverte par le surhomme aryen, le génie allemand, le peuple des poètes et des penseurs, c'est-à-dire le moyen unique: rendre aveugles la classe ouvrière et les paysans.

Le hardi gentilhomme-sociologue prévoit la constitution de

La Banque Nationale pour les Dédommagements et compensations

qui assurera les plaisirs indispensables à la minorité dirigeante des aryens supérieurs. On lit encore:

D'après mes observations, le nombre des jolies filles est environ 18 à 20 % de toute la jeunesse féminine.

De cette façon, il y aurait, chaque année, environ 300.000 vierges de 12 à 16 ans mises à la disposition des nobles surhommes. Après un usage de quelques années, ces jeunes filles seraient également remises à l'Institution nationale, afin d'y être opérées de la vue. Pour l'usage de ces jeunes filles, il faudra verser, chaque

année, une contribution d'environ 100 marks (les frais d'entretien sont naturellement à la charge de l'usager). *Ainsi la B. N. D. C.* disposerait d'une rentrée annuelle de 500 millions de marks;

18 *à* 20 % *de la jeunesse masculine pourrait également conserver la vue jusqu'à l'âge de* 18 *ans. De cette façon, environ* 300.000 *jeunes gens voyants pourraient satisfaire les désirs homosexuels des surhommes.* On réserverait 200 des plus beaux adolescents aux membres supérieurs du gouvernement, pour Hitler, Gœbbels, Gœring, Rosenberg, afin que leur humeur soit toujours sereine, et qu'ils puissent œuvrer de toute leur pleine énergie pour la gloire de la souveraineté aryenne.

Les capitaux rapportés par l'usage des jeunes gens ne seront pas inférieurs à 200 millions.

Les testicules de 50 % des jeunes garçons seront sectionnés après la puberté, puis greffés sur des surhommes aryens. La vie et la puissance sexuelle de ces derniers en seront prolongées. Il y aura donc environ 250.000 testicules mis à la disposition des chirurgiens. Comme chacun devrait le savoir, les testicules peuvent être utilisés soit en parties ou bien en totalité, selon le système de greffe; étant donné qu'ils sont déjà « fatigués » au bout de 4 à 5 ans et perdent de leur vigueur, une deuxième greffe devient nécessaire, *ainsi la consommation de testicules est constante et inépuisable.*

En établissant un prix moyen de 300 *marks pour des testicules ordinaires, on peut escompter une somme de* 450.000 *fois* 300 *marks ou* 135 *millions de marks. Ces rentrées de fonds s'incorporent naturellement au capital de la B. N. D. C.*

§

Esprit (1[er] septembre) publie des poèmes de M. Adrien Miatlev, que précède un « avertissement » où leur auteur « gravement las de toute langue poétique (aujourd'hui plus conventionnelle qu'aucune autre) », « regrette de ne pouvoir, sincèrement, écrire en quelque langue archaïque, par exemple une langue d'Eglise » et soutient son regret de cette déclaration : « il n'y a plus que les langues mortes de vivantes ».

Le poète déplore:

Aujourd'hui, l'argent a remplacé le sang pour les rapports entre les hommes. Le sang, lui, est à peu près complètement démonétisé. Les paroles, ni les silences les plus sincères, ne signifient plus grand'chose. Et les poètes voudraient être lus, écoutés! Leur

langue est usée jusqu'à la corde, réduite à la matière inerte, leurs images de plus en plus compliquées à force de chercher à nous surprendre et à nous atteindre font penser à ces réclames inquiétantes, à la puissance sournoise, qui rendent la vie insupportable dans une ville. Je ne prétends nullement par les écrits qui suivent (et qui ne constituent qu'une très faible expérience) réparer quoi que ce soit à cet état de choses, ni montrer la voie à personne. Il y a déjà tant de sauveurs par le monde! Tant et tant qu'ils finissent par nous ennuyer comme de vulgaires bateleurs! Et la vision de tant de paradis et de saluts différents, finit par nous écœurer et nous faire honte. Dieu merci, il y a encore des hommes qui désirent faire quelque chose par eux-mêmes, et tenter leur petite expérience personnelle, solitaire et désintéressée, et céder à un élan d'honnêteté qui seul les rendra *libres* comme ils le désirent au fond de leur cœur, inaliénablement libres.

...Je souffre de parler un français aussi faux, aussi creux, aussi factice, aussi utilitaire que l'espéranto. A l'argot intellectuel et cérébral que les poètes emploient aujourd'hui, je préfère la langue de tous les jours et de tous.

Je voudrais tant qu'on lui redonnât sa valeur à cette langue, qu'on lui refît une virginité, une chasteté. Je voudrais une langue dont chaque mot fût une fête de chair et d'âme, une langue sobre, vive, chaste, certaine, reliée à l'homme, au soleil, à la lune, aux étoiles, aux saisons. Cela vaudrait mieux alors que toutes les trouvailles, toutes les énigmes, et toutes les prophéties des génies actuels ou anciens.

M. Miatlev date ces lignes-là de janvier 1935. L'un des poèmes qu'elles précèdent fut écrit à Houlgate le 12 mai suivant. Partout, en effet, il emploie « la langue de tous les jours et de tous ». Comme tant et tant de poètes, il s'écrie:

Car je veux être heureux!

Il se plaint, il défend qu'on se plaigne à lui, il souffre en classe de ses camarades et du professeur, il attribue aux étoiles un sens en harmonie avec son humeur — et cela forme un ensemble de vers libres d'un accent incertain quant à la forme et d'une originalité de pensée mal définie. Mais, à ces pièces succède un poème en prose où « la langue de tous les jours et de tous » se métamorphose par un art apparenté à celui de Rimbaud, d'un charme incontestable:

Si je me réveille un jour, ce sera après le coucher du soleil, dans une clairière étroite, entouré d'orties, ligoté par les herbes,

mon pantalon incrusté de fleurs, mes cheveux mariés aux liserons, des taupes et des musaraignes dans les poches, un nid dans chaque main, et mille petites bêtes charmantes dans les manches, entre ma peau et ma veste de collégien évadé.

Après plusieurs saisons.

Nul n'aura été me chercher là et je me réveillerai de mon propre réveil. M'inquiéterai-je de l'heure, des villes, des hommes? Restera-t-il une dernière question mortelle à poser dans ce cœur? Je ne crois pas. Je serai plein de désirs, faims, soifs incompréhensibles — comme maintenant. La journée aura été torride et sans doute rencontrerai-je de ces grandes bêtes des forêts, en route vers l'eau luisant entre des bords de mousse, si claire! Je les suivrai. Il me semble sentir déjà l'apaisement, le soir étal, le mutisme de la forêt, le firmament salubre entre les branches, et là, tout à coup, entendre (à des altitudes étrangement proches!) le chant de l'oiseau prédestiné.

Non! Je ne m'aventurerai même pas au delà des derniers arbres — à moins que ne souffle, des villes et des plaines où j'ai tant souffert, cette maudite brise qui dans les chambres inhabitées rallume lampes et douleurs, fleurs et écritures, entoure les maisons d'un frisson de lierre, chasse dans les couloirs déserts feuilles mortes et papiers, et qui m'apporterait de n'importe quel point du monde, hélas! et votre angoisse, et votre dénuement sans bornes et mon nom chuchoté par vous, et votre prière égarée par ici, ô ma sœur, ô mon mal, ô mon enfant, ô ma chère camarade errante pour qui je suis mort!

Mémento. — *Muses* (cahier d'été): « Ebauche d'un dialogue sentimental » par M. J. de Laprade. — Poèmes de MM. Ph. Chabaneix, J. Reynaud, M. Ormoy. — « Extrait du livre de ma mémoire », de M. F. Perdriel. — « Conclusion d'une conférence », de M. H. de Montherlant. — Un excellent hommage de M. Pierre-Octave Ferroud à la mémoire de Paul Dukas.

Europe (15 septembre). — M. A. Henderson: « Le programme travailliste de la paix ». — De M. Eug. Dabit: « Monsieur Petitfrère ». — « Gratitude à Mussolini », par M. J.-R. Bloch. — « La lettre anonyme », par M. J. Guéhenno.

Le Rond-Point (3 numéros parus, depuis juillet, mensuellement) assigne pour but de sa publication: « la probité dans l'art ». Le premier fascicule donnait « Portrait de l'épicier », un inédit de Balzac illustré par Gavarni. — Le numéro d'août célébrait M. André Salmon et M. Paul Léautaud, celui-ci bien expliqué par M. Jean Loubes et très fidèle à lui-même dans un « Passe-

Temps » où Paul Adam est fort maltraité, Mlle Trouhanowa citée avec sympathie, et l'auteur, généreux en petites confidences cyniques. — Les seize pages de septembre contiennent entre autres: des vers de M. A. Spire; un portrait littéraire de M. Roger Martin du Gard par M. Jean Loubes, un fragment du dernier « Thibault »; un « Thomas Hardy » de M. Ch. Wolf avec un extrait de « Jude l'Obscur »; un « Henri Duvernois » très juste de M. François Sturel.

Marsyas (août-septembre): Poèmes provençaux de M. Sully-André Peyre avec leur traduction par l'auteur. — « Sainte-Beuve et le catholicisme », par M. Denis Saurat.

Revue des Deux Mondes (15 septembre): « Le coup d'Etat du *** » par M. Jean Martet. — « Fables de ma maison », par M. Georges Duhamel. — « Visite à Nouméa » par Mme Guy Chantepleure. — « La reine Astrid », par M. Ch. d'Ydewalle.

Les Primaires (septembre): Editorial: « Le fascisme, c'est la guerre ». — « L'appel aux armes », par M. Maurice Fombeure. — « Voyage en fauteuil » par M. M. Henansal.

La Revue de Paris (15 septembre): « Lorsqu'on préparait la paix », par M. Harold Nicolson. — « Tolstoï entre les violents », par M. F. Porché. — M. J. Sageret: « Caméléons marins ».

Le Mois (août-septembre): « Littérature soviétique ». — « Julien Benda ou l'irritation passionnée ».

La Revue hebdomadaire (14 septembre): « La genèse du fascisme chez Mussolini », par M. Provost de la Fardinière. — « L'œuvre de Pierre Frondaie », par M. le Docteur Mardrus, qui cite ces « modulations en mineur » du romancier:

« Dans le soir vernissé de septembre, d'heureuses fumées s'envolaient des toits piétinés de colombes. »

« Il existe des jeunes femmes qui, sous leurs guimpes de bourgeoises, portent humblement dans la vie le secret d'un cœur constellé. »

« Ah! qu'ils s'écartent de l'amour ceux qui cherchent la précision: tout y est nuances inexprimables. »

« Ils avaient pour but de ravir une rêveuse de cinq ans et, en ce neuf carré de roses, d'épanouir l'illusion. »

Voici encore, dans *la Femme de Iakof*, et sur le mode *majeur*, un autre son:

« Cet homme était fameux dans les combats de la finance. Les millions sortaient de sa tête et puis s'envolaient de ses mains, — comme les vautours des toits de l'Inde — chargés de sinistres puanteurs, que des journaux apprivoisés alambiquaient en odeurs suaves. »

Cumul (septembre): « Procès du bon sens », par M. Samendel qui écrit aussi « Honneur à la lâcheté ». — « Dignité », par M. Villepoux. — « Enfance », de M. J.-L. Digot. — « Le Retour », de M. Jean Touraine. — « Suisse », notes de M. Ch. Lary. — « A ma mie », vers de M. J. Legras.

Les Amitiés (août-septembre): « Joseph Parnin », par M. Louis Pize. — Poèmes de Mme Marie Gounin et de MM. G. Chastel, A. Blanchard, P. Leclère, B. Gaulène. — « L'égocentrisme de Léon Bloy », par M. René Martineau.

La Revue des Vivants (septembre): Divers: « Que fait-on pour notre jeunesse? »

La Revue Anarchiste (juillet-septembre): M. Guy A. Aldred: « La propagande par le fait ».

Revue bleue (7 septembre): Nouveaux extraits des carnets de Samuel Butler où l'on trouve cette note: « Le rêve enchanté d'un homme de loi: au grand jour de la résurrection, chaque citoyen réclamant la propriété de ses biens et la défendant contre tous ses ancêtres. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Les résolutions du Congrès de Vichy. — La musique à Moulins. — A propos du centenaire de Saint-Saëns.

Le Conseil permanent pour **la Coopération internationale des Compositeurs**, qui s'est réuni à Vichy (j'ai rendu compte, dans ma dernière chronique, des spectacles et des concerts très importants dont cette réunion a été l'heureux prétexte) a pris certaines décisions et émis quelques vœux qui ne peuvent manquer d'avoir les meilleures conséquences. Car, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire, ces vœux et ces décisions ne sont point des paroles stériles, de simples formalités. Voici d'abord une nouvelle bien faite pour nous réjouir: en commémoration de la réunion de Vichy, le conseil a décidé que, chaque année, auraient lieu dans cette ville deux concerts consacrés à la musique internationale, et donnés sous le patronage du conseil permanent. Il n'est pas douteux que ces concerts, désormais traditionnels, aient, comme cette année, pour conséquence l'organisation de festivals qui mettront à profit toutes les ressources exceptionnelles d'une ville musicale telle que Vichy — théâtre, ballets, etc.

Le conseil a décidé d'accueillir la proposition, faite par le comte Volpi à l'occasion du congrès de 1934, de créer à Venise des Archives internationales de la Musique Contemporaine. A Paris sera constituée une bibliothèque internationale de musique contemporaine; ultérieurement des filiales de cette bibliothèque seront installées dans tous les

grands centres musicaux du monde. On comprend l'intérêt de ces deux décisions, et comme ces précieux dépôts faciliteront la tâche de tous ceux qui ont quelque recherche à faire, et qui à l'heure présente, où tant de barrières sont dressées entre les nations et où les voyages sont difficiles et coûteux, trouveront ainsi à leur portée les textes dont ils ont à prendre connaissance.

Autre décision fort importante: le conseil a envisagé comme un de ses buts essentiels la question du *droit moral,* c'est-à-dire « le droit de défendre l'œuvre musicale de tous les temps dans son intégrité et dans son esprit ». A l'unanimité, il a adopté le vœu « que ses membres s'adressent à leurs gouvernements respectifs afin que dans tous les pays ce droit moral soit garanti d'une façon efficace ». Il a exprimé le vœu que, « dans chaque pays, la mission de surveiller les atteintes au droit moral soit confiée à des autorités artistiquement compétentes, en étroites relations avec le conseil permanent pour la coopération internationale des compositeurs ».

Tâche qui sera certes longue et difficile: le pli est trop bien pris, le détestable usage trop bien et trop généralement établi de traiter la musique comme chose négligeable et de ne montrer aux ouvrages des maîtres anciens et modernes le moindre respect. Qui de nous, au cinéma, n'a entendu déformer, déchirer, massacrer telles pages célèbres? La musique des maîtres appartient à tout le monde: libre à un « cinéaste » (comme ils disent) ou à un danseur de prendre tel ou tel morceau et de le triturer comme il l'entend pour qu'il serve à ses fins coupables. On change les mouvements; on modifie l'instrumentation, on prostitue la musique, on l'oblige à subir toutes les souillures, tous les caprices, et personne ne proteste. Il ferait beau voir qu'on protestât d'ailleurs! Qui comprendrait? Le perturbateur serait expulsé, et l'accord se ferait dans la salle pour crier haro sur le gêneur. Il importe donc que des délégués de la coopération internationale soient désignés dans chaque pays, et qualifiés pour intervenir au nom du goût, — au nom de la morale. Un quidam pudibond peut, au nom de la morale publique, traîner en correctionnelle une jolie fille qui, dans une salle où nul n'est obligé d'aller cependant, s'il n'est

amateur de ces exhibitions, montre un corps d'ailleurs admirable; mais nul n'a le droit de traduire devant les tribunaux les malfaiteurs qui abîment et déshonorent les chefs-d'œuvre. Les chefs-d'œuvre sont à tout le monde. Aucune barrière ne les protège et les souiller n'est point un crime...

Enfin, le congrès s'est occupé de la très importante question de l'enseignement de la musique. Il n'a pu, sur ce point encore, qu'émettre un vœu, le renouveler pour mieux dire: que l'enseignement de la musique soit inscrit dans les programmes à partir de l'école primaire, conservé dans l'enseignement secondaire et dans l'enseignement supérieur. Il a demandé également que la musique figure aux programmes des écoles normales et que l'on utilise la radiophonie pour la préparation à l'enseignement musical.

D'autre part, le conseil a émis le vœu que, « dans tous les pays, la radiophonie, dont la diffusion est de plus en plus grande, devienne le plus possible, à côté de sa tâche de distraction et d'information, un élément de formation du goût musical et de propagande des œuvres ayant une réelle valeur artistique ».

Il serait injuste de ne pas signaler, à ce propos, l'effort accompli en France depuis quelques mois: les concerts et les représentations de Salzbourg et de Vichy ont été radiodiffusés dans les conditions les meilleures. A Paris même, l'activité des postes ne s'est point ralentie, bien au contraire. Des ouvrages anciens, disparus depuis longtemps du répertoire, ont retrouvé la vie grâce à la radiodiffusion; les programmes des concerts symphoniques ou de musique de chambre font preuve de discernement et de goût. On trouve partout des marques de bonne volonté, un désir très vif de hausser le niveau de la radiodiffusion française. Les résultats obtenus depuis un an sont fort encourageants et tels, en vérité, qu'ils présagent heureusement l'avenir.

§

Il faut signaler aussi, et pour la donner en exemple, l'activité musicale d'une ville comme **Moulins.**

Dès 1736, existait dans cette ville une Académie de Musique, instituée pour donner des Concerts. Elle disparut, mais

une société — qui n'a point repris le titre d'Académie — la Société des Amis de la Musique, a été fondée dans le même dessein, au lendemain de la guerre, par M. Albert Sarrazin, musicien remarquable, animé d'un zèle infatigable, et dont l'activité et le dévouement ont accompli des merveilles. Moulins n'est, en somme, qu'un chef-lieu de département, et ne compte que vingt-cinq mille habitants. Or, cette société des Amis de la musique réussit à donner, malgré les ressources assez limitées offertes par une ville comme Moulins, de nombreuses séances de musique de chambre, et, deux fois l'an, de grands concerts. Ceux-ci réunissent des chœurs et un grand orchestre. Les éléments locaux (en très grande majorité) sont renforcés d'artistes venus de Paris ou des grandes villes voisines. Un de ces grands concerts annuels fut, longtemps, dirigé par Vincent d'Indy, qui avait apporté à la Société l'appui de sa haute autorité. Depuis quatre ans, M. J. Guy-Ropartz lui a succédé et le public nombreux et fidèle de ces manifestations a entendu l'exécution plus qu'honorable de: *Les Béatitudes, La Passion selon Saint Jean, La Passion selon Saint Matthieu, Rédemption,* le *Requiem* de Fauré. Aux séances de musique de chambre, on a donné, entre autres, un Festival Roussel, avec le concours de l'excellent Quatuor Calvet, et, la saison dernière, une soirée commencée par le Quatuor de Franck et, pour le surplus, consacrée aux œuvres de M. Guy-Ropartz (troisième Quatuor, joué en perfection selon sa coutume, par le quatuor Calvet, mélodies, chœurs, et notamment *Six chansons populaires du Bourbonnais,* harmonisées pour quatre voix mixtes, sans accompagnement, et dont c'était la première audition.

En décembre, sous la direction de M. Marcel Labey, on avait donné *Le Cœur du Moulin,* de Déodat de Séverac.

N'est-ce pas que l'activité de Moulins peut être donnée en exemple?

§

Il y a eu cent ans le 9 octobre que **Saint-Saëns** est né. L'Opéra, à cette occasion, remonte *Samson et Dalila* et *Javotte.* Je reviendrai sur ces reprises qui, au moment où j'écris, n'ont pas encore eu lieu. La radiodiffusion a célébré comme il convenait le centenaire du maître et, outre un

concert symphonique donné par l'Orchestre National, elle a fait entendre *La Princesse Jaune,* une des primes compositions dramatiques de Saint-Saëns, car si la première en fut donnée le 12 juin 1872, à l'Opéra-Comique, l'ouvrage fut écrit en 1866. A *la Princesse jaune* on a joint *Phryné,* qui est bien une des opérettes les meilleures des années quatre-vingt-dix. Le livret porte sa date, au moins en ce qu'il prête aux auditeurs une connaissance du grec aujourd'hui bien rare, je crois. Qui sourit encore en entendant nommer Dicéphile un juge prévaricateur? Qui remarque la bouffonnerie d'un nom comme Cynalopex?

Et il y a dans cette partition une légèreté et un esprit de blague qui ne nuisent nullement, bien au contraire, à la qualité de la musique. Sait-on que *Phryné* fut une des dernières joies de Gounod? Le 12 octobre 1893, celui-ci écrivait à Saint-Saëns:

> Mon Camille, merci de ta délicieuse *Phryné.* Je vais l'entendre par les yeux (ces deux secondes oreilles du musicien) après m'en être grisé par les oreilles, ces yeux de la musique.
>
> Je t'embrasse comme je t'aime, *imo corde.*
>
> CH. GOUNOD (1).

Quatre jours plus tard, Gounod mourait.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

En marge d'un centenaire: Pigault-Lebrun, son libraire et son roi. — Le grand-père d'Emile Augier, Pigault-Lebrun, est mort il y a exactement un siècle, après avoir été un célèbre littérateur du premier Empire. Il est juste que son centenaire ne passe pas inaperçu. Sa fécondité a été surprenante. En dehors des romans, sa spécialité, il a abordé une foule de genres, pamphlets, théâtre, histoire, plein d'esprit, de verve et de truculence, de fatras aussi quelquefois, écrivant à la diable des bavardages indigestes ou de petits chefs-d'œuvre, observateur éblouissant, amateur de gaudrioles salées et de lestes anecdotes, au demeurant brave homme, homme brave et bon Français. Sa vie elle-même a été un

(1) Cité par M. Arthur Dandelot dans son volume sur *La Vie et l'Œuvre de Saint-Saëns.*

roman, que dis-je? une suite de romans, dont le plus étrange a été que son père — un père du XVIIIe siècle, dans le genre du marquis de Mirabeau, — après une longue disparition du fils, obtint du maire de Calais qu'il le déclarât légalement décédé, et que l'intéressé eut beau en appeler au Parlement de Paris : celui-ci confirma l'arrêt, et j'ajoute ce détail savoureux que le fonctionnaire qui signifia au mort-vivant cette ordonnance définitive, le somma d'aller payer sans délai tous les dépens du procès, qui avait duré six mois, sous peine de subir la contrainte par corps — j'allais écrire: par cadavre.

Autour de cette personnalité extraordinaire et sympathique malgré ses folies de jeunesse, se distinguent bien des personnalités originales, car Pigault-Lebrun, qui devait vivre 82 ans, quand il cessa d'être un homme d'action pour devenir un homme de plume, s'était créé dans tous les mondes d'agréables relations. N'étant pas riche, et même ayant perdu par de mauvais placements la plus grande partie de son héritage, il avait dû, à côté de la littérature, se mettre en quête d'un second métier, et c'est ainsi qu'il devint et resta de 1806 à 1824, dans l'administration des douanes, inspecteur des salines. Fut-il un inspecteur irréprochable? En tout cas les salines ne firent aucun tort à sa littérature, plus abondante que jamais, et son éditeur, le plus affectueux de ses amis, accueillit avec allégresse chacune de ses productions. Aimé de son libraire! Le cas a-t-il été très fréquent? Mais ce libraire était J.-N. Barba, qui tenait boutique au Palais-Royal; sa maison fut l'aïeule de la maison Stock, et il fut lui-même l'honneur de sa corporation. A l'égard de son auteur de prédilection il était d'une générosité sans exemple. Lorsque Pigault eut écrit une vingtaine de volumes qui avaient tous bien réussi, il lui offrit, quand il serait arrivé au quarantième, indépendamment des droits afférents à chaque ouvrage qui restaient fixés, comme par le passé, de lui constituer une rente annuelle de 1.200 livres, réversible sur la tête de sa veuve. Cette convention verbale fut scrupuleusement observée pendant quinze ans, et ce fut Barba lui-même qui, vieillissant, insista pour la transformer en convention écrite.

Mœurs antiques! Et le mérite de cet éditeur chevaleresque était d'autant plus remarquable que la littérature de Pigault, si elle captivait le public, était peu goûtée du pouvoir, car Louis XVIII détestait les hardiesses politiques et religieuses. Démocrate, athée, Pigault avait tout pour lui déplaire, et l'*Enfant du carnaval*, une œuvre d'une licence débridée, contenant une foule de situations graveleuses, de par son succès même, qui avait été triomphal, devait attirer sur la tête de son éditeur les foudres du gouvernement. En trente ans, dix-sept éditions avaient paru; la dix-septième eut un sort funeste: en 1826, à la requête du procureur de Charles X, qui accentuait encore la politique rétrograde de son frère, le livre fut saisi et mis à l'index, le libraire condamné à l'amende et à la prison. Barba tint bon; il continua à éditer des livres scandaleux. L'autorité royale ferma son magasin, et lui interdit de réimprimer les ouvrages dont il avait acquis la propriété. Barba, lutteur infatigable, ne faiblit pas; il plaida cinq ans, se ruina, et allait faire faillite, quand un confrère du Palais-Royal, M. Delaunay, qui avait bon cœur, lui aussi, ému de cette détresse héroïque, vint lui apporter à chaque échéance tous les billets de mille francs que réclamaient ses créanciers. Décidément, le Palais-Royal d'il y a un siècle était le temple de la vertu.

Dans le cortège hétéroclite de Pigault-Lebrun, il faut faire une place à part à Jérôme Bonaparte, frère cadet et enfant gâté de Napoléon, souverain cascadeur du royaume éphémère de Westphalie, dont la cour voluptueuse annonce cinquante ans d'avance les fantaisies de la grande duchesse de Gérolstein. Pigault-Lebrun fut certainement son compagnon de plaisirs; mais sur la durée et la nature du rôle que l'homme de lettres joua auprès du prince, une question se pose, et d'autant plus intéressante à évoquer que dans la pénombre qui l'enveloppe se profile le masque redoutable de l'Empereur. Plusieurs versions circulent, fort réjouissantes, mais à divers degrés. Voyons d'abord la première, celle de J.-N. Barba, narrateur indulgent des fredaines de Pigault et de ses familiers. D'après lui, le jour même où Jérôme apprend qu'il est nommé roi, il rencontre Pigault et un M. C..., à la sortie du théâtre de la Montansier, et les entraîne

chez Mehaut, traiteur à la mode, pour fêter cet heureux événement. A la suite de nombreuses coupes de champagne, Jérôme nomme séance tenante M. C... secrétaire de ses commandements et Pigault son bibliothécaire. A deux heures du matin, il faut acquitter la douloureuse, qui se monte à 200 fr., et aucun des trois amis n'a de quoi payer. Mehaut se fâche et ferait arrêter le trio, si Jérôme ne lui laissait en gage une magnifique montre, cadeau de Joséphine, et ornée de son chiffre en brillants. Mehaut accepte; néanmoins, inquiet, craignant que l'objet n'ait été volé, il porte le gage à la police qui reconnaît le chiffre impérial. Ainsi Napoléon est mis au courant de l'équipée, s'emporte contre Jérôme, lui ordonne de partir immédiatement pour Cassel et annule les nominations improvisées au champagne. C'est alors que Pigault, déchu, aurait philosophiquement accepté un humble emploi dans le service des douanes.

Comme bouffonnerie, c'est déjà drôle. Mais peut-être l'aventure fut-elle plus drôle encore. Neuf ans après Barba, la *Biographie universelle* de Michaud (t. 77, édit. de 1845) prolonge et amplifie la situation de Pigault-Lebrun auprès de Jérôme. Un certain Parisot, rédacteur de l'article consacré à notre littérateur, fait état d'une lettre adressée par Pigault au comte Réal — vieux révolutionnaire converti au bonapartisme — insérée tout au long (aucun journal français n'osant publier de détails aussi scabreux) dans des journaux étrangers, et remplie d'indiscrétions croustilleuses sur la cour westphalienne. Dès 1808, Pigault a suivi Jérôme à Cassel, bibliothécaire sans bibliothèque et lecteur d'un prince qui n'aime pas les livres. Voilà deux ans qu'il loge au château de Napoléonströhe, destiné un jour, sous le nom de Wilhelmshöhe, à servir de prison au neveu de Jérôme, Napoléon III : la tâche du bibliothécaire-lecteur est surtout de raconter des histoires ou de faciliter les plaisirs du roi. Celui-ci entretient un harem de cinq maîtresses, sans compter une favorite, femme d'un banquier génois, qui vit chez elle. La reine, qui est pourtant d'une patience angélique, cette fois se plaint à Napoléon, qui fait enlever clandestinement de Cassel le banquier et la banquière, en joignant à son ordre de départ une semonce en règle. De cette épître cour-

roucée — *verbosa et grandis* — je me borne à citer le début, pour qu'on se fasse une idée du ton: « Mon frère Jérôme, roi de Westphalie, tout ce que j'apprends de vous me prouve que mes conseils, mes instructions, mes ordres, font à peine de l'impression sur vous... », et plus loin il traite Jérôme, roi de Westphalie, de « polisson ». Jérôme avait de la peine (nous en avons aussi) à déchiffrer l'écriture presque illisible du grand frère; il s'était fait aider, pour la lecture, de son lecteur Pigault. Quand celui-ci eut terminé, il vient au jeune fou une idée sublime: « Pigault, lui dit-il, je te garderai le secret, parole de roi; mais, toi, qui es un Protée littéraire, fais-moi le plaisir de répondre à cette lettre en imitant le style de l'Empereur; je copierai sans examen ce que tu auras écrit. » Rassuré — à tort — par le serment de Jérôme, Pigault prend la plume au nom du roi et s'amuse à plagier la forme impériale en rétorquant les reproches:

Mon auguste frère Napoléon, Empereur des Français,

J'ai reçu les conseils de V. M., je les respecte. Quant à ses ordres, je suis roi, je donne des ordres, je n'en reçois point. — V. M. me reproche d'aimer la table: j'avoue que, comme je n'aime pas à me repaître d'une vaine fumée de gloire, je recherche une nourriture plus substantielle, je suis gourmand sans être glouton, c'est tout ce qu'on peut exiger d'un roi. — Vous me dites d'avoir des passades et point de maîtresses; les passades sont bonnes pour ceux qui ne voient dans l'amour qu'une jouissance physique, et qui violent les femmes qu'ils ne peuvent ni séduire, ni acheter [allusion évidente à un épisode secret de la vie de Napoléon]. — V. M. se plaint de mes procédés envers la reine. V. M. a bien pu me forcer à l'épouser; mais à l'aimer, ce n'est pas en son pouvoir. N'est-elle pas, me dites-vous, assez grande dame pour moi! Il n'y a rien d'assez grand pour le frère de Napoléon, voilà ce que vous m'avez répété mille fois... Je ne voulais pas d'une grande dame, V. M. le sait bien. — Vous me reprochez de ne pas aimer la représentation: je ne l'aime pas, elle m'ennuie, et, d'ailleurs, je l'aimerais qu'elle ne va pas à ma taille, à ma tournure, deux choses qui, dans notre famille, ne sont pas très imposantes. Au reste, j'ai modelé ma vie sur la vôtre, je m'habille comme vous; que pouvez-vous exiger de plus? — Le prince de Paderborn me fait bâiller par ses éternelles homélies et ses longues messes; je dois le garder, puisque vous me l'avez donné, mais rien ne m'oblige à m'entretenir avec lui d'affaires ecclésiastiques, aux-

quelles je ne connais rien, auxquelles je ne veux rien connaître; je renvoie le tout à votre ministre des cultes. — J'ai nommé Manfeldt préfet d'Hanovre, parce qu'il est meilleur administrateur qu'un chambellan agréable. Je n'aime pas employer des étrangers à mon service personnel; j'ai germanisé les noms de ceux qui en sont chargés... Signé: JÉRÔME. — N.

Lettre impertinente au possible, et comme l'Empereur des Français ne dut pas en recevoir souvent. Elle eut pour Pigault-Lebrun, toujours à en croire la Biographie Michaud *de 1845,* de graves conséquences. Napoléon, dont la police, même en Westphalie, était fort bien faite, connut par un de ses agents — ou peut-être par l'étourderie de Jérôme — l'auteur véritable de cette missive cavalière. Il envoya immédiatement Rapp, qui lut aux deux coupables sa sentence: pour Jérôme, les arrêts pendant deux jours (un roi aux arrêts!); pour Pigault, le cachot pendant deux mois. Il savait ce que c'était que la prison; à plusieurs reprises la dureté paternelle la lui avait infligée. Il en sortit le 22 novembre 1810, et resta encore quelques mois en Westphalie. Il l'avait échappé belle.

Telle est, *en 1845,* la version d'un certain M. Parisot qui croit, dur comme fer, à l'authenticité de toute cette correspondance. En revanche, tel n'est pas l'avis d'un certain M. Desplaces, qui, dans la *nouvelle édition* de la Biographie universelle, revisant l'article de M. Parisot, fonde son incrédulité sur ce que l'administration des douanes, comme l'attestent ses registres, a eu sans interruption à son service Pigault-Lebrun entre 1806 et 1824, d'où il semble résulter qu'en 1810 il ne pouvait séjourner à Cassel.

Simple apparence peut-être. En 1809, Pigault était à Paris, comme l'atteste une lettre de lui que j'ai découverte à cette date dans les archives de la Comédie-Française (1); par contre, silence complet de 1809 à 1812, ce qui fortifie l'hypothèse d'une absence de Paris au cours des années 1810 et 1811. Un fonctionnaire des douanes, à cette époque, était-il astreint à la résidence? Pigault-Lebrun ne pouvait-il, théoriquement, figurer sur les registres de cette administration,

(1) Voir mon article sur Pigault-Lebrun dans la *Revue de France* du 15 juillet 1935.

et, couvert par la protection de Jérôme, vivre quelque temps à la cour de Cassel? Cela est possible. J'aurais voulu, pour en avoir le cœur net, opérer des recherches dans les archives de l'administration douanière; malheureusement, c'est irréalisable, les dossiers du personnel antérieurs à 1870 ayant été brûlés pendant la Commune.

En somme on ne peut rien affirmer dans un sens ou dans l'autre. Il faut se résigner à l'incertitude. Mais ce qui est sûr, c'est que le style de la lettre attribuée à Pigault-Lebrun est tout à fait dans la manière vive, alerte, pimpante de cet écrivain, qui restait lui-même en plagiant Napoléon, et que, si elle est l'ouvrage d'un faussaire, elle est un admirable pastiche.

JULES WOGUE.

NOTES ET DOCUMENTS PHILOSOPHIQUES

Bovarysme et Paranoïa. — Les circonstances ont fait qu'à la suite de quelques jours d'absence, je n'ai pu lire que tardivement dans le *Mercure* du 15 août l'article signé Dr Génil-Perrin et Madeleine Lebreuil: *Don Quichotte paranoïaque et le Bovarysme de Don Quichotte.*

N'ayant pu y répondre dans les *Echos*, et la notion du Bovarysme y ayant été mise en cause, je pense qu'il est temps encore de formuler une réserve quant au sens restreint atribué à cette notion et de dire aussi l'intérêt que j'ai pris à cette étude. Je ferai l'un et l'autre en répondant, de mon point de vue, à la question posée par les auteurs de l'article en termes fort judicieux quant au rapport de la paranoïa et du bovarysme, de Don Quichotte et du type paranoïaque. « S'agit-il de deux ordres distincts de modification de la personnalité, coexistant chez le même individu ou bien ces deux ordres de modification se confondent-ils totalement ou partiellement? »

A cette question je répondrai: un Don Quichotte est en effet un pur bovaryque, et il est aussi un pur paranoïaque, mais il n'en résulte pas qu'il y ait identité entre le type bovaryque et le type paranoïaque. Les deux ordres de modifications se confondent partiellement, non totalement et, c'est la seule critique que je formulerai : on ne saurait dire « qu'il

n'y a rien dans le bovarysme qui ne puisse être rapporté à la constitution paranoïaque ». Pourquoi? parce que le concept du bovarysme est d'une compréhension plus large que celui de la paranoïa. Tous les paranoïaques, y compris Don Quichotte, sont des bovaryques. Mais il y a nombre de bovaryques qui ne sont pas des paranoïaques, et les auteurs de l'article ont restitué le problème dans son cadre véritable en énonçant: « Le psychiatre a fait un diagnostic d'ensemble. Le psychologue s'est borné à l'analyse d'un symptôme ». Les symptômes que j'ai relevés dans la psychologie de Don Quichotte le classent bien dans la catégorie du bovarysme paranoïaque, et cela suffit pour justifier l'intérêt de la question posée. Mais on rencontre dans le domaine psychologique d'autres symptômes qui ne décèlent aucune trace de paranoïa et qui sont tributaires du bovarysme au même titre que la paranoïa.

La paranoïa est une certaine forme de déformation de la personnalité. Le paranoïaque se conçoit autre qu'il n'est *per excessum*. Il se conçoit *au-dessus* de lui-même quant à son pouvoir de formuler des jugements de valeur, d'ériger en un bien et un mal objectifs ce qui est pour lui et subjectivement bien et mal. Il se conçoit autre qu'il n'est quant à l'identification de son personnage avec l'idéal qu'il conçoit, quant à son pouvoir de réformer la réalité commune, de la contraindre à prendre la forme de son rêve. Et c'est là un cas très caractéristique de bovarysme. Mais ce n'en est qu'un cas.

Le bovarysme est le fait même de la déformation, de *l'altération* que détermine la conscience en toute entité où elle apparaît, quelles que soient les causes — mobiles, motifs ou circonstances — de cette altération. La formule la plus générale du bovarysme est celle-ci: « Tout ce qui a conscience de soi se connaît autre qu'il n'est. »

C'est sur le fait d'altération que la notion du bovarysme met l'accent et sur l'altération que détermine en quelque entité que l'on imagine l'apparition de la conscience. Le soi dont la conscience fait un objet de connaissance est autre que le soi sur lequel l'état de conscience s'est développé, en sorte que tout nouveau progrès de la conscience altère l'ob-

jet auquel il s'applique et le déforme du même geste dont il l'éclaire. En sorte que cette connaissance du soi par le soi qu'est la conscience implique avec sa possibilité son imperfection. La conscience conditionne l'existence et la déforme. La conscience ôtée il n'y a rien. Mais tant que la conscience est là, elle prélève sur l'activité totale une part contemplative par où elle modèle cette énergie et n'en permet de contempler qu'une forme altérée. Les termes de la relation que cete activité totale noue avec elle-même peuvent être modifiés et diversifiés indéfiniment. Une seule chose est impossible, c'est que les deux termes se confondent, car il n'y aurait plus qu'un spectacle sans spectateur ou un spectateur sans spectacle. Un désir de possession totale du soi par le soi s'exerce au cœur de l'existence. Il s'y heurte au mécanisme de la connaissance qui exige la division de l'énergie en une part d'activité donnant naissance à l'objet et une part d'activité réservée pour la contemplation et la connaissance. Tel est le dispositif du dynamisme sans fin en quoi consiste l'existence. Ce dispositif implique dans le monde des hommes, avec tout changement dans la relation, une déception nouvelle qui arme le ressort d'un nouveau désir, d'une nouvelle tentative vouée à un nouvel échec et créatrice d'une forme nouvelle de cet inadéquat qui compose la structure même de l'existence. D'où l'instabilité du donné phénoménal corrélative à l'impossibilité d'une connaissance adéquate. *A peu près*, c'est la devise de l'existence et c'est celle aussi de la connaissance.

Le bovarysme, en son sens métaphysique, est cette formule du mouvement de division au sein d'elle-même par lequel l'activité totale de l'empirisme s'engendre et se perpétue dans l'altération qu'introduit en tout état de la relation entre ses deux termes le fait de conscience qui la conditionne mais la mutile en s'exerçant à ses dépens. Le bovarysme est le fait même de l'altération, le principe actif de la métamorphose qui engendre l'universalité des phénomènes.

L'altération paranoïaque ou, pour me servir du terme employé par les auteurs, la déformation paranoïaque est, dans le domaine psychologique, un cas de cette altération universelle. Mais il est, dans ce domaine, je le répète, beaucoup

d'autres cas qui, ne relevant pas de la paranoïa, n'en demeurent pas moins dans la stricte dépendance du bovarysme. En sorte, dirai-je, en intervertissant les termes de la formule des auteurs, qu'il n'est rien dans la constitution paranoïaque qui ne soit impliqué dans le bovarysme. Et pour ne mettre en cause qu'un cas parmi les types psychologiques qui, compris dans les cadres du bovarysme ne peuvent entrer dans ceux de la paranoïa, je me bornerai à citer seulement le type humain qui révèle une constitution exactement inverse de celle du paranoïaque. Celui-ci se conçoit au-dessus de ce qu'il est, plus intelligent, plus fort, plus séduisant qu'il n'est. Au contact de l'expérience réelle, son personnage fictif s'effondre, subit humiliations et échecs. Il en serait ainsi du moins si l'orgueil et l'amour de soi ne suscitaient en lui ce délire d'interprétation dont le héros de Cervantès est un exemplaire caricatural, mais qui intervient à vrai dire à dose plus faible chez la plupart des individus. Grâce au délire, le monde extérieur est changé, l'événement est accommodé de telle façon qu'il serve et favorise la conception illusoire que l'individu se forme de lui-même. Le paranoïaque est celui qui, en raison de sa constitution physiologique, forme à l'égard de lui-même *l'hypothèse favorable* et la maintient envers et contre toutes les expériences malheureuses. Il comprend quelques grands désaptés dont le tragique des circonstances amplifie le rôle masquant la pathologie par le décor. Et il comprend aussi sous le signe de la présomption, la foule des matamores, des vaniteux et des pédants. Tous ceux-ci, y compris les cas cliniques, relèvent du bovarysme.

Mais sont aussi des bovaryques ceux que l'on rencontre à l'autre pôle de la personnalité humaine, ceux qui forment toujours, à l'égard d'eux-mêmes, *l'hypothèse défavorable.* Ceux-ci, loin que l'orgueil les aveugle et exalte au-dessus de leur réalité propre la conception qu'ils se composent d'eux-mêmes, ceux-ci s'estiment toujours au-dessous d'eux-mêmes. Ce sont les modestes, les timides, les anxieux; ce sont aussi les mélancoliques et, dans le domaine franchement pathologique, les hypocondriaques. Cette catégorie, qui comprend des types assez bas, renferme aussi des êtres d'élite, ceux qui se composent de la réalité une image si

haute que, quoi qu'ils entreprennent et quoi qu'ils réalisent, ils estiment toujours l'œuvre à accomplir au-dessous de leurs forces, et l'œuvre accomplie au-dessus de l'idéal qu'ils ont conçu. Il est possible que par le bovarysme de ceux que domine l'hypothèse défavorable, le monde ait été privé de bien des chefs-d'œuvre que des hommes doutant de leur génie n'ont osé entreprendre ou qu'ils n'ont pas osé, les ayant accomplis, livrer au jugement de leurs contemporains.

Un conte de fée, dont je ne sais si l'auteur est Perrault ou quelque autre, illustre d'un exemple aisément saisissable le mécanisme de l'hypothèse défavorable et de l'altération qu'elle implique de la réalité. Le conte met en scène l'aventure d'un jeune villageois, râblé et vigoureux, mais couard et ayant comme Panurge la peur des coups. Se croyant toujours le plus faible, il évite les rixes qui suivent les disputes avec les camarades de son âge et se fie davantage à l'agilité de ses jambes qu'à la force de ses poings. Et un jour, il rencontre dans la forêt qui entoure son village, une fée. Elle lui apparaît sans doute en maillot couleur chair, hauts cothurnes liés de cordonnets d'argent, justaucorps de soie verte, irradiant une lumière étrange et telle que nous n'en avons jamais vu de semblable que sur la scène du Châtelet. La fée lui fait honte de sa poltronnerie, lui caresse les cheveux d'une main plus douce que le satin et, coupant dans les bois une branche de houe, elle en fait un bâton et lui promet qu'il sera plus fort que tous ses ennemis tant qu'il conservera fidèlement ce talisman. Le jeune garçon croit la fée qui était belle. Il rentrée au village et, pour éprouver la valeur de la promesse, rosse d'importance ceux de ses camarades qui l'avaient jusque-là terrorisé. Confiant désormais dans sa force, il s'engage dans l'armée et ne devient rien moins que maréchal de France.

Cet exemple du conte de fée montre assez nettement quelles conséquences comporte, dans le domaine de l'action, la conception que l'individu se forme de lui-même. Il dispose, en vertu de sa constitution physiologique, d'un certain pouvoir à l'égard des circonstances de la réalité. Mais, en vertu aussi de sa constitution, il tend à évaluer ce pouvoir plus grand ou plus petit qu'il n'est. Le paranoïaque, l'individu de

l'hypothèse favorable, entreprend des actes qu'il ne peut accomplir parce qu'il a surestimé son pouvoir. Chez l'un comme chez l'autre le bovarysme intervient qui altère dans un sens ou dans l'autre, mais pour des raisons et selon des causes différentes chez chacun, la relation opportune entre le monde extérieur et l'individu. Le jeune villageois du conte, bovarysé nativement dans le sens de l'hypothèse défavorable par les conditions de sa physiologie, se voit bovarysé ensuite en sens contraire par l'intervention de la fée. Son pouvoir objectif n'a pas changé. Mais ce qui est amélioré c'est la relations approchée entre la réalité de sa force et la conception qu'il s'en forme. Un bovarysme a été à son égard rectifié par un autre, en sorte que, par compensation, le voici dans les conditions les plus favorables, à peu près, pour l'action. A peu près, car la réalité de sa force étant demeurée la même et sa confiance en lui-même croissant à chaque succès nouveau, il est fort possible qu'il ait rencontré plus fort que lui malgré le bâton magique. L'histoire ne le dit pas, mais, selon l'essence de la notion du bovarysme, ce qui est impossible, c'est l'adéquation du jugement du soi sur le soi à la réalité du soi. J'ai parfois désigné le bovarysme comme le *pouvoir* de se concevoir autre qu'on est et, en ce sens, comme un principe d'exaltation. Je l'ai souvent tenu pour une défaillance et pour la cause d'aventures malheureuses. D'un point de vue plus positif, le bovarysme est un *fait* et une nécessité qu'exprime la formule déjà citée: « Tout ce qui a conscience de soi se conçoit autre qu'il n'est. » Un corps chimique *ne se conçoit pas*. Dans des circonstances identiques, il se comporte nécessairement d'une façon identique. Imaginez qu'une telle entité prenne conscience d'elle-même, voici l'énergie unique qui la déterminait, divisée avec elle-même, tendant vers deux fins au lieu d'une. Ainsi, lorsque sur un foyer d'énergie électrique qui produisait du mouvement, on insère un dispositif qui produit de la lumière. Dans ces conditions nouvelles, le foyer d'énergie ne produit plus la même quantité de force motrice. L'énergie psychique relève de ce second dispositif. L'énergie physique est indissociée. L'énergie psychique est une énergie divisée. L'homme qui est, par excellence, le lieu biologique où se réalise, avec

l'apparition de la conscience, cette scission de l'énergie avec elle-même, engendre à la foi mouvement et connaissance. L'une altère l'autre.

Il n'a pas commencé d'agir avec son énergie totale qu'une part de cette énergie est soustraite à cet élan primitif pour se constituer en observatoire où se reflète, brisée et altérée, l'image de cet élan. Mais le fait de scissiparité qu'engendre la conscience ne modifie pas seulement la connaissance, elle modifie aussi la réalité dynamique qui s'exerçait sous forme d'impulsion et sur laquelle l'activité de connaissance est prélevée. La réalité, dès qu'elle s'anime de la connaissance d'elle-même, *se conçoit* autre qu'elle n'est, parce que, du fait de l'apparition de la conscience, elle *devient* à tout moment autre qu'elle n'était, parce que le fait de conscience qui engendre la connaissance, déforme du même geste l'objet à l'occasion duquel la connaissance s'exerce. C'est de rectification en rectification de l'altération engendrée par ce jeu de relation entre deux tendances d'une même énergie, que s'engendre dans l'indéfini toute la réalité de l'existence justement appelée phénoménale parce que le dispositif qui la suscite s'épuise à la faire apparaître à sa propre vue.

Les auteurs de l'article, qui m'ont donné l'occasion de préciser la notion du bovarysme en ce qu'elle a d'essentiel et d'universel ne me tiendront pas rigueur d'en avoir profité. Cette précision ne détruit pas la part de leurs analyses qui a trait à la relations entre le bovarysme et la paranoïa. Cette relation, pour être partielle, n'en demeure pas moins réelle, et la catégorie de types psychologiques qu'elle désigne dans le domaine de la psychologie y tient une place d'une extrême importance. La paranoïa est une exagération de l'hypothèse favorable que l'individu forme sur soi-même. Elle est pathologique sous ses formes extrêmes, mais un grain de paranoïa, et ceci témoigne de son importance, entre dans les modalités normales de la personne humaine. C'est elle qui permet de supporter l'existence. Et c'est en faveur de ce caractère bienfaisant de la paranoïa que dans *le Génie de Flaubert* j'évoquais *l'Eloge de la Folie d'Erasme* et la fable de *la Besace*, de La Fontaine. Comme la Folie, la Paranoïa peut proclamer parfois: « **A** mesure que les hom-

mes s'éloignent de moi, la Vie se retire d'eux ». Et quand La Fontaine nous dit que « Dame fourmi trouva le ciron trop petit », il nous signifie cette nécessité pour l'individu de se préférer à tout ce qui n'est pas lui. Attitude vitale par excellence et qui méritait de retenir l'attention de ces deux grands connaisseurs de l'âme humaine.

J'ajoute que l'autre forme de l'altération bovaryque que j'ai opposée à la paranoïa offre aux psychiatres un domaine singulièrement fertile où je ne doute pas qu'ils n'aient exercé déjà leurs dons d'observation et d'analyse. Quel nom donner à ceux de l'hypothèse défavorable? Je proposerais hyponoïaques. Mais mon défaut de compétence me fait souhaiter que le Dr Génil-Perrin assume le parrainage d'une catégorie de désadaptés, parmi lesquels se rencontrent des cas extrêmes, aussi graves et dangereux pour les individus que ceux dont la paranoïa a formulé le diagnostic.

En résumé, les deux types paranoïaque et hyponoïaque qui, dans le domaine physiologique, sont l'un et l'autre des cas de l'altération bovaryque, se pourraient définir, dans le rapport du jugement de valeur porté par l'individu sur lui-même avec sa réalité supposée objective par les signes mathématiques $<$, $>$. Un seul signe, selon la conception du bovarysme, est à jamais inapplicable. C'est le signe $=$. Il signifierait, avec l'adéquation absolue, la fin du mouvement.

En ce qui a trait à l'assimilation de Don Quichotte et du bovarysme paranoïaque, je ne puis que me féliciter de la précision, du détail et de la justesse des analyses qui aboutissent à déduire de la paranoïa le délire d'interprétation par où, selon ma conception du bovarysme, l'altération du moi détermine nécessairement l'altération du monde extérieur. « L'univers, a dit Marcel Proust, est vrai pour tous et dissemblable pour chacun. »

JULES DE GAULTIER.

LETTRES RUSSES

L. N. Tolstoï : *Polnoié sobranié sotchinény* (Œuvres complètes), seria *A. Dnevniki* (notes journalières), tome 46, Gosizdat. Moskva 1934. — Vinceslas Lednicki : *Quelques aspects du naturalisme et du christianisme chez Tolstoï* (Les variations tolstoïennes à l'égard de la Pologne) Cracovie, 1935. — Maxime Gorki : *Trois Russes. L. N. Tolstoï, A. Tchekov, Léonid Andreev;* traduit du russe par Dumesnil de Gramont, Paris, 1935. — Nina Gourfinkel : *Tolstoï contre la médecine* et *La médecine contre Tolstoï* (« Hippocrate », avril-mai 1935). — Mémento.

Les éditions d'Etat de l'Union soviétique publient, à l'occasion du prochain vingt-cinquième anniversaire de la mort de Léon Nikolaiévitch **Tolstoï,** une nouvelle édition de ses **Œuvres complètes.** Le tome 46, qui est l'avant-dernier paru, a ceci de particulier qu'il contient, pour la première fois, la généalogie complète de l'auteur de *La Guerre et la Paix,* accompagnée de l'arbre généalogique des Tolstoï et d'un grand nombre de tableaux contenant tous les renseignements biographiques et autres qu'on a pu recueillir sur les trois cents et quelques membres de cette famille dans la ligne directe et ses lignes collatérales. Le fondateur de la famille des Tolstoï fut un certain Indriss ou Indross, « homme de bien et de savoir ». Ayant quitté « la terre allemande des Césars », il vint, nous dit le chroniqueur, s'établir à Tchernigof (Russie du sud) en 1353 et y fonda une famille, dont l'un des membres, son arrière-petit-fils, André Kharitonovitch, reçut du grand-prince de Moscou, Vassily l'Aveugle (*Temny*) le surnom qui devint par la suite le nom propre de ses descendants. Enfin, Pierre le Grand donna au chef de la famille Tolstoï le titre de comte. Plus illustre encore est la provenance de la famille de la mère de Léon Tolstoï, qui était une princesse Volkonsky. Le fondateur de cette famille avait été le bienheureux prince Michel de Tchernigof, un descendant direct du célèbre autant que légendaire prince scandinave Rurik, fondateur de la dynastie des Ruriquides russes au IXe siècle; de même la famille de la grand'mère paternelle de l'écrivain, une princesse Gortchakof, portait un nom qui avait illustré maintes pages de l'histoire primitive de la Russie .Disons enfin que la grand'mère maternelle du comte Tolstoï était une princesse Troubetskoï. La famille Troubetskoï descend en ligne directe du grand-prince de Lithuanie, Guédémine.

Une si illustre provenance, unique dans les annales des let-

tres russes, pesa lourdement sur les épaules, pourtant solides, du châtelain de Yasnaïa Poliana, d'autant plus que dans cette longue lignée d'ancêtres il y eut des hommes et des femmes marqués par des tares diverses qui revenaient périodiquement après deux ou trois générations (le comte Léon Nikolaïévitch appartenait à la vingtième génération des Tolstoï). C'est ainsi que le grand-père paternel de l'auteur de *La Guerre et la Paix* fut un déséquilibré, joueur passionné, d'intelligence plus que médiocre, et qui termina sa vie par le suicide. Sa grand'mère paternelle était aussi une déséquilibrée à tendances sadiques, qui martyrisait ses serviteurs et ses proches. Elle était sujette à des hallucinations et avait souvent de longues conversations avec son fils défunt. Le frère cadet du père de Tolstoï était bossu. Le père de Tolstoï était un homme extrêmement borné. A l'âge de seize ans, il fut atteint de troubles nerveux; pour l'en guérir, on lui imposa une liaison avec une serve, de qui il eut un enfant idiot. Enfin, la mère de Tolstoï, qui souffrit toute sa vie de maux de tête, mourut d'une inflammation du cerveau (1).

J'ai montré dans une de mes chroniques précédentes du *Mercure de France* (2), en me basant sur des travaux récents de certains psychiatres russes, de quelle manière et à quel degré cette lourde hérédité influença l'intellect de Tolstoï et se refléta dans son âme. Je dirai aujourd'hui que, tout en étant, en quelque sorte, le dépositaire des traits de caractère de ses aïeux, Tolstoï sut mettre à contribution sa nombreuse et illustre ascendance pour brosser d'après plusieurs de ses proches parents les portraits des principaux personnages de ses romans. C'est ainsi que la princesse Louise Volkonsky, femme d'un de ses cousins éloignés, devint dans *La Guerre et la Paix* la « petite princesse », épouse du prince André, un des personnages marquants de ce « roman-fleuve ». Un oncle de Tolstoï, Fedor Ivanovitch, surnommé l'Américain, fournit les traits au vieux hussard de la nouvelle *Les Deux Hussards* et à Dolokhof de *La Guerre et la Paix*. Et c'est en se remémorant les récits que son père lui faisait de ses prouesses de jadis, que Tolstoï brossa la figure de Nicolas Rostof, autre per-

(1) Evlakof : *Fisiologuitcheskia i psikhitcheskia ossobennosti Tolstoya.* Moskva, 1930.
(2) 15 octobre 1934.

sonnage important du même roman. Enfin, l'un des frères de Tolstoï, Dimitry, mort tuberculeux, fut en quelque sorte le prototype de Nicolas Liévine du roman *Anna Karénine.*

En procédant de la sorte pour composer les personnages de ses œuvres, Tolstoï se conformait strictement au canon qui était de règle parmi les hommes de lettres russes au siècle dernier: ne jamais *inventer* les personnages qu'on met en scène, mais les prendre dans le réel et les copier d'après nature. Du reste, Tolstoï, de par sa nature même, n'aurait pas pu faire autrement : il manquait totalement d'imagination.

Je ne me propose pas de faire ici la critique de l'œuvre littéraire de Tolstoï. Ce serait tout à fait superflu et même quelque peu prétentieux. Cependant, je ne puis passer sous silence le fait qui a été relevé par Maxime Gorki dans ses souvenirs sur Tolstoï (**Trois Russes**), à savoir le rôle important qu'a joué sa femme, la comtesse Sophie Andréevna, dans la création de ses romans, et en particulier de *La Guerre et la Paix.*

> Je pense, écrit à ce propos Maxime Gorki, qu'il y aurait eu dans le grandiose roman historique de Tolstoï plus de philosophie et moins d'harmonie, sans l'influence féminine qui s'y fait sentir.

Et ailleurs :

> Nous ignorons ce que disait la femme de Léon Tolstoï, et comment elle le disait, lorsque son mari, en tête à tête avec elle, lui lisait pour la première fois les chapitres qu'il venait d'écrire. Tout en n'oubliant pas la monstrueuse perspicacité du génie, je pense cependant que certains traits féminins de son grandiose roman ne peuvent être connus que d'une femme, et que le romancier les tient d'elle.

La philosophie de Tolstoï, nul ne l'ignore, fut celle d'un autodidacte; c'est-à-dire qu'elle était une sorte de puzzle où le paradoxe dominait. Extérieurement, cette philosophie se révélait par des écrits moralisateurs et des paroles révolutionnaires. Mais quelle était dans tout cela la part d'un réel et sincère désir d'apporter aux hommes « la bonne parole » et, d'autre part, le besoin d'étonner, de se faire valoir, d'obliger les gens de parler le plus possible de lui, au prix même des idées les plus incendiaires? Il serait diffi-

cile de le dire, mais nous savons pertinemment que bien souvent Tolstoï prenait devant les gens des attitudes de vieille coquette (3) ou émettait des propos qui étaient en contradiction flagrante avec ceux qu'il avait émis la veille ou devant d'autres gens.

Mlle Gourfinkel, dans son très intéressant article, fortement documenté, **Tolstoï contre la médecine** (4) a égrené quelques perles de la philosophie et de la dialectique tolstoïenne. Elle nous a fourni quelques exemples des contradictions dans lesquelles Tolstoï se complaisait :

> L'imprimerie est un travail improductif. Pour savoir (sous-entendu: le « vrai » savoir), l'écriture suffit, et l'impression n'ajoute pas une once de véritable bien.

Ou encore :

> Vous feriez mieux d'apprendre à bien marcher sur terre que de mal voler dans les airs. (Paroles à un pionnier de l'aviation.)

Enfin ceci:

> Si les dieux avaient privé les hommes de la sensation de la douleur, ceux-ci bientôt l'auraient implorée; car, sans douleur, les femmes accoucheraient dans des conditions telles que rarement les nouveau-nés pourraient survivre (*sic!*); les enfants et les adolescents gâcheraient leur corps, et jamais les adultes ne connaîtraient ni les erreurs de ceux qui vécurent avant, ni, surtout, leurs propres erreurs...

Quant aux contradictions de Tolstoï avec lui-même, elles sont si nombreuses qu'on les rencontre à chaque page de son œuvre et à chaque tournant de sa vie. C'est ainsi que, tout jeune encore, il établit une minutieuse règle de vie dont il ne tint aucun compte dans la pratique. Plus tard, il se mit à vilipender le luxe, la propriété, la science, l'art, tout en continuant à vivre dans une grande aisance, à jouir de ses revenus et avoir recours à la science médicale chaque fois que cela lui paraissait nécessaire. Tourguénief disait de lui : « Quel homme! Il a d'excellents pieds, mais il tient absolument à marcher sur la tête. »

(3) Voyez à ce sujet les souvenirs de Kouprine sur son entrevue avec Tolstoï en Crimée, en 1908.
(4) *Hippocrate*, avril 1935.

De même dans ses écrits, il n'était que contradiction. M. Venceslas Lednicki remarque dans son ouvrage consacré aux variations tolstoïennes à l'égard de la Pologne : **Quelques aspects du nationalisme et du christianisme chez Tolstoï**, qu'internationaliste en paroles, Tolstoï était, par son éducation et en vertu de son milieu social, un polonophobe. Certes, il avait écrit en 1905 une nouvelle intitulée : *Pourquoi?* (*Za tchto?*) consacrée à l'histoire du soulèvement de la Pologne en 1830, où il plaidait la cause polonaise, mais ses réponses aux Polonais qui lui demandaient aide et protection produisirent la plus fâcheuse impression en Pologne. A une lettre de Senkevitch, Tolstoï répondit qu'il compatissait bien plus au sort des junkers prussiens qu'à celui des paysans polonais. Les paysans, eux, pouvaient vivre n'importe où dans des conditions identiques, tandis que les junkers prussiens perdaient leurs âmes en se solidarisant avec leur gouvernement. C'est pourquoi ils étaient à plaindre et devaient être secourus.

Au début de la guerre russo-japonaise, Tolstoï applaudissait au moindre succès des Russes; mais, se rappelant tout à coup ce qu'il avait écrit auparavant sur le patriotisme et le prestige national, il avoua qu'il n'avait pas lieu de se réjouir.

Ces variations dans les opinions, ces continuelles contradictions entre les paroles et les actes, ont donné le prétexte à bien des gens malintentionnés de dire et d'écrire que Léon Tolstoï n'était, en somme, qu'un fieffé hypocrite. Cependant, Maxime Gorki trouve une autre explication à cette particularité du caractère de l'auteur de *La Guerre et la Paix*. Il écrit :

Je ne pense pas que Tolstoï était lui-même satisfait de la vérité qu'il prêchait aux hommes. En lui coexistaient contradictoirement et, sans doute, très douloureusement les deux types d'esprit fondamentaux: l'esprit constructif du créateur et l'esprit sceptique de l'investigateur... On peut fort bien admettre que le génial artiste Tolstoï ait regardé l'obstiné prédicateur Tolstoï avec un sourire d'indulgence et un hochement de tête ironique... Mais les « idées », prenant le dessus, le contraignirent à les recueillir et à les unir en un semblant de système philosophique (pages 111-112).

Mais revenons à la comtesse Sophie Andréevna. Elle ne fut pas seulement sa collaboratrice et sa secrétaire. Elle était sa femme, la mère de ses treize enfants, la maîtresse de sa maison, sa garde-malade, enfin son ange gardien. Et pour se faire une idée de ce que tout cela comporte de dévouement, d'abnégation, de patience, de force d'âme, de vigilance et de dépense de forces physiques, il faut se rappeler tout d'abord les exigences, les caprices et les emportements de Tolstoï. Cet écrivain revoyait sept fois les épreuves d'un livre, et le récrivait chaque fois presque entièrement, dans un énervement douloureux qu'il faisait partager aux siens. Cet homme était insatiable; il exigeait constamment, d'une mère accablée par treize impitoyables maternités, l'accomplissement de ses devoirs conjugaux, tout en s'élevant dans ses écrits contre la concupiscence et l'amour charnel. Il écrivit la *Sonate à Kreutzer,* qui est un réquisitoire haineux contre la vie charnelle, mais Sophie Andréevna nota dans son journal intime, le 25 décembre 1890 :

J'ai une affreuse peur de devenir grosse; tout le monde apprendra cette honte, tout le monde répétera avec une joie malveillante le bon mot qui court les salons de Moscou: « Voilà la véritable « post-face » de la *Sonate à Kreutzer.* »

Il avait transformé sa maison en un vaste caravansérail, car tel était son besoin de parader devant les gens, d'être encensé, de se faire écouter. Mais la plupart des visiteurs de Yasnaïa Poliana étaient des nullités qui, en rendant visite à Tolstoï, croyaient se réchauffer à sa gloire et acquérir ainsi un soupçon de notoriété ou de succès matériel. Bref, des pique-assiettes, des aventuriers ou des parasites. Le grand écrivain, remarque Gorki, était entouré d'une vaste et épaisse nuée de mouches, qui se nourrissaient de son esprit et, ajouterons-nous, vivaient de sa table. Sophie Andréevna faisait de son mieux pour les écarter de son mari.

Dès la fin des années 80, note encore Gorki, [elle] avait pu se convaincre que l'intimité de Léon Tolstoï avec certains de ses admirateurs et « disciples » n'était pour son mari qu'une source d'ennuis et de chagrin.

Les efforts de la comtesse Tolstoï d'éloigner de son mari

les « mouches » qui se collaient à lui firent naître chez ces parasites, contre Sophie Andréevna, une haine profonde qui persista même après sa mort. Mais, chose plus étonnante et même scandaleuse, ces efforts envenimèrent aussi les relations entre les époux. Tolstoï ne comprit pas, semble-t-il, le geste de sa femme; il lui attribua une provenance égoïste. Et il est incontestable que le souci de la comtesse Tolstoï, d'éloigner les parasites qui s'agitaient autour de son mari, fut pour quelque chose dans le départ de Tolstoï de la maison familiale, en octobre 1910. Il s'y croyait prisonnier et il désirait recouvrer « sa liberté ».

Ceci fut un des côtés du drame familial de Tolstoï. L'autre fut « la tragédie de la chambre à coucher », selon la remarque de Maxime Gorki. Pris dans leur ensemble, ces deux côtés constituèrent la vie conjugale des époux Tolstoï. Mais cette vie-là, comme le dit Eikhenbaum (5), l'histoire l'a placée au centre de la biographie de Tolstoï.

MÉMENTO. — Les éditions de la Nouvelle Revue française ont eu une excellente idée de confier à M. Henri Mongault la tâche de traduire une fois de plus *Anna Karénine*. Sous la plume de ce maître de l'art de traduire, le vieux roman de Tolstoï a reçu comme qui dirait un souffle de vie nouvelle. Ce n'est pas qu'il ait tellement vieilli. Le roman d'amour d'Anna et de Vronski, la fin tragique d'Anna appartiennent aux grands thèmes de la littérature éternelle. Enfin, les inquiétudes morales et sociales de Tolstoï, qu'il a mises dans la bouche des trois frères Liévin, sont bien de nos jours. Mais les précédentes traductions en français de cette œuvre de Tolstoï laissaient grandement à désirer quant à leur style et même pour la reproduction exacte du texte russe. La traduction de M. Mongault échappe à ces critiques. Espérons que le comte Tolstoï échappera aussi aux critiques du lecteur moderne de son œuvre; car, en somme, tout en étant, selon la définition du vicomte E.-M. de Vogüé, l'introducteur du roman russe en France « le plus beau livre qu'on ait jamais écrit sur l'amour-passion », il est aussi et surtout la condamnation de cet amour. Et le principe sur lequel se base cette condamnation est passablement étranger à notre temps.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

(5) Eikhenbaum : *Léon Tolstoï* (Leningrad, 1928); *Tolstoï avant la Guerre et la Paix* (Leningrad, 1929).

LETTRES ORIENTALES

Prosateurs turcs contemporains ,extraits choisis, présentés et traduits par Edmond Saussey (E. de Boccard).

La littérature turque contemporaine est presque ignorée en France. Ce n'est point tant qu'elle n'a pas produit des chefs-d'œuvre, mais, langue vivante, le turc est langue morte pour ceux de l'Occident, les drogmans exceptés, les commerçants établis dans le Levant, et les professeurs de l'Ecole des Langues orientales, qui ne s'intéressent guère à la littérature. Un tel dédain a paru injuste à M. Edmond Saussey qui a entrepris de faire connaître aux lettrés français les **Prosateurs turcs contemporains.** Très judicieusement établie, fort bien présentée, son anthologie sera une révélation.

Au temps des Sultans, un jeune Turc, j'entends un jeune Turc de bonne famille que le pacha ou le bey son père destinait à la « carrière » ou à l'administration, s'embarquait à Stamboul pour Marseille, d'où il gagnait Paris, et là, trois ou quatre ans durant, il faisait, en même temps que la noce et le droit, ses humanités, qui n'étaient pas grecques et latines, mais françaises. Il découvrait et lisait les poètes, les romanciers, les critiques, et, s'il était bien né, il sentait sourdre au fond de lui-même la vocation d'écrire. Rentré dans sa province, à Stamboul, veux-je dire, le droit lui servait à se tailler une position sociale, et la littérature à se connaître, à exprimer ses idées, ses sentiments, ses sensations, à vivre par l'esprit, à trouver un sens, une beauté nouvelle à la vie.

C'est un fait digne de remarque que la plupart des écrivains marquants de la Turquie au XIXe siècle furent des diplomates ou des fonctionnaires pour qui la littérature fut un « second métier » — bien qu'il soit injurieux d'appeler métier ce qui est, par son essence, un art. Ces amateurs, qui étaient plus ou moins grands seigneurs, ne semblent pas avoir pâti de l'absolutisme du Padichah, qu'on a été trop enclin à juger — et condamner — sommairement, d'après les concepts occidentaux. Le seul tort des Sultans ottomans, ce fut d'avoir été trop faibles vis-à-vis de l'Europe. L'héritage que leurs ancêtres leur avaient légué était lourd à porter et mal commode à gérer. Il est plus difficile de conserver des

conquêtes que d'en faire de nouvelles. Ombrageux sans doute, et à juste raison, mais point si tyrannique qu'on l'a prétendu, Abdul Aziz n'eût point toléré que Péra devînt une contrefaçon du boulevard, avec pépinières à conspirateurs « à l'instar » du Café de Madrid. Il ne concevait pas, comme Napoléon III, que l'Empire pût être libéral, Abdul Hamid non plus, qui avait assez d'esprit pour se défier de l'esprit qui souffle la révolte. Il savait mieux son métier de sultan-khalife que son premier secrétaire d'ambassade à Londres, Abdulhak Hamid, lequel, dans les interminables tirades de ses drames mi-cornéliens, mi-shakespeariens, mais injouables, se permettait de lui donner des leçons :

Rodrigue n'a pas songé qu'un pays gouverné par un tyran et dont la population vit dans l'ignorance devient fatalement la proie d'une autre puissance. Il n'a pas songé que l'humanité ne tolère pas qu'une société humaine périsse privée de tout entre les mains d'un despote. Les Etats qui servent l'humanité ne consentiront jamais à voir un si beau pays peuplé de brutes et laissé à l'abandon. Ce monstre était devenu le crocodile qui terrorisait le Tage, le dragon qui veillait sur ses trésors....

Crocodile et dragon, Rodrigue-Abdul-Hamid gardait ses trésors, qui étaient ceux de l'Empire Ottoman, mais, sous réserve qu'ils ne se mêlassent point de ce qui ne les regardait pas, c'est-à-dire de politique, il laissait toute licence à ses serviteurs, poètes, conteurs ou philosophes. Même, Mécène à sa façon, il leur octroyait des sinécures dans les provinces et à l'étranger, où ils pouvaient cultiver en paix leurs talents. Leur sort était digne d'envie. Ce n'est pas l'avis de Keupruluzade Mohamed Fouad, qui, en 1917, estimait que,

condamnés à l'indifférence, tandis que brillaient sur toutes les frontières de la patrie les baïonnettes ennemies et que le pays était en proie à la misère et à la ruine, n'ayant le droit que d'exprimer leurs propres plaisirs, leurs propres désirs, arrêtés par le fossé qui s'était rouvert entre la vie et eux, ces artistes ne pouvaient produire et n'ont, en effet, produit rien de grand, rien de vivant.

C'est sans doute qu'ils n'étaient eux-mêmes ni grands, ni « vivants ». Car en deçà des frontières où, par intermittence, luisait l'acier des baïonnettes ennemies, des steppes immenses et vierges s'offraient à leur observation et à leur médita-

tion. Certains s'avisèrent d'en exploiter quelques arpents. Le roman s'acclimata fort bien et prospéra à Stamboul. Une quinzaine d'années avant M. Marcel Prévost, Hussein Rahmi s'occupait du cas des « anges gardiens », et sous le titre de *Murebiyye* (*la gouvernante*) publiait un roman dans lequel « il s'attaquait à l'influence exercée par les institutrices privées dans les familles turques ».

Ce type [de gouvernante] est incarné dans le livre de Huseyn Rahmi par Angèle, ancienne maîtresse de Baudelaire et courtisane authentique, nous dit M. Saussey. Cette jeune femme est abandonnée à Stamboul par un amant avec qui elle était venue en voyage; bien que dépourvue de toute instruction, elle trouve le moyen de se placer comme institutrice dans la famille, un peu ridicule, mais parfaitement honorable, d'un vieil original, le riche Dehri effendi, en même temps passionné d'histoire naturelle et du théâtre de Molière, et qui fait régner dans sa maison une discipline de fer. Elle ne tarde pas à être simultanément la maîtresse de tous les hommes de la maison: le frère du maître, son gendre, et finalement Dehri effendi lui-même. On devine sans peine quels désordres peuvent en résulter... Tout le monde reconnut en Dehri effendi une charge fort réussie d'Ahmed Vefik pacha, naturaliste qui adapta en turc, avec beaucoup de talent, le théâtre de notre grand [auteur] comique...

et qui était lui-même, à son insu, un personnage de Molière. C'est vraiment dommage qu'on n'ait pas songé à traduire cette *Murabiyye* en français. Les Baudelairiens ne se consoleront pas de ne pas être mieux renseignés sur la belle Angèle et maints lettrés regretteront de ne pas connaître les pages où le biographe de cette frivole personne décrit la bohème littéraire de Paris, « tentative » que M. Saussey, aussi arbitraire en l'occurence que la censure de feu Abdul Hamid, qualifie de « malheureuse jusqu'au grotesque ». Les lecteurs français, nous en sommes persuadé, seraient bien aises de juger par eux-mêmes. D'autant qu'Husseyn Rahmi est un observateur sagace et caustique, à la manière d'Henry Monnier, des types et des mœurs populaires de Stamboul, la scène « Entre voisins » garde, même à travers la traduction plutôt fade de M. Saussey, je ne sais quoi de sa saveur originelle. Plus ambitieux que Husseyn Rahmi qui les peint par le dehors, c'est par leur âme qu'Ouchakizadé Halid Ziya peint ses con-

temporains. C'est un psychologue à la fois réaliste et artiste, et qui fait penser à un Paul Bourget fortement mâtiné de Goncourt. Son *Ashki-memnû* (*Amour Interdit*) pourrait s'appeler « l'Inassouvie », c'en est une que Bechter, cette autre désenchantée, quant aux sens, dont il nous conte l'histoire compliquée et tragique. De ce roman audacieux, dans lequel l'auteur dévoile et met à nu, corps et âme, une femme turque, M. Saussey a traduit les pages, qui sont belles, malgré des longueurs, et pleines de sensibilité et de sensualité, où Halid Ziya nous montre cette Bovary stambouline amoureuse d'elle-même, de sa beauté physique. Le mariage est une expérience décevante, pour les hommes aussi bien que pour les femmes. C'est l'opinion du sage Mazloum, lequel professe qu'« il est plus raisonnable de chercher la philosophie dans un asile de fous, ou la pierre philosophale dans une cuisine, que d'attendre le bonheur d'une vie partagée avec une femme ». Il dit aussi :

Le mariage est un ferment qui aigrit l'amour. C'est le jour un échange de ronchonnements et la nuit un échange de ronflements. La vie conjugale est le meilleur moyen pour se dégoûter de l'existence et mourir sans regrets... L'épouse est un marteau qui vous cloue à l'ennui de la maison.

Ces propos si peu galants, Mazloum les tenait au « Coin des philosophes » et Djenab Chehabeddin nous les rapporte, qui est lui-même philosophe et moraliste, de l'école de Jérôme Coignard qui, peut-être, fut aussi son bon maître. Chehabeddin a également prêté à certain opiomane de son invention des pensées qui ne viennent pas généralement à l'esprit des gens censés sensés.

J'ai vu peu de gens aimer le peuplier: c'est qu'il est droit.

L'homme craint ce qu'il aime, mais il n'aime pas ce qu'il craint.

La foule aime non pas ce qu'elle a bien compris mais ce qu'elle a bien entendu: aussi faut-il lui crier.

Créer une belle œuvre, c'est anéantir un peu de néant.

Le peuple est comme un enfant, il veut toujours du bruit: il aime les distractions bruyantes, les deuils bruyants, et même une administration bruyante.

Ce qui est difficile, ce n'est pas de mourir en héros, c'est de vivre en héros.

On dit que la femme et l'homme se complètent. Le plus souvent, c'est l'un qui diminue l'autre.

Non loin du « Coin des philosophes », vous trouverez le « Coin d'un poète ». C'est un cabaret, le « Saradj Hani », tenu par Hadji bey, le poète Ramzibaba y allait souvent puiser et renouveler son inspiration bachique et érotique, malheureusement ce qui tombait de ses lèvres ne pouvait être « ni récité en public, ni même confié à une mémoire honnête », nous dit-on. Ce coin si pittoresque nous est restitué par Ahmed Rasim, essayiste et chroniqueur, qui a noté « pendant quarante ans tous les événements petits ou grands de la vie politique ou sociale... et dépeint avec leur couleur exacte, leur accent personnel, tous les milieux et tous les quartiers de Stamboul ». Nous regrettons que M. Saussey ait mesuré la place à ce charmant mémorialiste. Hélas! à nous aussi, la place nous manque pour passer en revue tous ces prosateurs turcs qui, même en quelque lignes, ont bien des choses, vues ou imaginées, à nous conter. Mais nous ne passerons pas sous silence Ahmed Hachim, qui voua une prédilection aux écrivains du *Mercure de France,* et qui oublia lui-même, le 1er août 1924, un excellent essai sur les *Tendances de la Littérature turque actuelle.* M. Saussey cite de lui des pages délicieuses, vraies pages d'anthologie, *l'Asile des Cigognes,* qui fut aussi l'asile d'un sage, feu Grégoire Bay, « une sorte de Pierre Loti dépourvu de génie » — littéraire, car, autrement, il en mit dans sa vie.

— Voici l'asile des cigognes, dit M. Bay à Ahmed Hachim. Sachez que ce coin de mon jardin, c'est mon imagination même matérialisée. Dans ces trois pièces délabrées et dans le coin de jardin qui les entoure, je passe les derniers jours de ma vie dans le calme et le rêve. Dès que j'en ai l'occasion, je me réfugie ici. Ma femme même ne m'y accompagne pas. Dans cette retraite, mes seules compagnes sont deux ou trois vieilles cigognes infirmes. Je ne sais si vous avez vu en vous promenant dans Brousse... Au milieu du bazar des savetiers, il y a une place. C'est l'asile de quelques animaux invalides. Des cigognes qui ont une aile ou une patte cassée, des corbeaux tombés en enfance, des hiboux aveugles ou sourds y sont nourris par la charité publique. Un vieillard pensionné par les savetiers qui a peut-être cent ans et qui est aussi invalide que les cigognes qu'il soigne, achète chaque jour des tripes avec les aumônes recueillies, les nettoie, les débite et les distribue à ces pauvres oiseaux réduits à demander la charité des hommes. J'ai pris une ou deux cigognes du bazar des

savetiers et je les ai installées ici. Quelle différence y a-t-il maintenant entre moi et ces vieux oiseaux? Ce coin est un refuge pour eux et pour moi. Nous y vivrons ensemble nos derniers jours. C'est pourquoi je lui ai donné ce nom d' « asile des cigognes ».

De fait, une cigogne aux ailes brisées, telle une malade vêtue de blanc, se promenait à l'écart parmi les arbres, tristement et à chaque instant fixait de ses yeux ronds et rouges les coins de ciel bleu qui apparaissaient entre les branches et les feuilles..

M. Bay vivait dans le passé parmi les merveilles de l'art turc qu'il avait rassemblées dans sa demeure.

— Monsieur Bay, je ne sais pas pourquoi, mais dans votre façon, à vous autres étrangers, d'apprécier l'art turc et en général l'art occidental, il y a quelque chose qui blesse notre amour-propre, lui dit Ahmed Hachim. Pendant que nous étions dans cette salle du Rossignol et de la Rose, vous m'avez montré un vieux couvercle de bassin et vous avez paru, devant cette feuille de cuivre délicatement ajourée, excessivement admiratif et étonné, et beaucoup plus étonné qu'admiratif... Votre étonnement devant nos ouvrages provient, à ce qu'il semble, de ce que vous mésestimez nos talents. Nous avons fait non pas des choses étonnantes mais des choses étonnamment belles. Il y a trois ou quatre mille ans que les Pyramides ont été construites, que les Colonnes du temple de Louxor ont été dressées et tout cela a été accompli par des hommes qui avaient comme nous deux bras et deux jambes, mais qui, nécessairement, nous étaient infiniment inférieurs par l'expérience et le savoir. Dès lors pourquoi admirer un homme qui, aujourd'hui ou il y a trois cents ans, a fait de cette délicate feuille de cuivre une dentelle de métal. Les siècles des prodiges étaient ceux où l'on n'avait que des moyens rudimentaires. Mais, aujourd'hui, il n'est même plus prodigieux de voir les hommes voler. On ne trouve plus rien d'extraordinaire à projeter en une seconde une masse de plusieurs milliers de kilos à des distances qu'autrefois une caravane n'aurait pas parcourue en quinze jours!... Qu'un castor puisse raboter un arbre avec ses dents, c'est une chose étonnante, mais que des hommes puissent ouvrer une feuille de cuivre ne l'est absolument pas...

— Ce que vous considérez comme une raison de ne pas s'étonner est, au contraire, une raison de le faire, répliqua M. Bay. A notre époque, la main humaine a tout abandonné à la machine et se montre incapable de créer de la beauté. La machine, œuvre de l'homme, a avili la main de l'homme. Quand il voit

les beaux ouvrages qui ont été créés par les mains d'autrefois, l'homme dégénéré d'aujourd'hui est émerveillé en constatant de quoi sa main était capable jadis. Devant les monuments de l'ancienne Egypte, de la Chaldée, de la Grèce, de la Phénicie, devant les anciens objets d'art arabes et persans, cette pensée nous plonge aujourd'hui tous dans l'étonnement. Ce qui le provoque, c'est l'incapacité actuelle de la main humaine. C'est pourquoi notre imagination reste indifférente devant le canal de Panama que nous savons avoir été percé par des machines gigantesques, mais elle goûte un plaisir mêlé d'émotion et d'étonnement devant un mouchoir de soie brodé, il y a deux cents ans, de naïfs dessins en fil d'argent par une main de jeune fille à Konya, Smyrne ou Edirné.

Tandis que M. Bay parlait, Ahmed Hachim souriait avec une discrète ironie. Mais c'était un esprit subtil et il a dû goûter la sagesse des propos de cet amateur de faïences qui regrettait les choses qui furent et qui ne seront plus, et recueillait chez lui les cigognes percluses et les faïences ébréchées. Sa maison de Brousse était comme un musée. L'histoire où, depuis 1918 l'Empire Ottoman est entré avec ses fastes et ses gloires est aussi un musée, dont Ahmed Refik, le fin et érudit auteur de l'*Ere des Tulipes* s'est institué le conservateur. Une ère nouvelle est née, sous l'égide de Kemal Attatürk, qui n'est plus celle des fez et des turbans, mais l'ère des chapeaux du modernisme à outrance, des femmes dévoilées et suffragettes. Cette Turquie nouvelle et républicaine, qui a galvanisé la devise « Union et progrès », n'occupe plus que « le foyer des ancêtres, asile d'une poignée de Turks ». Devenu une province des « Etats-Unis d'Europe », elle a répudié et persécuté le passé, ses mœurs et ses croyances, et jusqu'à sa littérature contemporaine qui en est, malgré les influences étrangères, le reflet.

La Révolution a donné à la littérature un idéal nouveau, écrit M. Saussey; elle a aussi fait naître de nouveaux genres. La grande éloquence, qui avait bien peu d'occasions de se faire entendre sous un régime autocratique, a pris un développement extraordinaire depuis la République. En toute occasion, des orateurs improvisés se lèvent pour exalter l'œuvre du nouveau régime, les journaux reproduisent parfois des allocutions d'écoliers qui sont de petits chefs-d'œuvre.

La République turque s'est mise « à la page ». Elle n'a rien à envier aux démocraties modernes. Des discours et des romans de guerre, voilà tout ce que sa littérature, devenue littérature d'Etat, a produit jusqu'ici, et c'est un bien indigeste fatras.

SKENDER ABD EL MALEK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Max Beer: *L'Allemagne devant le Monde;* Grasset. — Joannès Dupraz: *Regards sur le fascisme;* Nouvelle Revue Critique. Fr. 9. — Maria Rygier: *Problèmes d'Italie, démagogie rouge et démagogie fasciste;* impr. Clerc, Saint-Amand (Cher); Fr. 3. — Mémento.

M. Max Beer, publiciste allemand de talent, fut jadis le collaborateur intime de Stresemann, correspondant à Paris et à Genève des plus importants journaux d'Outre-Rhin (et notamment de la *Deutsche Allgemeine Zeitung,* alors organe du parti populiste allemand, c'est-à-dire de la droite modérée), puis fonctionnaire important de la Société des Nations. Mais il était israélite, ce qui l'a fait rejeter parmi les « sans patrie ». *Patriote allemand,* lui et ses écrits sont proscrits du pays qu'il aimera toujours. C'est donc au fond pour des étrangers qu'il a écrit son livre sur **l'Allemagne devant le Monde: la politique extérieure du Troisième Reich.** Il y expose les principes de la politique de Hitler d'après son livre *Mein Kampf.* Il fait observer avec raison que l'on ne peut douter que le plan que Hitler y a esquissé en 1925 ne soit celui qu'il poursuit, car, quoiqu'il ait été annoncé le 29 décembre 1934 qu'une édition expurgée était en préparation, c'est toujours l'ancienne qui est mise en vente. Il expose aussi la politique qui a été suivie par le second Reich et condamne celle de Hitler. Mais il ne condamne pas moins celle de la France. C'est un adversaire expulsé du camp des ennemis de la France et qui a conservé les passions de ceux-ci. Il ne semble pas se douter qu'il y a eu en France depuis 1919 deux partis: l'un qui voulait faire confiance à l'Allemagne et l'autre qui disait que c'était une politique de dupe. Quand on a lu le volume de M. Beer, on a la conviction qu'il serait bien hasardeux de dire que ce parti méfiant avait tort. Dans ce livre écrit pour les étrangers, M. Beer ne parle pas, il est vrai, de l'Alsace-Lorraine, mais ce qu'il reproche à Hitler

éclaire ce que lui, Beer, pense au fond sur cette question: par son rapprochement avec la Pologne, le Führer a affaibli « le lien de plus en plus étroit que l'opinion *mondiale* établissait entre le maintien de la *paix* et le règlement du problème du corridor et du sort de Dantzig ». Même langage pour l'Anschluss. L'hostilité pour la Tchécoslovaquie est aussi claire que celle pour la France.

En quoi la politique du troisième Reich diffère-t-elle de celle du second, d'après M. Beer ? En réalité, uniquement par des questions de méthode et de mesure. M. Beer reproche à Hitler que sa propagande manque trop clairement de sincérité, de crier qu'il résoudra les questions *par le glaive*, « de ne pas mener d'une façon méthodique et concrète la lutte *nécessaire* contre le traité de Versailles, de méconnaître les réalités européennes et les possibilités diplomatiques ». Hitler est logique: quand il parle aux autres peuples, c'est uniquement pour les tromper et les diviser afin de pouvoir les dépouiller et les exterminer; M. Beer, lui, est partiellement imbu des principes libéraux, mais seulement dans la mesure où ils ne constituent pas un obstacle aux ambitions de l'Allemagne: par exemple, pas de droit des nationalités pour les Polonais de la Haute-Silésie et du Corridor, pour les Tchèques [et, c'est sous-entendu, pas pour les Alsaciens-Lorrains]; il reconnaît que « seule la paix peut sauver les peuples », mais, ajoute-t-il, « seule une *meilleure* Société des Nations peut la leur donner ». Cette meilleure Société est celle qui approuverait les prétentions allemandes.

Ces constatations ne m'empêchent pas de reconnaître que le livre de M. Beer est fort instructif et mérite d'être lu.

M. Joannès Dupraz a de nouveau porté ses **Regards sur le fascisme.** Il était déjà allé en Italie et notamment vers 1931; entre Venise et la frontière yougoslave, il avait alors vu « le pays en état d'occupation armée et les chemises noires abusant insolemment de leurs privilèges de partisans ». A son récent voyage son impression a été tout autre: venant de France, « il fut encouragé à l'étude par l'anarchie dont il sortait et l'ordre qu'il trouvait ». Tous, d'ailleurs, lui firent l'éloge de cet ordre. C'est ainsi que Starace, le secrétaire

général du Parti national fasciste, lui dit: « Nous avons discipliné le pays... Nous représentons contre tous les malheurs et les divisions l'esprit fasciste et italien d'ordre et d'unité ». Sans doute, « les antifascistes et surtout les indifférents sont encore nombreux; ils ont conservé leur mauvaise humeur... Mais s'ils réprouvent le régime, ils trouvent, dans l'actualité du moins, l'Homme nécessaire... Tout le monde est mussolinien ».

Depuis 1930, « avec le Conseil National des Corporations, la phase corporative du fascisme s'accomplit... Vingt-deux corporations englobent toute l'activité créatrice du pays... La corporation fait un examen total et permanent de la chose économique... Elle donne aux masses le respect des valeurs techniques et leur inflige dans leur propre intérêt la *patience sociale* ». Mussolini est un « gradualiste ». Mais beaucoup de ses adhérents sont pressés. « Il y a encore en Italie un capitalisme troqué, mais non aboli; nous voulons, nous, disait l'un d'eux, une répartition très juste de la richesse. Tous unis dans la production, nous devons être tous unis dans la répartition. La corporation doit distribuer la richesse. » Cette tendance a son doctrinaire, le professeur Ugo Spirito : « toute l'Italie parle de sa fameuse théorie collectiviste et technique ». Il dit à M. Dupraz :

> Nous sommes en train d'édifier une société nouvelle qui tend à créer une hiérarchie technique des valeurs sociales. Le but essentiel de la corporation est de faire de la discussion politique une discussion technique... Il faut voir dans le pays comme un bien commun exploité dans l'intérêt commun, que le corporatisme peut seul définir exactement... J'ai l'intuition de la corporation propriétaire sans autres maîtres que les meilleurs techniciens protégés et commandés par le parti fasciste... C'est ici que notre corporatisme devra nécessairement s'entendre et se rencontrer avec le communisme russe.

M. Dupraz fait la réflexion : « Les fascistes, partis d'un nationalisme intransigeant, arrivent au collectivisme, en fait. » Cela prouve que l'un n'exclut pas l'autre.

Une Italienne, expulsée d'Italie par Mussolini, expose certains **Problèmes d'Italie,** ceux que constituent *la Démago-*

gie rouge et la Démagogie fasciste. Jadis vice-présidente de la Fédération italienne des organisations civiques et membre du Conseil directeur de l'Union antibolchéviste de Rome, elle a voulu dans l'exil rester fidèle à ses convictions et a souffert pour elles. Cela ne l'avait pas empêchée en 1928, « n'ayant pas de quoi manger tous les jours », de publier un gros livre sur *la Franc-maçonnerie italienne devant la guerre et devant le fascisme,* où elle défendait le général Capello condamné à trente ans de réclusion; cette fois-ci, c'est aux vilenies à la fois du fascisme et de certains chefs de l'émigration que son nouveau livre est consacré; Maria Rygier, après y avoir démasqué et fustigé les tyrans, termine par des déclarations nationalistes d'un chauvinisme ardent.

MÉMENTO. — *Le Complot communo-socialiste: l'insurrection armée dans « l'unité d'action »*; Grasset. Frs. 3,50 (exposé des mesures prises par les communistes et les socialistes pour « la conquête du pouvoir par l'insurrection armée »; rédigé sous la direction du colonel de La Rocque, il expose ce que les Croix de Feu ont appris des préparatifs de leurs adversaires. — Hans Maurer: *Vie et mort de Dollfus, chancelier d'Autriche;* Flammarion. Frs. 3,95. (Excellente petite biographie, traduite de l'allemand, riche de renseignements et accompagnée d'excellentes héliogravures). — Graham H. Stuart et John B. Whitton: *Conception américaine des relations internationales, diplomatie américaine;* Centre européen de la dotation Carnegie, 173, bd Saint-Germain. (Excellent exposé du contrôle des relations étrangères et de la politique étrangère des Etats-Unis [doctrine de Monroë, liberté des mers, principe de la porte ouverte, etc.]).

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Alphonse de Chateaubriant : *Au pays de Brière.* Avec une carte du pays de Brière et 65 reproductions photographiques en héliotypo; de Gigord. 12 »

Paul Guiton: *En Haute-Savoie. Annecy, son lac, ses montagnes.* Avec 141 héliogravures; Arthaud, Grenoble. » »

Louis Pize: *Le Vivarais.* Avec des illustrations; J. de Gigord. » »

Andrée Viollis: *Indochine S. O. S.* Préface d'André Malraux ; Nouv. Revue Franç. 15 »

Art

Oscar Lavertin: *Jacques Callot, vision du microcosme;* Stock. 9 »

Musée historique lorrain: *Jacques Callot et les peintres et graveurs lorrains du dix-septième siècle.* Guide et catalogue de l'Exposition du IIIe centenaire de la mort de Callot. Avec 77 gravures; Arts graphiques modernes, Nancy. » »

Histoire

Maurice Laporte : *Histoire de l'Okrana. La police secrète des Tsars,* 1880-1917. Préface de M. Vladimir Bourtzev; Payot. 18 »

G. Welter: *Histoire de la Russie communiste,* 1917-1935; Payot. 18 »

Littérature

Maurice Blanchard: *Solidité de la chair;* Edit. R. Debresse. » »

Virginia de Castro E. Almeida; *Chroniques de Gomes Eannes de Azurara. La Conquête de Ceuta. La découverte de la Guinée.* Préface du Maréchal Lyautey; Edit. Duchartre. » »

Virginia de Castro E. Almeida: *Vie de Camoens. Le poète des « Lusiades » et le Portugal de son temps.* Préface de Pierre de Lanux. Edit. Duchartre, 13, rue Ernest-Cresson, Paris. » »

Alphonse Mortier: *Solesmes et ses moines;* Lumières et lueurs, 1er Cahier; chez l'auteur. Solesmes l'Abbaye, par Sablé, Sarthe. 3 »

L. Raffin: *Anne de Gonzague, Princesse Palatine,* 1616-1684, essai biographique en marge d'une oraison funèbre de Bossuet. Avec 11 illustrations ; Desclée De Brouwer. 20 »

Diderot: *Supplément au voyage de Bougainville,* publié d'après le manuscrit de Léningrad, avec une introduction et des notes par Gilbert Chinard; Droz. » »

André Suarès: *Portraits sans modèles;* Grasset. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

René Cabannes: *Au son des fifres et des tambours,* souvenirs de guerre d'un récupéré; Cahiers du Propagandiste, Bordeaux. 5 »

Poésie

Victor Behar: *La conquête inspirée.* Illust. de F. Behar; Revue moderne des arts et de la vie, 88, rue Saint-Denis, Paris. 12 »

Géo Delcampe: *Mes campagnes enchantées et tendresses.* Liminaire de Victor Hostachy; libr. Colin et fils, Péruwalz, Belgique. 12 »

Géo Delcampe: *La route chatoyante du rêve,* sonnets ; Bibliothèque des Etudes poétiques, 84, boulevard Saint-Michel, Paris. » »

Questions coloniales

Claude Farrère: *L'Inde perdue;* Flammarion. 12 »

Questions religieuses

José Roussel-Lépine: *Monseigneur Marbeau, évêque de Meaux.* Préface du Maréchal Lyautey. Avec une carte h.-t.; Plon. 12

Roman

Maurice Clavière: *Le passage des ombres;* Grasset. » »

Georges David: *Passage à niveau;* Edit. sociales internationales, 24, rue Racine, Paris. 10 »

M. Dietrich: *Le bonheur des tristes;* Denoël et Steele. » »

Georges Duhamel: *La nuit de la Saint-Jean.* (*Chronique des Pasquier* IV); Mercure de France. 15 »

William Faulkner: *Lumière d'août,* traduit de l'anglais avec une introduction par Maurice E. Coindreau; Nouv. Revue Franç. 18 »

Robert Françis: *Les marins de Paris;* Nouv. Revue Franç. 15 »

F. Gladkov : *Energie,* traduit du russe par Alice Orane et Georges Roux; Edit. Sociales internationales, 24, rue Racine, Paris. 18 »

Jacques de Lacretelle: *Les Hauts-*

Ponts. IV: *La monnaie de plomb;* Nouv. Revue Franç. 12 »
Gabriel Manteller: *La reine des neiges;* Figuière. 15 »
Hylarion Moutet: *Sabin Plésen;* Figuière. 12 »
Charles de Richter: *L'empreinte hantée,* roman policier; Edit. de France. 6 »

Sciences

Marcel Prenant: *Biologie et marxisme;* Edit. sociales internationales, 24, rue Racine, Paris. 12 »

Théâtre

Denys Amiel: *Théâtre. Trois et une. L'Homme;* Albin Michel. 12 »
Georges Lamousse: *La déesse rouge,* drame moderne en 2 spectacles; Figuière. 8 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Edmond de Goncourt et son grenier. — A propos de la bibliographie de Remy de Gourmont. — Sur l'inventaire de l'« Avare ». — « Mémoire de ma vie morte. » — Erreurs de dates. — Style administratif. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Edmond de Goncourt et son grenier. — Goncourt, dans son journal, à la date du 1er février 1885, écrit:

Aujourd'hui, inauguration de mon *grenier.* Il est venu une quinzaine d'hommes de lettres.

Goncourt ne dit pas qu'il avait envoyé pour cette inauguration une carte d'invitation à ses amis littéraires. Cette invitation était libellée ainsi:

Le Grenier des Goncourt ouvre ses dimanches littéraires le dimanche 1er février 1885. Il sera très honoré de votre présence.

Ont assisté à cette première réunion: Claudius Popelin; Emile Zola qui a remis là, à son éditeur Charpentier, les dernières épreuves corrigées de son *Germinal;* José-Maria de Heredia, Th. de Banville, Alphonse Daudet, Paul Bourget, qui va publier *Cruelle Enigme;* Aurélien Scholl, Catulle Mendès, Armand Silvestre, Taine, Baudry, Philippe Burty, Charcot, Félix Régamey, Em. Bergerat, Robert Caze, Léon Cladel, Gustave Toudouze, Elémir Bourges, qui vient de donner *Sous la hache*; André Theuriet, Anatole France, Guy de Maupassant, Paul Alexis, Huysmans, H. Céard, Léon Hennique, Roll, Adrien Remacle, Joseph Caraguel, Joseph Gayda et Louis Desprez, le jeune auteur d'*Autour d'un clocher* (avec Henry Fèvre) qui devait, quelques jours après, entrer à Sainte-Pélagie pour accomplir le mois de prison qui lui fut fatal et que lui avait valu son livre; Louis Desprez dont on va commémorer le souvenir, à Rouvres, dans l'Aube.

§

A propos de la bibliographie de Remy de Gourmont. — Pour le vingtième anniversaire de la mort de Remy de Gour-

mont, M. Gaston Picard a publié, dans les *Nouvelles littéraires*, une intéressante étude sur l'écrivain, complétée par une bibliographie de son œuvre.

Bien entendu, cette bibliographie ne mentionne que sommairement les « papiers spéciaux » utilisés par Gourmont pour tirer des exemplaires de choix que celui-ci affectionnait particulièrement. Il convient de rappeler à ce sujet la réponse de M. Paul Léautaud à M. Henri Leclercq lorsque cet érudit se renseigna pour établir la bibliographie publiée par le *Bulletin du Bibliophile*. Elle peut intéresser les amateurs de ces ouvrages, aujourd'hui si rares et si recherchés :

« Les « papiers de couleur » que Remy de Gourmont faisait tirer se faisaient en dehors de nous. C'est lui-même qui achetait le papier en question, qui le remettait à l'imprimeur. On tirait ce que le papier ainsi remis par lui donnait d'exemplaires et il prenait possession de ceux-ci tout à fait en dehors de nous. Raison pour laquelle rien de cette fabrication ne figure dans les bons à tirer des éditions du *Mercure de France*. »

§

Sur l'inventaire de l'« Avare ».

Nous avons reçu la lettre suivante :

Basel, den Amselstrasse, 23 sept. 1935.

Monsieur le Directeur,

M. Pierre Lièvre, dans sa charmante chronique du 1er septembre 1935, à l'occasion d'une représentation de l'*Avare* à la Comédie-Française, se laisse entraîner par son imagination. Il suppose que les bibelots et les meubles cités par La Flèche dans l'inventaire qu'il présente à Cléante au second acte ont réellement été achetés par le fils de l'usurier et laissés à ses héritiers. « Se rend-on compte, s'écrie-t-il, de la vacation que ce serait à l'Hôtel des Ventes si l'on y faisait passer tout ce qui fit jurer Cléante? »

Je ne vous cacherai pas la surprise que m'a causée M. Lièvre. Le chroniqueur ne sait-il donc pas que son rêve, il y a plus d'une dizaine d'années, a inspiré à M. Pierre Mille le sujet d'un de ses plus délicieux romans? Je signale à M. Lièvre, et à tous les lecteurs du *Mercure de France* qui ne connaissent pas encore la *Détresse des Harpagon*, ce récit si plein d'esprit et d'humour, où ils retrouveront toutes les éminentes qualités de M. Mille.

Je vous prie, etc...

Dr WERNER BLOCH.

§

« Mémoires de ma vie morte ». — On connaît ce volume de George Moore, dont M. G. Jean-Aubry a donné une excellente traduction dans la collection des « Cahiers verts ». La lecture en est plaisante, encore que des inexactitudes, particulièrement en ce qui touche Verlaine et le salon de Nina de Villard, s'y soient glissées. Puis, le titre même du recueil est amusant et semble « trouvé ».

— Trouvé dans le *Journal des Goncourt*, ajouterait un grincheux. On y trouve, en effet, à la date du 28 mai 1857 (première série), cette note de Jules de Goncourt:

— Un joli titre pour des souvenirs publiés de son vivant: *Souvenirs de ma vie morte*.

Ce « joli titre » ne fut pas perdu pour tout le monde. — P. DY.

§

Erreurs de dates. — Sur la statue élevée, en 1901, à l'intersection de la rue du Faubourg Saint-Antoine et de l'avenue Ledru-Rollin, au député Alphonse Baudin, tué sur une barricade en 1851, on lit cette inscription:

BAUDIN, REPRÉSENTANT DU PEUPLE
1801-3 DÉCEMBRE 1851

Or, nous signale Alexandre Zévaès, Baudin n'est pas né en 1801, mais bien le 20 janvier 1811.

Une rectification s'impose, comme on le fit, naguère, pour la tombe de Jules Vallès, au Père-Lachaise, tombe qui porta longtemps, profondément gravée dans la pierre, cette date de naissance: *1833* au lieu de *1832*.

§

Style administratif. — Un de nos lecteurs nous signale la mention suivante, qu'il a relevée sur un titre nominatif de rente française 4 1/2 p. 100 :

Aucun créancier ne pourra réclamer que les cinq dernières années avant le semestre courant.

Ainsi que le constate notre correspondant, il n'est pas inutile de savoir d'avance ce que cela veut dire. Un ignorant pourrait assez logiquement comprendre : « Aucun créancier ne pourra réclamer *seulement* les cinq dernières années... », c'est-à-dire qu'il aurait le droit d'en réclamer davantage, mais non pas cinq ou moins de cinq.

§

Le Sottisier universel.

Il [M. Maurice Donnay] aime conter cette anecdote. Invité à une réception officielle, l'huissier avise au revers de son veston la cravate de Commandeur : — Qui dois-je annoncer, mon général? — Le soldat Donnay... — *Les Nouvelles Littéraires*, 27 juillet.

Malgré son titre, la nouvelle pièce [*Quand jouons-nous la comédie?*] n'est pas sur le théâtre, ni sur les comédiens. C'est une comédie dont les deux héros sont des artistes lyriques et qui, pour cette raison, est située au théâtre. — *Echo de Paris*, 20 septembre.

UN TRAMWAY EST DÉPORTÉ PAR LE VENT. — Un accident qui a fait un mort et de nombreux blessés, dont quelques-uns grièvement, s'est produit ce matin à Brighton. Un tramway qui descendait une des grandes artères de la ville a été déporté par le vent. Il a déraillé et s'est renversé après avoir heurté un reverbère. — *Paris-Soir*, 18 septembre.

...Et tout continuait comme par le passé, Messieurs les ronds-de-cuir ayant d'ailleurs, pour les inciter à demeurer indifférents à ces critiques, le précédent de la parole historique de Richelieu : « Ils chantent, donc ils payeront! » — *Pourquoi pas?* (Bruxelles), 20 septembre.

En Italie, la récolte du blé pour 1935 s'élève à plus de 77 millions de quintaux. La production moyenne par hectare a été de 15 millions de quintaux. — *Le Matin*, 13 septembre.

Entre la date de leur départ du corps et le 15 octobre 1935, les soldats de la classe 33 seront considérés comme démissionnaires. — *La Dépêche de Toulouse*, 14 septembre.

§

Publications du « Mercure de France » :

LA NUIT DE LA SAINT-JEAN, roman, par Georges Duhamel. Volume in-16 double couronne, 15 francs. Il a été tiré, dans le format in-8 raisin : 22 exemplaires sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 22, à 175 francs; 66 exemplaires sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 23 à 88, à 120 francs; 11 exemplaires sur Ingres, numérotés à la presse de 89 à 99; — dans le format in-16 double couronne : 990 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 100 à 1089, constituant l'édition originale, à 40 francs.



Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1935.